

U d/of OTTAWA



39003002533528

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis







L'ALBUM DES LÉGENDES

Collaborateurs de l'Album des Légendes

Pour les Proses et Poèmes,

Jeanne des Ayettes, Jacques Blanchédieu, Henry Bordeaux, René Boylesve, Charles Buet, Henri Buteau, Léon-Louis Denis, Robert Danel, Georges Docquois, Jacques des Gachons, Alphonse Germain, Léonce de Joncières, Tristan Klingsor, Gabriel de Lautrec, Louis Le Cardonnel, Marc Legrand, Henri Mazel, Roland de Marès, Stuart Merrill, Léon Michaud d'Humiac, Paul Mimande, Edmond Pilon, Henri de Régnier, Georges Roussel, Gustave Soulier, George Vanor, Fernand Weyl, Jacques Yvel.

Pour les Images,

Paul Berthon, Paul Bocquet, Antonin Buteau, Andhré des Gachons, Henri Gentil, Alphonse Germain, Eugène Grasset, Léonce de Joncières, Pierre-Roger, Pierre Rambaud, Paul Ranson, Georges Ricard-Cordingley, Alexandre Séon.

Outre les exemplaires sur papier fort teinté
à 10 fr.
il a été tiré de cette publication, 60 exemplaires de luxe tous numérotés, savoir.
10 japon impérial (*épuisés*) 60 fr.
50 japon français blanc. 20 fr.

N° 

L'Album

des

Légendes

SOUS LA DIRECTION DE

ANDHRÉ ET JACQUES DES GACHONS

PARIS

Edmond Girard, Éditeur

8, RUE JACQUIER, 8

M DCCC XCIV.

1894



PG

811

A4

1894

v. 1





1893.

Madrie des fachs.



MA MÈRE JEHANNE



h! mon doux hameau,
en la rosée du matin,
caché sous le vert prin-
tanier des gros noyers
soyeux, des ormeaux
et des sapins qui
semblent de carton
peint, tels les arbres

de Memling.

Ah! mon doux sentier, au tapis de mar-

guerites, puelles étonnées, et d'œillets rouges comme les lèvres de mon amie.

Ah! mes douces plaines, déjà multicolores, par bandeaux, avec vos teintes tendres, comme craintives.

Ah! mes bois d'ombres et de senteurs, mes doux bois où je rêve, où, à travers les fourrés épineux de ma vie, j'entrevois des clairières d'Idéal.

Jadis, vous fûtes chantés par un gentil ménestrier.

Il avait nom Alain, Alain-le-Ménestrel.

Il n'avait point encore, curieux d'horizons neufs et sans l'aveu des siens, quitté le toit familial pour aller chanter de châteaux en châteaux, de villages en villages, les hauts faits des chevaliers de Palestine et de Tunis l'empestée; il allait de source en source, là tout près, mirer ses rêves et les boucles noires de ses cheveux, d'écho en écho déclamer les lieds à son aimée.

Il n'avait point cueilli sa dix-septième primevère, jaune étoile de renouveau tom-

bée sur l'ultime neige, que déjà il savait, sur un rythme harmonieux, broder la tapisserie de ses timides chants.

Sur sa bonne mine, une châtelaine du voisinage l'avait pris pour page. Oh ! comme il est loin, loin, le temps où de bonnes châtelaines hébergeaient les rimeurs aux yeux de rêve. De peur de tuer l'oïselet rare, le poète, dans la cruelle cage au pont-levis levé, la Généreuse Dame laissait Alain libre d'aller voleter par les bois et caqueter avec les Gentes Muses. Toutefois, il devait, par volontaire vœu, dire à sa noble maîtresse — les soirs qu'il choisirait — quelques-unes de ses pieuses chansons nées aux champs, aux bois, près des sources vives ou près de sa Mie, car la bonne Châtelaine n'était point jalouse de la gente pastourelle que chantait son mignon petit page, Alain.

Donc, dès l'aube aux regards clairs, il partait se perdre en les bosquets voisins, et la mousse, et le gazon, écrins des pervenches et des fleurs de fraisiers, et les che-

vrefeuilles donneurs d'ivresses, lui étaient le sujet d'un continu, d'un bienheureux ravissement.

Il ignorait le déplaisir de voir les hommes rire ou blasphémer; — le rire, le blasphème sont des grimaces en l'harmonie des Songes Vécus; — car il vivait parmi les fleurs; l'hiver, parmi les légendes nées des bûches à l'ensorceleuse chaleur, sous la pétrelle qui n'ose éclairer « ce qui est » par le monde, de façon à ce que Certains puissent voir « ce qui fut peut-être ».

En la chaumine voisine de sa chaumière, vivait, — ah! si peu, — Jehanne, la gardeuse de chèvres gloutonnes vers les haies fleuries.

Elle n'avait pas la mine fière des damoiselles des castels voisins; elle était douce comme fleur d'églantier et simple et mignonne et blanche de droite nature, car la pauvrete ignorait l'astuce du fard. Elle avait les yeux faits de deux bluets tendres et qui savaient sourire de l'aurore au cou-

cher et encore par delà, en des songes angéliques. Lorsque riait le soleil, Alain, sous le grand hêtre, là-bas, à l'orée du bois, allait retrouver sa Jehanne, et quand les cieux pleuraient, (larmes de souffrance pour le poète, larmes de joie pour les blés aux petites têtes vertes, blonds trésors de demain) Alain voyait Jehanne en l'étable des bêtes.

Et, c'était, leurs conversations, de timides, de frêles stances d'un amour de vierges. Le sourire de leurs regards chantait le bleu et le rose de l'au-delà...

.
« Je vois, ah! douce amie, je vois, en un cadre d'azur pâle, une blonde vision qui te ressemble. Elle a une robe d'azur pâle comme ses yeux, comme les cieux; elle vient vers nous, auréolée de mignonnes croix d'or vif, parure qui l'enjolive mieux que ne sauraient faire rubis et perles fines qui se vendent très cher chez les orfèvres des Grand'Villes.

« Ma mie Jehanne, la vois-tu, la blonde vision? Elle te ressemble comme une sœur qui aurait ton âge et qui t'attendrait au seuil du ciel. Comme toi, elle est frêle et comme toi, jolie... Ah! si jolie, ma mie, que je l'aime ta ressemblance... Mais elle est bien plus pâle que toi : l'image de la sainte qui te protège, là-haut, est pâle comme le visage d'une morte... Jehanne, ou dirait qu'elle pleure... Maintenant, elle détourne de moi ses yeux... Ne te regarde-t-elle pas? On dirait qu'elle t'appelle... »

Ainsi parle Alain à sa Jehanne qui pâlit.

Et Jehanne, répond, câline, au vilain déclamateur :

« Ah! mon Alain, viens près de moi que je te gronde : pourquoi regarder ailleurs puisque je suis là : et puisque tu aimes, dis-tu, ma ressemblance, tourne tes yeux vers mes yeux, tends tes bras vers mes bras, approche de mes lèvres tes lèvres. Viens, je t'aime, mon Alain. »

Et Jehanne se levait à demi de son cous-

sin de mousse ou de paille, et Alain, agenouillé, posait ses lèvres sur les yeux cernés de la pauvrete qu'il aimait. Les lèvres à peines rosées de Jehanne souriaient de bonheur, et la mince poitrine se soulevait de la petite gardeuse de chèvres gloutonnes vers les haies fleuries...

*
* *

Des mois, calmement, comme en rêve, passèrent : les deux enfants toujours s'aimaient, d'enfantine tendresse.

Vint l'été ; puis l'automne de sépia gronda aux huis, et Jehanne toussa.

Son doux martyre commençait.

Les chèvres restèrent à l'étable chaude de leur haleine. Alain, pieux ami, leur portait chaque jour des broussailles arrachées aux haies déjà muettes, en deuil des pinsons, et du foin des remises.

Des jours coulèrent, longs, lents, tristes ;

Alain, Jehanne ne souriaient plus ; parfois ils restaient des heures sans entr'ouvrir les lèvres, à se regarder, à pleurer ; enfants de souffrance, voyants du triste avenir.

D'autres fois, un rayon de soleil venait calmer les douleurs de la pauvre mignonne. Alors Jehanne demandait à son Alain de lui conter ses doux contes de jadis. Alain essuyait ses larmes, à l'âcre saveur, et lentement, doucement ; de peur de fatiguer sa petite amie, il disait ses hymnes aux champs, aux sentes fleuries des bois, aux chèvres de l'aimée, à Jehanne-la-pâle.

Un soir, Alain, le dernier baiser pris au front de sa Jehanne, baiser sacré de fidèle à sa céleste patronne, allait se retirer quand Jehanne se souleva de sa couche rustique, mi-vêtue et le retint :

« Ami, l'heure n'est pas venue pour toi de partir... Écoute, il me revient ce conte que tu me fis... Ah ! quel triste conte... Donne-moi ta main, j'ai froid ; donne-moi tes bras, donne-moi ton cœur... Ah ! comme j'ai froid au cœur... Je vois, ah ! mon Alain,

je vois en un cadre d'azur pâle, une blonde vision qui me ressemble. Elle a une robe d'azur pâle comme ses yeux, comme les cieux; elle vient vers nous, auréolée de mignonnes croix d'or vif, parure qui l'enjolive mieux que ne sauraient faire rubis et perles fines qui se vendent très cher chez les orfèvres des grand'villes...

« Ah ! mon ami, comme elles me fatiguent à les répéter tes longues phrases... et cependant, je dois les répéter, je dois, mon Alain... Mais, mon Alain, la vois-tu la blonde vision? Elle me ressemble comme une sœur qui aurait mon âge et qui m'attendrait au seuil du ciel. Comme moi elle est frêle, et, comme moi jolie... ah ! si jolie, Alain, que je l'aime ma ressemblance... Mais elle n'est pas plus pâle que moi et cependant l'image de la sainte qui me protège là-haut est pâle comme le visage d'une morte... Alain, on dirait qu'elle pleure... Ah ! comme elle me regarde!... on dirait qu'elle m'appelle. »

Ainsi parle Jehanne dont la voix n'est

qu'un souffle. A chaque mot un frisson la saisit ; Alain , pris de peur, se recule et crie :

« Je la vois, ma vision... J'avais dit vrai jadis... Ah! misérable Alain, poète de malheur, devin des larmes... Jehanne... ma mie Jehanne, pardon!!... »

Mais Jehaune, sourde aux pleurs terrestres, les yeux ailleurs, les bras aux gestes indécis, marche vers la lampe qui fume, pâle étoile qui s'éteint, et, doucement, en un sourire de folle, mais de morte déjà, prononce :

« Ma sœur aimée, ne pleure pas, je viens... Adieu, Alain... »

Et Jehanne-la-blonde tomba morte, dans les bras tendus de peur d'Alain-le-Ménestrel, comme un bleuet qu'on fauche parmi les épis blonds.

Longtemps a pleuré, les fleurs d'automne amoncelées sur la tombe de Jehanne, Alain-le-Ménestrel...

Puis, au printemps suivant, pour ne pas voir fleurir les aubépines dont se parait sa

Jehanne, il prit une viole et partit, le cœur mortellement triste, chanter son mauvais destin aux heureux de son temps.

Des châtelaines lui sourirent et des meschines oseuses et des dariollettes enamourées de sa jolie taille, de sa barbe naissante, de ses airs rêveurs de petit prince éploré de Conte de Fées, mais, fidèle, Alain passe, sa chanson dite et son souper mangé, il va, il va plus loin, toujours plus loin, avec, au cœur, l'amour de « ma mie Jehanne! »

JACQUES DES GACHONS.



QUATRAINS JATIDIQUES

Sous les trois lampes à trois becs
Pendant des trois arceaux gothiques,
Trois chanteurs pincent, extatiques,
Les trois cordes de trois rebecs.

Dans la salle triangulaire,
Devant un trio de hennins,
Un trio fou de petits nains
Joue aux trois marottes, pour plaire.

Pour calmer trois époux défunts
Qui récemment rendirent l'âme,
Les trois fous attisent la flamme
Qui flambe en trois brûle-parfums.

Et trois chattes, blanches et belles;
Que grisent les encens dissous,
Se tapissent, dormantes, sous
Les trois pieds des trois escabelles.

GEORGES DOCQUOIS.

VIEILLE CHANSON

Légère, si légère, s'en vient Venevill, Venevill la svelte, s'en vient vers son ami. Son cœur aussi, saute, léger. Et ses chansons s'envolent claires, par-dessus le toit du Temple morose derrière ses cyprès : « Bonjour ! Bonjour, mon bien-aimé ! » Les oiseaux courent et chantent avec elle. Vienne la Saint-Jean ! on dansera, on se réjouira dans le village ! — Mais Venevill tressera-t-elle sa couronne de fiancée ?

*
*

« Voici des fleurs bleues, et encore des fleurs bleues, comme des coins de cieux. Veux-tu que je t'enguirlande des fleurs qui ont la couleur de mes yeux ? » Hésitant, puis le cœur en joie, son ami prend la guirlande : « Adieu, ma belle ! » Et il se met à courir à travers la bruyère moutonneuse, et il emporte dans son cœur les yeux de la mignonne. Vienne la Saint-Jean ! on dansera, on se réjouira dans le village ! — Mais Venevill tressera-t-elle sa couronne de fiancée ?

*
* *

Quand il revint, le volage, elle lui offrit une cascade de fleurs claires et soyeuses. « Regarde, s'écrie-t-elle, au soleil qui les dore, ne sont-ce pas mes longs cheveux blonds? » Elle secoue les fleurs soyeuses, renversant sa jolie tête. A ses lèvres fleurit une rose, fleur qui sourit. L'amant prit un baiser sur les lèvres de rose rouge. Vienne la Saint-Jean! on dansera, on se réjouira dans le village! — Mais Venevill tressera-t-elle sa couronne de fiancée?

*
* *

Elle tresse encore une guirlande, blanche, blanche comme des lis. « Ami, voici ma main et voici un bouquet rouge-sang : c'est mon amour enflammé. Regarde, regarde, et voici mon autre main. » Lui, la prit et cria : « Comme mon cœur t'aime! comme il t'aime mon cœur!... » Vienne la Saint-Jean! on dansera on se réjouira dans le village. — Mais Venevill tressera-t-elle sa couronne de fiancée?

*
* *

Ses doigts, ses petits doigts agiles, tressent des couronnes de toutes nuances. « Ah ! ne les méprises pas, mon ami. » Mais, tandis qu'elle cueille, tandis qu'elle tresse, des pleurs s'échappent de ses yeux et tombent sur les fleurs : « Mon ami, prends-les toutes, toutes. » Alors, lui, se tut, et les prit, cependant sa poitrine haletait. Vienne la Saint-Jean ! on dansera, on se réjouira dans le village. — Mais Venevill tressera-t-elle sa couronne de fiancée ?

*
* *

Elle tresse une dernière guirlande, toute verte, sans fleurs : « Ma couronne de vierge », dit-elle tout bas. Elle tresse, elle tresse et ses pauvres doigts s'endolorissent. « Veux-tu t'en parer, mon ami, de ma couronne de vierge ? » Elle se retourne et la lui tend : mais il était parti, parti comme l'ouragan. Vienne la Saint-Jean ! on dansera, on se réjouira dans le village. — Mais Venevill tressera-t-elle sa couronne de fiancée ?

*
* *

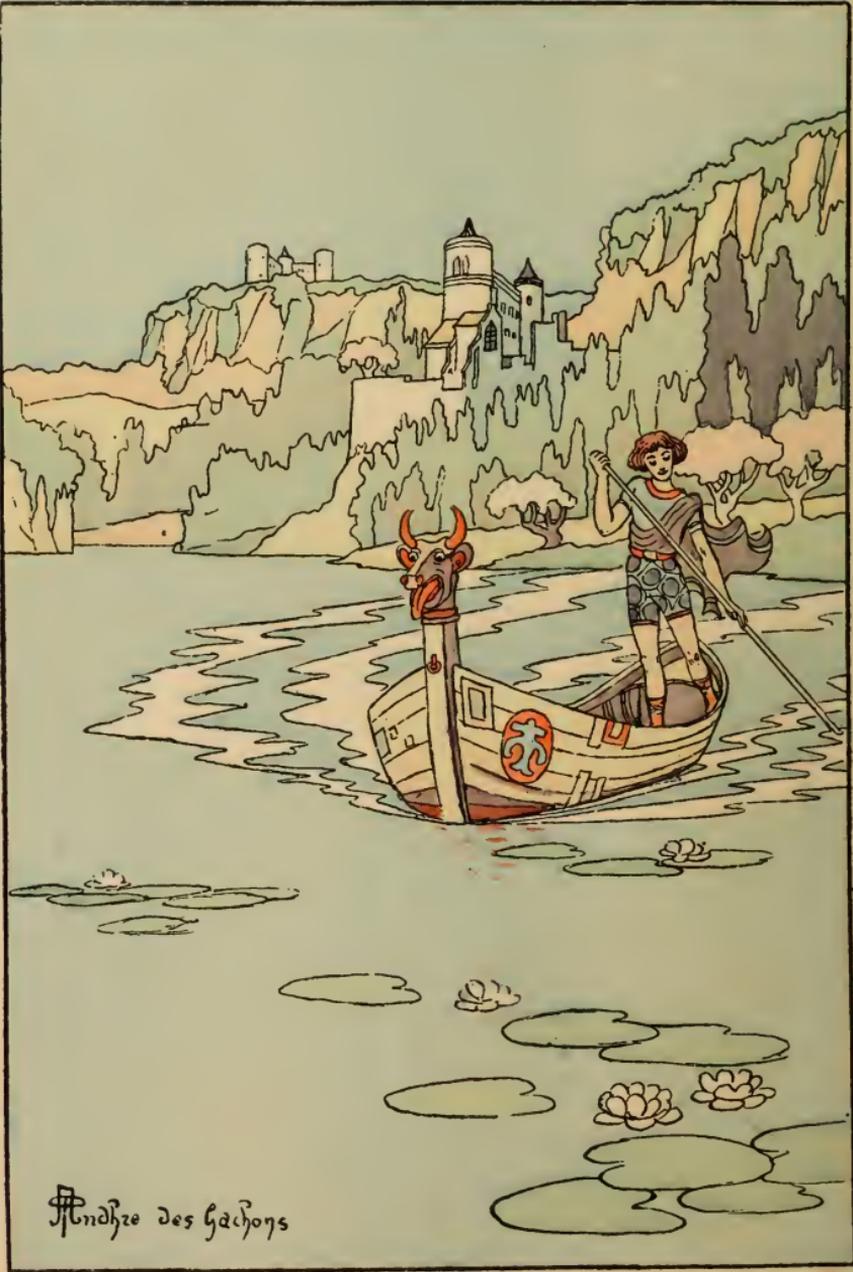
Elle tressa, tressa, tressa, et ses yeux en perdirent leur éclat : elle tressa sa couronne de vierge. La Saint-Jean est venue et l'hiver est passé. Et toujours Venevill tresse, tresse, sa pauvre et monotone guirlande sans fleurs. A la Saint-Jean on a dansé au village, on s'est réjoui. — Mais Venevill tressera-t-elle sa couronne de fiancée?

JACQUES BLANCHEDIU.
(d'après Bjornstjerne Bjornson).



Le Gérant : J. DES GACHONS.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.



Frühze des Gächons

LE PASSEUR DE TROIS DAMES ET ENCORE D'AUTRES DAMES.

A André des Gachons.



hé! Passeur!... a hélé le seigneur, as-tu passé trois dames?...

—... Hé! hé!... trois dames, a fait le Passeur, de

très loin, ou bien l'écho de l'autre rivage.

— Ohé! Passeur... le Passeur!... Écoute: trois dames! l'une est madame ma mère

qui est bonne, l'autre est ma femme qui est fidèle, et la troisième est ma fille qui croît en beauté chaque aurore...

Sur le lac endormi, la barque du Passeur glisse silencieuse; les coups sourds de la gaffe rythment l'avancée lente; l'écho redit : « trois dames... âmes... » et le seigneur se lamente en pleurant ses trois dames.

— Passeur! écoute : elles sont parties avant le matin, comme ma fille allait être plus belle, ma femme davantage mienne, et madame ma mère tout-à-fait excellente. Elles ont marché les pieds nus dans la rosée, les yeux tournés vers les candeurs de l'aube, et elles avaient l'air encore d'être en songes. Je leur ai crié : cherchez-vous les oiseaux qui s'éveillent? nous tendrons les rêts, lâcherons les faucons!... Voulez-vous les étoiles qui s'enfuient? je fais lever les prêtres et nous tenons les vagabondes en nos conjurations!... Non! Vous me préparez en mystère quelque surprise délicieuse...

Écoute, Passeur! Elles s'en sont allées sans se retourner une fois. Je t'assure qu'elles étaient toutes pareilles à ce qu'elles sont les nuits où elles rêvent d'aventures admirables que j'aime entendre raconter, au matin. Ah! elles devaient avoir froid jusqu'aux genoux à cause des hautes herbes humides, et elles ont disparu auparavant que la lande n'eût commencé de blanchir!

Passeur! as-tu passé trois dames?

— ... Ha! ha! trois dames... trois dames... âmes... entend-on de très loin, car l'eau calme du lac porte les sons sur son silence.

En vérité! se dit le seigneur, je voudrais savoir si ce passeur est imbécile, ou s'il est sourd, ou s'il se rit de moi, car il approche avec un visage serein, et je n'ai pas vu seulement une fois remuer ses lèvres. Ohé! passeur : trois dames!...

— ... Ames!... répond tout seul le beau lac immobile,

*
* *

Or, comme la barque abordait au rivage, le seigneur se mit à courir après le Passeur imbécile, ou bien sourd, ou bien qui se rit, et il l'eût frappé, ou étranglé, ou mis à l'eau, s'il n'avait vu que, parmi les hauts joncs, beaucoup de dames qui avaient dû marcher longtemps dans la rosée, et qui avaient l'air d'être encore en songes, attendaient le Passeur. Et il en venait d'autres, par les plaines et jusque du haut des collines, en théories fort longues, dont les jolis gestes, de loin, signifiaient ces appels : « Ohé! Passeur!... le Passeur!... » qu'on entend souvent aux bords du Lac.

Le Passeur prit de ces dames ce que sa barque en put tenir, et il se remit, sans mot dire, à la gaffe, avec un air aussi serein : passant, parmi une si grande affluence de dames, vous jugez bien, tant de mères, tant d'épouses et tant de filles de seigneurs !

Sans un bruit, ni un choc, la barque
s'en fut, glissante, en une douceur, comme



une aile en l'air tiède, une étoile en l'es-
pace, un parfum dans le soir.

1.

2.

Ces dames s'étaient penchées vers les eaux. On ne pouvait savoir ce qu'elles y voyaient, sinon leur image effacée à mesure, ou leur âme qu'un grand courant emporte... Ah! qui sut jamais ce que voient les dames qui regardent dans l'eau, d'une barque qui va?... Cependant elles n'étaient point venues pour autre chose qu'être emmenées dans ce silence et au-dessus de ce mystère fuyant. Et elles étaient si charmées qu'elles ressemblaient à des saintes immobilisées en leur beau plaisir sans fin. Leurs cheveux leur tombaient aux épaules, à certaines, et à celles qui les avaient fort longs, descendaient jusqu'à baiser le flot, ce dont peut-être aussi quelques-unes se jouaient. Et elles semblaient, du moins, à les voir du rivage, en mémoire d'un moment si beau, se dévêtir de quelque étrange chose qu'elles laissaient au Lac, ce dont elle restaient toutes diaphanes et légères comme des mousselines libérées, si bien que, mettant le pied sur l'autre rive, elles sautaient

et dansaient à la manière des folles, avec des éclats de rires enfantins.

*
* *

— Morbleu! s'écria le seigneur, j'ai bien vu que toutes ces dames ont laissé choir leurs âmes en passant et toutes les dames sans doute, le font; et madame ma mère, et ma femme, et ma fille ont passé ce matin avant l'aube; et je ferai pendre ce Passeur!

Même il jura, et si fort que l'écho eût pu répéter son blasphème; mais ce fut le Lac qui redit comme naguère: « âmes!... âmes!... » ce dont il vint un grand trouble.

— Pardieu! je ferai aussi combler ce Lac maudit! ha! ha! et mieux que la potence vaudrait pour ce Passeur être là-dessous enterré vif, ha! ha! s'il n'était plus pressant

que je l'étranglasse de mes mains, ha! ha!
qui m'a pris l'âme de trois dames!

— ... Ames!... âmes!... clama, comme
une seule bouche, le Lac.

Le seigneur s'élançait sur le Passeur
revenant l'air serein prendre une cargaison
neuve. Mais, toutes les dames qui étaient
là nouèrent leurs cheveux et leurs mains;
et elles firent un grand cercle autour du
Passeur, ayant toutes l'air d'être en son-
ges; et elles prononcèrent en même temps :

— Ce Passeur est imbécile; il est sourd
et il rit de vous et de nous et de sa barque
glissante; mais il sait mener sur ce Lac où
nous aimons aller, ce que vous ne sauriez
faire : vous ne toucherez pas à ce Passeur!
Et vous ne comblerez pas ce Lac avec de la
terre, pas plus que vous n'avez fait avec vo-
tre richesse, de madame votre mère, et de
votre femme et de votre fille, qui sont ve-
nues ici, avant l'aube, une minute en leur
vie, goûter l'enchantement!

Il allait porter la main contre les soies d'or et d'ombre de ces cheveux noués, ou contre l'enlacement de ces jolies chairs fiévreuses ; mais toutes les dames aux figures de songes sautèrent en la barque qui fut lourde et s'éloigna, d'indolente allure, sur les eaux où nul ne sait ce que voient les dames, en une barque qui va...

Le seigneur refit en grand courroux le chemin où midi avait bu la rosée, et, toutefois, pleura, en baisant le sol où passèrent les trois dames. Mais il fit fouetter tous ses gens, tant sa colère était grande, et en répétant à chaque coup de verges : « Je ferai pendre ce Passeur qui est imbécile et sourd, et se rit de tout ; et je ferai combler ce Lac maudit qui boit l'âme des dames ! »

Il ne restait que le fou de ce Seigneur, qui n'eût point le dos ensanglanté. Le fou dit : « Il est trois fois imbécile, trois fois sourd, et il se rit trois fois de Dieu même,

celui qui donne le nom de Passeur au Poète,
et qui veut tarir le Lac où s'est mirée la
pâmoison d'une dame! »

— Fouettez ce fou, dit le seigneur.

RENÉ BOYLESVE.



NITAQRIT

« L'on dit que l'esprit de la pyramide méridionale ne paroist jamais dehors qu'en forme d'une femme nuë à demi, belle au reste, et dont les manières d'agir sont telles que, quand elle veut donner de l'amour à quelqu'un et luy faire perdre l'esprit, elle luy rit, et, incontinent, il s'approche d'elle et elle l'attire à elle et l'affole d'amour ; de sorte qu'il perd l'esprit sur l'heure et court vagabond par le pays. Plusieurs personnes l'ont veuë tourner autour de la pyramide sur le midy et environ soleil couchant. »

Murtadi, fils du Gaphiphe.

Au jour tombant, surgit le fantôme fatal
De la Reine. Elle bâille, et s'étire, et se cambre,
De ses coudes montrant les deux fossettes d'ambre.
Son sein aigu soulève un disque de métal.

Puis, debout dans sa robe en lin pâle et rigide,
Qui l'enveloppe comme un cône de vapeur,
Elle jette un long rire, emplissant de stupeur
Tout l'immense désert où dort sa pyramide.

Des amants vont venir à son appel... Aussi,
Pour la voir qui descend, comme une idole étrange,
Les degrés monstrueux de sa tombe, voici,

Sous l'unique nuage aussi fin qu'un sourcil,
Qui traîne à l'horizon, s'allonge et s'amincit,
Voici la pleine lune ouvrant son œil orange.

1893.

LÉONCE DE JONCIÈRES.

LA NONNE DE FONTEVRAULT

A LéopoldRIDCL.

Levez-vous en vostre repos et chantez, comme vierge, un cantique qu'austres que les âmes hostesses d'un corps esloigné de toute contamination ne peuvent chanter sous les voûtes de la céleste Sion.

(PÈRE HONORAT NIQUET.)

Elle revenait de l'office lorsqu'il la vit pour la première fois, si belle en son habit de chœur qui la chapait — image de missel — ne laissant voir qu'un visage idéal et des yeux qui gardaient comme un reflet du ciel, — belle autant que Madame la Vierge. Et l'impie la désira.

— Page, va dire à cette nonne, par nous rencontrée tu sais où, que ses yeux m'ont féru d'amour, que je souhaite ardemment la revoir. — Y songez-vous? une religieuse! — De quoi se chaille le cagot, une nonnain en est-elle moins une femme? — Oh! messire... — O! ses yeux! N'as-tu donc remarqué ses yeux? ses grands yeux qui la signalaient, page, entre toutes ses compagnes!

— Messire, votre salut... — Peste du raisonneur, n'aie cure que du tien. Ses yeux sont des tisons et mon cœur est d'étoupe. Ça, vole vers la belle et lui tourne ablement quelque enflammé propos.

*
* *

A l'orée du bois où tout dort, sous la ramure d'arbres graves, attend le noble libertin, fredonnant un air de victoire, et malgré soi anxieux. Pourtant le dire qu'il souhaitait, son page le lui avait transmis. Au rendez-vous elle viendra, elle a promis. Alors n'est-il pas sûr de la victoire? N'est-ce point qu'elle se veut donner? Puis, quand bien même elle ferait la prude... Et un regard mauvais fulgure entre ses cils.

« Cette lune paraît sanglante, et là, sous la feuillée, près d'un tronc qui grimace, il semble, Dieu me damne! qu'une voix a

gémi. Par Belzébuth! suis-je ivre? Vais-je pas revivre l'émoi du premier entretien?...

« ... En ma tête des glas bourdonnent?... Aussi l'atmosphère est de plomb, et le sol brûle encore des baisers du soleil. Non plus qu'un mort, cette nuit n'a de souffle. Oh! ce silence sépulcral. »

« Elle viendra... Une religieuse!... Si par quelque miracle?... » Allons, pour pareilles sornettes, va-t-il se forger des tourments? Bon pour les niais, lui, l'esprit fort, lui, le soudard dont l'épée règle tout, se rit de Dieu et du diable. Bien sot qui, pour obéir à l'Église, n'ose ici-bas jouir, et, pouvant satisfaire ses désirs, les réfrène. Et le pervers sourit, et le malin l'incube.

Une religieuse! cordieu! mets de goût rare, voilà pour le changer des ordinaires déduits d'amour. Et d'ailleurs, pourquoi des scrupules? n'a-t-elle pas fixé le lieu du rendez-vous? Alors!... alors pourquoi son cerveau alourdi comme si quelque monstre le heurtait de ses ailes. Le ciel est sans

nuages, pourtant l'orage plane. Et dans son âme il fait noir... Ah! cette fois, il a bien entendu un pas a froissé l'herbe, une jupe a frôlé les buissons et, dans la sombreur, il perçoit comme une forme qui s'avance.

*
* *

Le message reçu, sitôt elle a prié! ·

« O Sainte Vierge Marie! O Bienheureux Robert! de mon ordre les protecteurs, je vous implore, secourez-moi. Votre brebis se trouve exposée sans défense entre les mains des méchants. Ces charmes vains auxquels j'ai renoncé, mon habit n'en a pas dissipé le danger. A leur vue, oh! j'en meurs, l'impie a proféré des mots profanateurs. L'impie... ou le démon. Laisseriez-vous mes yeux perdre mon âme? Pour vaincre la tentation, pour éloigner le sé-

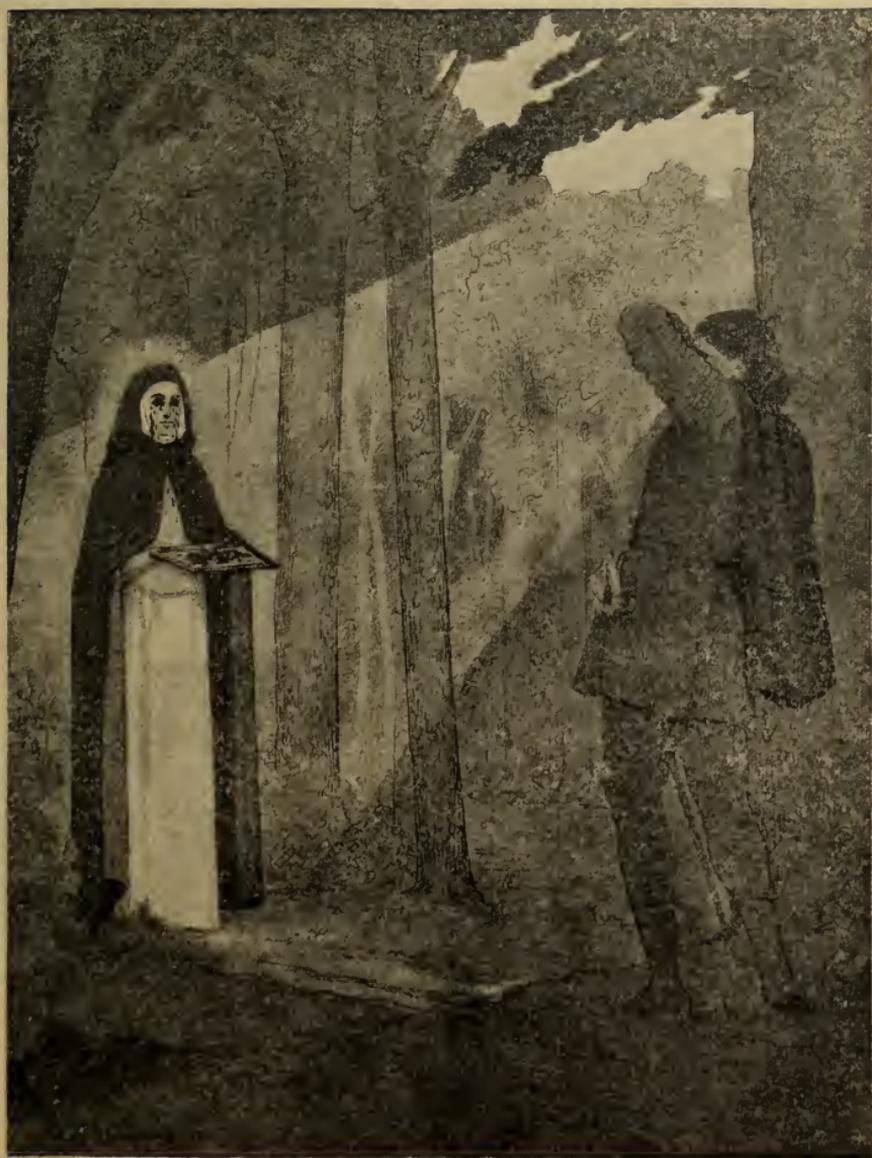
ducteur, que dois-je faire, inspirez-moi.

Et Robert lui est apparu, et aussi Madame la Vierge, et tous deux ont dicté son devoir. Elle vient ayant obéi, transfigurée, déjà supraterrrestre, elle va, par l'Esprit guidée.

*
* *

La forme approche, c'est Elle, oui, il reconnaît son blanc costume, elle vient, telle une fiancée, mais comme elle est rigide et quel halo la nimbe? Empressé, il s'élançait... et s'arrête soudain. Un rais de lune a percé la feuillée, il a vu, il a vu... oh! l'horrible vision! Ses beaux yeux d'obsidienne dont l'éclat l'enchantait, plus que d'informes trous, ses yeux, d'où sourdent des larmes de sang.

Un indicible cri échappe au libertin. Avec un geste doux, alors lui présentant. — Oh! du mépris de la douleur, quel stoï-



que jamais donna plus bel exemple! Quel païen à son dieu eût fait telle oblation! — alors, sur un plateau, lui présentant ses yeux, ses yeux qu'elle vient d'arracher : « Ces objets de vos désirs, dit-elle, les voilà, prenez-les, ne m'importunez plus. Ces misérables ornements, de ma perte qu'ils ne soient cause. »

Et la félicité se lit sur les traits purs, et sa bouche sourit, tandis que ses orbites vides éructent des larmes de sang. Un halo de gloire la nimbe, et c'est le séducteur qui gémit de douleur.

O Sainte martyre anonyme! O temps de foi et d'abnégation.

ALPHONSE GERMAIN.



RESSOUVENIR

Trames de sons légers par le vent faible ourdies,
Bruits de ruisseaux perdus, rire de volupté
Des elfes effleurant les roses alourdies
Lorsque la belle nuit se marie à l'été,
Murmures, je vous sais, je vous sais, mélodies.

Par de lointains minuits, j'ai compté les sanglots
Des flots que soulevait l'antique mer bretonne,
Vers la lune éveillée à l'horizon déclois;
Et mon âme était sœur de la grève qui sonne,
Et je vibraï longtemps de la rumeur des flots.

Je suis le barde roux qui tresse des guirlandes
De gloire, et devant qui le palais du roi d'Ys
Ouvrit, je m'en souviens, ses portes toutes grandes...
Et mes chansons calmaient comme un *de profundis*
Les pauvres morts qui vont en peine par les landes.

Quelquefois sur le bord d'un bois où le reflet
Des bouleaux bruissants tachait la mousse grise,
Pour m'avoir entendu fredonner quelque lai,
De harpeur que je fus, la jeune fée éprise,
Au lever de la lune, en dansant, m'appelait.

Malgré les jours enfuis, je suis chanteur encore ;
Et je vous redirai le chant des jours anciens,
Je vous ramènerai vers la sauvage aurore
Et la naïveté des temps d'où je reviens,
Homme vieilli qu'un ennui sans trêve dévore...

LOUIS LE CARDONNEL.

L'ÊTRE IMAGINAIRE

Germaine — on l'appelle Maine dans l'intimité — est née comme les autres petites filles avec de jolis yeux, un bon petit cœur une caboche songeuse et folle. Il est probable que des fées bienfaisantes s'intéressèrent à son berceau : il est certain qu'elle vint au monde en plein été, un jour de fête...

*
* *

Oui, déjà dans les yeux de Maine s'ébauche une rêverie douce faite de sérieux précoce et d'étonnement qui nimbe son front d'une auréole pensive. On ne peut dire qu'elle paraisse triste, ni souffreteuse, mais un rien d'anémie alanguit ses mines et ses psses. Et sous la lenteur de sa rêverie pointe une gaieté qui ruisselle dans ses yeux et déborde en gamineries à tue-tête. On croirait qu'elle rit par bravade et pour s'étourdir, elle invente des cris discordants, des jeux garçonniers, d'irrésistibles bouffonneries ; lorsqu'on la fait taire, on craint de la

froisser : elle est déconcertante, gentille, réduction de femme, si petite !...

*
**

Maine n'est plus une petite fille ; l'imagination s'éveille chez le petit être piailleur et gourmand. Un tohu-bohu de sensations neuves emplît de fracas sa jeune cervelle, l'étourdit et l'amuse... Aux prises — déjà ! — avec l'importunité sociale, l'indépendance de son caractère s'accroît. Elle a l'esprit de rébellion — mitigé de tendresse craintive — et de libre jugement, nulle passivité, beaucoup de droiture. On ne lui en fait pas doucement accroire. Elle sait prendre par leur côté faible cuisinière et domestiques et leur en tire plus qu'ils ne devraient dire.

Causait-elle pas l'autre jour seule dans un coin du salon, à voix basse, d'un ton confidentiel !

« A qui parles-tu, Maine ? », lui demande son père en passant près d'elle.

« A Henri » répond Maine sans embages.

— « Qui, Henri ? »

Et Maine, simplement :

« Henri, c'est l'être imaginaire! »

Dieu de Dieu, où va-t-elle pêcher ces mots-là!

*
*
*

Le sourire de Maine est un éblouissement : il illumine tout son visage habituellement palôt, depuis le menton jusqu'à la racine des cheveux haut plantés, d'une roseur délicate. Elle baisse alors ses grands yeux foncés, timide sans gaucherie, et semble faire accueil de toute son âme à quelque allégresse intime. On n'essaie pas de percer ses naïfs secrets ; on est heureux quand elle sourit ; elle garde de longs silences, mais elle ne pleure jamais, par fierté...

*
*
*

... En plein décor d'opérette anodine, en plein concerto d'oiselets beaux diseurs, en pleine verdure pomponnée, cadre d'idylle moderne et bonne enfant — électricité dans toutes les allées — déambulent gentiment pensifs Maine et son fiancé.

Il est grand, il est brun et tel qu'en

rêvent les jeunes filles : Auld Reescie l'habille correctement et sans emphase.

Leur causerie — chut! chut! n'écoutez pas! — semble exempte de propos aigres et de discussions chaudes. Il parle en se penchant un peu; elle répond en baissant le nez... Une fois elle se trompe, elle lui dit : « Oui, Henri », et il s'appelle André!

Le fiancé se redressa...

« Qui est Henri? »

Silence.

« Germaine, dites-moi qui est cet Henri! »

Elle ne bronche pas.

« Je vous en supplie, petite Maine! »

Maine pense que son ami de toujours avait pour elle ces inflexions câlines, ces délicatesses, cette passion. N'était-il pas de même grand, brun, correct? Oui, oui, c'est bien lui, à n'en pas douter, le nouvel ami, qui fut l'ami de toujours...

« Qui est-ce? », implore le fiancé aux abois...

« Vous! » fait-elle; une roseur subite teinte sa nuque frêle où le soleil à travers

la feuillée met des tons roux de feuille morte.

L'accord est rétabli.

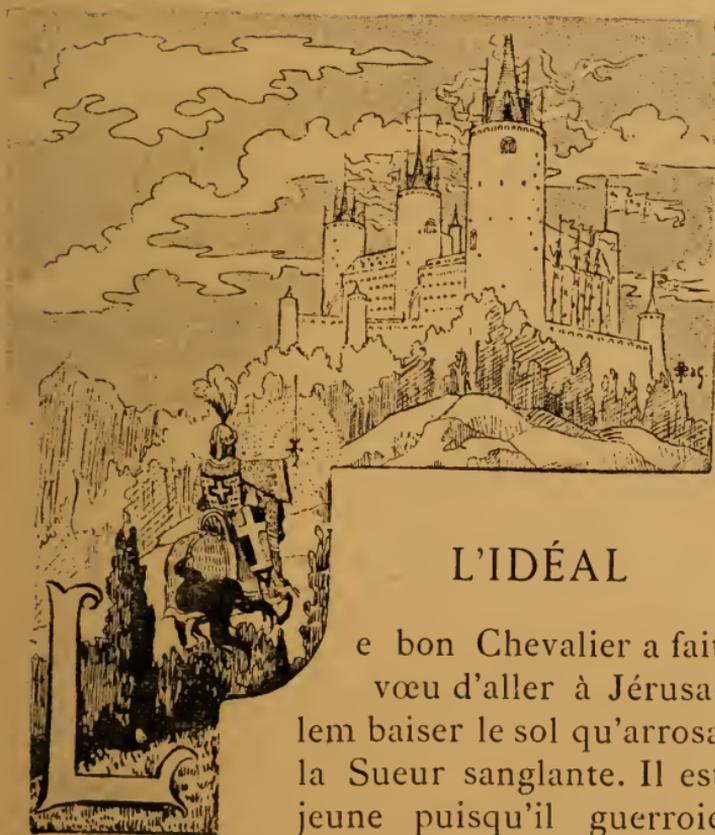
Le groupe des parents à distance protectrice mais tolérante contemple indulgemment le bonheur des enfants...

GEORGES ROUSSEL.



Le Gérant : J. DES GACHONS.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.



L'IDÉAL

Le bon Chevalier a fait vœu d'aller à Jérusalem baiser le sol qu'arrosa la Sueur sanglante. Il est jeune puisqu'il guerroye depuis dix ans à peine, il est fort puisque, d'un coup, il tranche en deux l'homme et le destrier, il est puissant puisque cinquante écuyers à cheval l'accompagnent, suivis chacun de sept valets à pied.

Des mois et des mois il a chevauché. Depuis longtemps, il ne comprend plus les dialectes. Mais voilà qu'un soir s'ouvre devant lui une clairière merveilleuse, au fond de laquelle se dentelle un château splendide avec des banderoles d'or flottant aux tours et un grand bruissement de foule au dedans. « Notre-Dame, fait le bon Chevalier, nous voici devant Jérusalem. A l'assaut, mes braves ! »

Et comme une trombe, tous se sont rués sur le château, emportant les ponts-levis, fracassant les herses, escaladant les spirales, toujours frappant et hurlant, et sur les cadavres en tas, ils ont égorgé, au fond de sa tour de constance un vieillard à couronne d'or qui leur disait en latin : « Que le Christ vous pardonne, inconnus qui vin-tes, comme des loups, tuer en son donjon

le petit-fils de Saint-Étienne, roi de Hongrie. » Et, le bon Chevalier, à ces paroles, baissa la tête en versant des torrents de larmes.

Il partit, suivi seulement de ses cinquante écuyers car les sept fois cinquante valets étaient morts dans la bagarre, et sur sa route, il avait bien la précaution de demander en latin : « Comment s'appelle l'Apôtre ? » Il chevaucha ainsi des années, et l'on ne lui répondait plus, comme si on ne le comprenait pas. Mais un Juif s'offrit un jour pour traduire les clameurs d'un attrouplement : « Nous crachons sur l'Apôtre, suppôt de Satan, fils de Bélial ! » Alors, heureux de voir des infidèles, tous, visières closes et lances basses, ont foncé sur la foule, jonchant de vils cadavres la route, jusqu'à un détour, où soudain resplendit

à l'horizon, une ville géante avec des murs à perte de vue, et des centaines de dômes d'or, et une forêt de mâts hérissant la mer.

Le Bon Chevalier est tombé à genoux :
« Soyez béni, Seigneur, qui m'avez permis de contempler Jérusalem avant de mourir ! »
Sur les murs un homme se promenait, en chape de brocart et en diadème de pierreries, qui se mit à lui crier des injures. Lui, sans répondre, s'approcha des portes, aux rires des innombrables soldats qui étincelaient aux créneaux, mais voici que sous son pommeau de fer les vantaux volent en éclats et que les cinquante écuyers s'engouffrent sous la poterne, dans les rues, galop de démons déchaînés, hurlements, massacres, incendies, et à leur tête le bon Chevalier, en chape de brocart et en diadème de pierreries, acclamé par la foule,

jusqu'à une cathédrale où flamboient des évêques consécrateurs levant des crucifix et des reliques. Et voyant cela, le bon Chevalier baissa la tête en versant des torrents de larmes.

Il sortit de la ville géante, seul, car ses cinquante écuyers étaient morts, et traversant un bras de mer, il s'enfonça dans le pays des Circoncis dont il s'était fait certifier la route. Son armure était bosselée et sa cotte en lambeaux, mais, sous les cheveux grisonnants, ses yeux lançaient de tels éclairs que les mécréants isolés couraient s'enfuir dans les bois. Il marcha ainsi des années, et des années, et des années encore.

Un matin, il arriva en vue d'une ville

capitale corsetée de murailles, hérissée de tours aiguës, ceinte d'un fossé large que traversaient des ponts où allait et venait une foule innombrable, et du haut des tours, des voix grèles se répondaient en une guirlande abominable. « Hélas, Seigneur, dit le bon Chevalier, voilà donc votre sainte Jérusalem! » La foule s'entassait sur les murs pour le voir galoper autour de la ville en détruisant les ponts, et elle l'admirait comme un fou. Mais, vers le soir, le bon Chevalier est venu se planter devant la dernière porte. Alors, les seigneurs de la cité ont voulu sortir, et un à un, ils ont été précipités dans la douve, et après eux les chefs des soldats, et les plus vaillants des soldats, si bien que le fossé presque comble, les débris du peuple, affolés, se sont jetés à ses genoux en l'appelant émir d'Antioche. Et le bon chevalier, à ce nom, a

baissé la tête en versant des torrents de larmes.

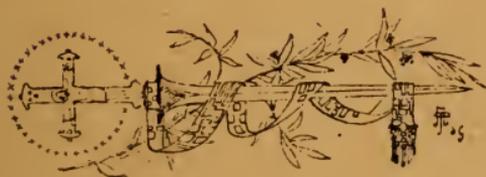
Il a repris sa marche, las, les armes usées, ses bras affaiblis, mais le cœur insurmontable; et sans nombre ont été les donjons conquis, les tarasques éventrées, les païens, l'épée sur la gorge, convertis; sa bouche ne connaissait que ces mots : « Mène-moi à Jérusalem! » Des années s'écoulèrent, et des années, et des années encore : ses sourcils avaient poussé comme des broussailles. Enfin (Dieu soit béni), un soir, comme le soleil incendiait l'horizon, le bon Chevalier eut la vision d'une croix flamboyant entre deux autres au sommet d'une colline aride, et tout aussitôt se dessinèrent des murs grisâtres avec des coupoles, et çà et là des palmiers, et par-

tout par la campagne apparurent des groupes de prosternés en criant : « Jérusalem ! Jérusalem ! »

Et le bon Chevalier sentit la foi raviver son âme ; son vieux corps décharné se redressa, il se rappela ses exploits, cités géantes conquises, multitudes taillées en pièces, peuples subjugués, et il ne douta pas d'emporter, avec la protection du ciel, cette petite ville à peine défendue. Alors, son casque raffermi et sa cuirasse bien bouclée, l'épée haute derrière la targe, il marcha résolument vers la porte de la ville, où s'effarait une foule sans armes, terrifiée par ce fantôme, la cuirasse saignant d'une croix redoutable, lui, à quelque pas à peine de ce sol qu'arrosa la Sueur sanglante, sûr de la victoire et de son vœu presque

accompli, il prit sa grande épée dont le pommeau formait crucifix, et la baisant dans un élan de foi suprême, il expira.

HENRI MAZEL.



CHANSON



*Des lauriers, des lilas et des lys
Pour ma sœur des oiseaux,
Qui pleure les jours de jadis
Au bord des eaux!*

*Le fleuve se hâte sous le vent,
Vite, comme un oubli,
Vers la mer de la mort, avant
L'effort faibli.*

*O sœur! ô sœur! où sont les oiseaux
Pépianant à tes doigts
Lorsque tu soufflais aux roseaux
L'âme des bois?*

*Ce vent venu du pays des fous
Rebrousse au loin leurs vols;
Ma sœur, va prier à genoux
Les rossignols!*

*Oublie un peu que tout a été
Tel un rêve en son sommeil :
Les fleurs et les oiseaux d'été,
Et le soleil.*

*Des nénufars blancs et des iris
Pour ma sœur des oiseaux,
Et pleurons les jours de jadis
Au bord des eaux!*

STUART MERRILL.



L'ANNUELLE NUIT DU MOUSSE

Tout le jour, sous le ciel comme plafonné de cendre grise, il ne s'est pas trouvé, sur les deux côtes, un seul matelot pour regarder la mer.

C'est que, dès le petit matin, l'Oiseau du Mousse a fait — pour la soixante-treizième fois — son apparition annuelle. De son vol épouvantable il a saccagé les voiles tremblotants de l'aurore effrayée, et, dans une lumière de cuivre blême, il s'est, dès le petit matin de ce jour-là, montré, l'horrible Oiseau du Mousse, aux vieux guetteurs tôt levés des rivages anglais, à ceux des rivages français aussi.

Effroyable héraut de l'Enfer, dans la blême lumière de cuivre du ciel, les vieux guetteurs déjà ligotés par l'angoisse l'ont vu planer, quelque temps, sur l'eau lourde du Détroit; puis, tous, fascinés atrocement, comme ils le regardaient, leurs yeux, soudain, pour un instant, se sont éteints, durant qu'étaient, soudain. leurs oreilles déchirées par le cri térébrant du monstre; et, la seconde d'après, dès que rallumée fut la chandelle falote de leurs pauvres yeux, les vieux guetteurs têt levés des rivages anglais, ceux aussi des rivages français ont — fascinés atrocement encore — en vain cherché, là-haut, l'Oiseau du Mousse, l'Oiseau du Mousse enfui par on ne sait quel bout de l'horizon.

Mais, en même temps que lui, par on ne sait quel bout de l'horizon, le Sommeil s'est envolé. Tirés de leur repos par l'inferral rauquement tombé de la nue, tous

les pêcheurs — hommes, femmes, enfants — ont couru sur les grèves au devant des vieux, qui, vacillants, s'en revenaient.

Et tous, aussitôt, ont demandé à ces vacillants aïeuls :

— Vous avez vu l'Oiseau du Mousse?

A quoi les aïeuls ont répondu :

— Nous l'avons vu, vraiment, nous l'avons vu.

C'était le même que l'an passé?

— Le même que l'an passé et que l'an d'avant cet an-là; le même que tous les ans, vraiment, depuis soixante et treize ans. Les plumes de son ventre ont encore la couleur du vieux sang sec, et ses ailes sont toujours violettes. Comme chaque an, il a jeté son cri. L'avez-vous donc entendu?

— Comme chaque an, son cri nous a poignardés dans nos lits.

Et tous ensemble, finalement, ils ont dit :

— Rentrons, rentrons : il ne faut point regarder la Mer aujourd'hui.

Et tous tournant le dos à la Mer inquiète, ils ont réintégré leurs cabanes vêtues de coaltar; ayant tiré sur leurs fenêtres les paupières de bois des volets, tous, dans le parfum du goudron autour des tables, sous le feu triste des mèches huilées braisillantes, ils ont, à jeun, passé le jour entier dans l'attente muette d'un extraordinaire minuit.

C'est que, en vérité, il ne faut point regarder la Mer, aujourd'hui. Celui qui regarderait la Mer, aujourd'hui, de tout le restant de l'année ne ramènerait plus en ses filets que des varechs et des algues.

L'Oiseau du Mousse a, dès le petit matin, passé. Tous ont entendu son cri, et il n'est pas, sur les deux côtes, un seul pêcheur qui ne se soit avec les siens calfeutré dans sa cabane vêtue de coaltar. Pas

un seul d'entr'eux n'ignore qu'aujourd'hui, toute l'inquiète Mer resserrée entre les deux côtes appartient au Mousse, et qu'un jour, chaque année, ainsi, depuis soixante-treize ans, le Détroit tout entier appartient au Mousse. Presque tout un jour, ainsi chaque année, de l'aurore jusqu'à minuit, le Détroit entre les deux côtes comme mortes s'étend tel un désert d'eau sous le plafond cendreau du ciel. Peureuses, les barques de pêche se tassent flanc à flanc dans les ports, et aucune, d'ailleurs, un pareil jour, n'en pourrait sortir, car, devant chacun des ports tant anglais que français, un pareil jour, se dresse un hurlant mur liquide à la crête tessonée d'écumes coupantes.

Mais, depuis soixante-treize ans, au soir d'un pareil jour, dès qu'en un gouffre a chu, tel un lingot pesant, le soleil, il est de tradition qu'en chacun des ports des

J. RICARD - CORDINGLEY.



deux côtes, un homme laisse les siens sous la lampe, autour de la table, en sa cabane, et, ployant sous la charge d'un très gros sac d'encens, s'en aille, seul en la poix des ombres tassées sur le port, affronter le rageur Bousculeur de Flots.

Ils sont de la sorte quatre hommes sur la côte anglaise et cinq hommes sur la côte française, représentant les neuf ports qui s'avisagent sur le Détroit, Thuriféraires de l'annuelle Nuit du Mousse, ces neuf pêcheurs qui ploient sous le faix de l'encens conjuratoire vont, ceux-ci, vers un point désigné des falaises au creux desquelles s'assemblent les cabanes terrifiées, vont, ceux-là, jusqu'au bout du nez noir des caps. Sur chacun des cinq points élevés de la côte française, sur quatre seulement de la côte anglaise s'érige une gigantesque corbeille de pierre, que tiennent, crispés, les doigts monstrueux d'une main de fer

fichée haut sur un bras de fer enfoncé profond dans la glaise ou dans le roc. Un énorme amas de braise et de houille mêlées emplit la corbeille sous le fond ajouré de laquelle pendillent des paquets d'étope imbibée de pétrole. Aux entours de minuit, les hommes, serrant dans leur poings les torches dont le flamboiement s'éplore aux âpres souffles du Bousculeur de Flots, enflamment les paquets d'étope, et, bientôt, dans la sinistre nuit, sur les deux côtes brûlent épaissement ces expiatoires flambeaux.

Cependant, remonté du fin fond de la Mer, où — voilà soixante-treize ans — disloqué sous l'horrible effort des furieux coups de hache du parricide il sombra, le bateau démoniaque aux agrès rompus se balance tragiquement dans les chocs de tonnerre des eaux féroces. En hideux flottements, sur les tumultes liquides, vogue

l'immense rideau d'encre des nues. Par l'unique déchirure de ce manteau de tempête, le Ciel irrité se révèle fardé du vert ardent des pourritures. Fixé au mât gémissant, l'éclatant fanal du Meurtre semble pleurer des larmes de sang dont les brûlantes traînées rouges grésillent au plein des vagues.

Or, sous les forts panache d'encens que le Vent, bousculeur de flots, arrache des corbeilles incendiées des côtes, les neuf immobiles Veilleurs de cette nuit invinciblement sont hantés par les détails du drame qui — soixante-treize ans, aujourd'hui passés — déshonora le Détroit. Oui, une nuit, voilà donc soixante-treize ans, un bateau anglais, n'ayant pour équipage que deux hommes, — le père âgé de cinquante ans, et le fils, âgé de douze ans, — prit à son bord un Français qui, depuis des heures, cramponné à une épave, luttait

contre les éléments déchaînés. Ce Français portait une fort pleine ceinture d'or dont les trébuchements clairs autour de ses reins allumèrent la cupidité du pêcheur anglais. Déboucler la riche ceinture, rejeter dans la béante gueule de la Tempête le Français hors de ses sens, ce ne fut qu'un moment. Mais, plus immondement cupide encore que le père, le fils, affolé par la leçon de crime et de vol, frappa, par derrière, d'un coup de hache, l'assassin, des entrailles de qui, douze ans auparavant, il était sorti, et, s'emparant du sonnant trésor, il le ceignit, tout pantelant. Et maintenant, écoutez cela : quand le Mousse voulut lancer sa victime par-dessus le bord, il s'aperçut — et tout son sang, alors, d'horreur se figea — que le corps en adhérerait aux planches du pont, ainsi qu'une statue couchée adhère à la dalle d'un tombeau. Transi par ce miracle, le paricide,

ayant pris la hache de nouveau , l'abattit , d'un han formidable , sur l'assassin assassiné. Et écoutez encore cela , maintenant : le cadavre était devenu plus dur que le bronze des canons , et la hache , après plus de mille coups assésés sur lui , volait en éclats , sans l'avoir entamé!...

Et , songeant à ces surhumaines choses , les neuf Veilleurs , sous les formidables panaches d'encens conjuratoirement envolés sur le Détroit magique , frissonnent en attendant la male Heure qui marquera une fois de plus la fin de ce fantomal drame chaque année renouvelé.

Les neuf Veilleurs des côtes frissonnent dans l'attente de l'annuel Minuit de Treize Heures.....

GEORGES DOCQUOIS.

1-2 mars 1894.

L'AME ANTIQUE

HÉRACLÈS AUX SERPENTS

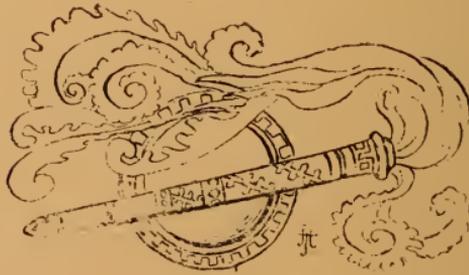
(Traduction de Théocrite)

*Or, Héraclès avait dix ans d'âge et son frère
Iphiclès une nuit de moins. Un jour, leur mère
Les coucha, tous deux bien lavés et bien nourris,
Dans un grand bouclier d'airain que son mari
Avait à Ptérélas pris dans une bataille.
Caressant doucement leurs fronts de même taille :
« Dormez, dit-elle, enfants, d'un paisible sommeil
Qu'interrompra demain un aimable réveil.
Dormez heureux, heureux revoyez la lumière. »
Ils s'endormirent donc sous sa main familière,
Tandis qu'elle berçait le vaste bouclier.
La moitié de la nuit avait déjà brillé
Et l'Ourse peu à peu s'inclinant vers le pôle,
Après d'elle Orion montrait sa large épaule,
Quand la perfide Héra conduisit, jusqu'aux murs
Du palais, deux serpents hideux squammés d'azur.
Les monstres, déroulant leurs anneaux, couple avide
De sang, rampaient sans bruit vers le berceau d'Alcide ;
Les yeux en feu, bavant un venin écumant,
Ils glissaient et dardaient leur langue horriblement
Alors, car rien n'échappe à Zeus, les fils d'Alcmène*

S'éveillent, l'air s'emplit d'une clarté soudaine.
Iphiclès près de lui voit les crocs menaçants,
Tressaille, veut s'enfuir, éclate en cris perçants
Et rejette, du pied, la toison qui le couvre.
Mais Héraclès se dresse, impétueux, il ouvre
Chaque main et saisit les serpents furieux
Gonflés à'un noir poison que redoutent les dieux.
Cenx-ci tordent leurs corps en rapides étreintes
Autour du tendre enfant ignorant de la crainte,
Puis enfin sous les doigts qui leur pressent le col
Tous deux, inanimés, s'affaissent sur le sol.
Alcmène, aux cris poussés, s'est levée; elle appelle
Son époux, la première: « Amphitryon, crie-t-elle,
Debout! Viens! Ne mets point tes sandales... J'ai peur.
Entends-tu notre enfant? Vois-tu cette lueur
Sur nos murs, quand l'aurore est si loin?... Viens, te dis-je.
Dans la maison — c'est sûr — il se passe un prodige! »
L'époux s'émeut et sort de sa couche. Il avait
Toujours une arme prête au bois de son chevet:
Il prend le baudrier, il tire, inoccupé,
Du fourreau de lotus sa magnifique épée...
La chambre tout-à-coup retombe dans la nuit!
Il cherche donc ses gens, les éveille à grand bruit:
« Levez-vous, mes amis! Vite, que l'on apporte
Des flambeaux et tirez la barre à chaque porte!
C'est moi qui vous appelle! » Et chacun d'accourir,
Flambeaux de s'allumer, maison de se remplir.

*Héraclès en ses poings tenaces et fragiles
Serrait encor le cou des deux puissants reptiles.
On l'aperçoit, on jette un cri d'horreur... Mais lui
Les agite en riant, et son père ébloui
Le voit, dans le transport d'une enfantine joie,
Déposer à ses pieds son effrayante proie.
Alcmène sur son sein presse Iphiclès transi,
Et sous la toison chaude ayant remis aussi
L'enfant que son courage a fait l'égal d'un homme,
Amphitryon pensif va reprendre son somme.*

MARC LEGRAND.



Le Gérant : J. DES GACHONS.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.



Fleur d'Avril, dessin d'Alexandre Séon.

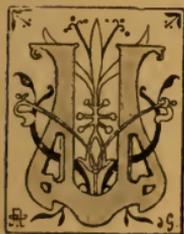


EN BARBARIE

I.

L'AME ROUGE DU CHEVALIER

A Rachilde.



n jour, le Chevalier à l'âme rouge vint des forêts de Germanie pour conquérir la Plaine. Son cheval était plus noir qu'une nuit de tempête et, seuls, quelques poils sous les yeux formaient deux mèches blanches qui tombaient des paupières comme deux lar-

mes très pures. Le Chevalier était habillé d'une peau de lion trempée un soir de bataille dans un fleuve de sang. La tête du fauve lui servait de casque et la crinière ondulait au vent comme un grand panache rouge.

Il s'arrêta au bord de la forêt et, tirant son glaive qui semblait une flamme tordue, il cria vers la plaine :

— Cette plaine sera mienne et les villes flamberont à la gloire du Wotan!

Avec un hurlement formidable il marcha lentement vers les villes.

Devant chaque cité il frappait les murs de son large glaive. Les murs et les tourelles s'écroulaient aussitôt en un immense brasier.

Ensuite, il faisait tournoyer dans l'espace son arme qui épandait sur la ville une tempête d'étoiles roses, et la ville toute entière s'embrasait, se tordait en un grand feu de joie, montait en spirales noires vers le ciel implacablement bleu.

Quand les villes ne furent plus qu'un peu de poussière grise, le Chevalier chevaucha plus avant dans la plaine, jusqu'au pied

du castel royal que protégeaient les rocs fabuleux.

Son glaive, furieusement, battait les rocs, mais les rocs ne s'ébranlaient pas et les étincelles allaient s'éteindre dans l'eau verte des marais.

Le Chevalier gravit péniblement le plus haut des rochers et, du faite, il lança son épée sur le castel dont les portes s'ouvrirent largement.

Le long des corridors, le long des salles, étaient couchés les cadavres des géants. Tous portaient au front, lumineuse dans la pâleur des visages, une étoile rouge...

Le Chevalier poussa la porte de fer de la salle d'arme du Roi. Le Roi, près du foyer où se consumaient péniblement les troncs de chênes, pensait, triste et las, à tous les jours enfuis et tous les rêves morts. Au fond de la salle, Thilia écoutait le Trouvère qui chantait.

Le Chevalier s'approcha du Roi qui, en le voyant, pâlit autant qu'un visage deux fois séculaire et bronzé par les soleils de

cent batailles peut pâlir. Il saisit un poignard et, brusquement, frappa le Chevalier à la gorge.

Mais avant de tomber, l'Homme rouge toucha du doigt le front du vieillard qui s'étoila de sang et le vieillard mourut.

Alors Thilia vint au Chevalier et lui dit :
— Qui donc es-tu, toi, ainsi tout de rouge vêtu?

Une voix angéliquement douce répondit :
— Je suis Celui qui chevauche par le monde pour faire pleurer des larmes de sang à ceux qui firent couler des larmes blanches!...

Et Thilia vit une toute petite âme rouge qui s'échappait des lèvres mortes du Chevalier.

*
* *

Aux soirs orageux d'été, l'âme du Chevalier revient en Campine où elle met une

étincelle sur chaque fleur de bruyère. La plaine toute entière s'embrase et le vent de minuit courbe et allonge les flammes vers les villes maudites.

II.

LE GUI SANGLANT

A Alfred Vallette.

En ces temps-là vivait en Campine un homme si vieux, si lamentablement cassé par les années qu'il n'avancait plus guère qu'en se traînant sur le sol, balayant de sa longue barbe blanche la poussière des chemins. Des maux sans nom torturaient sa carcasse informe et telle était la hideur de son visage boursoufflé de plaies ignobles que ceux de sa tribu le chassèrent à coups de pierres des villes et des bourgs.

Il se réfugia au plus profond de la forêt. Longtemps il rampa d'arbre en arbre, se nourrissant de mûres, de myrtilles et de glands, sommeillant sur la mousse, buvant dans ses deux mains l'eau jaunie des fossés.

Un jour, il arriva auprès d'un chêne géant dont le feuillage étalait sur le gazon une couronne d'ombre et de fraîcheur. Au bord du tronc, bâillait un trou énorme, comme une gueule de caverne. Le vieillard s'y blottit péniblement et c'est là qu'il vécut à l'abri des tempêtes qui rugissaient douloureusement par la forêt durant les nuits d'hiver, à l'abri des injures et des pierres lancées par les hommes.

Or, un matin d'automne, il vit arriver quatre druides qui, sur chaque chêne de la forêt, cherchaient le gui sacré.

En l'apercevant ils clamèrent des cris d'indignation et de rage :

— Un homme dans l'arbre sacré! Un homme dans l'arbre sacré!

Ils se précipitèrent sur le vieillard, l'ar-

rachèrent de son refuge et lui piétinèrent le crâne.

La cervelle jaillit en sept rayons très minces jusque dans le trou du chêne où le vieillard, si souvent, avait maudit la cruauté des hommes.

Au plus fort de l'hiver, pendant la Nuit-Mère, le sixième jour de la lune, les druides suivis de tout le peuple s'en vinrent dans la Forêt. Devant eux six vierges armées de gaules conduisaient les trois taureaux qu'on offrait chaque année au dieu Wotan.

Le peuple fit cercle autour du chêne séculaire et entonna un hymne à la gloire du dieu terrible.

Quand les voix se furent tues, huit druides tendirent sous l'arbre la saie toute blanche qui devait recevoir le gui.

Le Grand Druide prit une faucille d'or grossièrement sculptée et se prosterna au pied du chêne en prononçant les paroles sacrées que les servants reprirent en chœur.

Ensuite, quelques hommes enlevèrent le grand-prêtre, le placèrent sur un bouclier et le hissèrent jusqu'au gui qu'il coupa solennellement avec des lenteurs dévotes...

Là-haut, dans le ciel blême d'hiver, les yeux vagues et tristes de la lune regardaient la scène et semblaient pleurer des larmes noires...

Quand la faucille eut détaché le gui du chêne, le grand-prêtre, le bras étendu au-dessus de la saie, la montra au peuple prosterné et marmottant des rythmes.

Tout-à-coup, le gui se mit à saigner... De larges gouttes de sang tombaient une à une, souillant l'immaculée blancheur de la saie... Et, à mesure que tombaient les gouttes, le gui diminuait; il se fondait sous la lune, comme un glaçon au grand soleil...

Bientôt, il n'y eut plus qu'une goutte, et cette dernière tombant à son tour, semblait une étoile filante vaguement rosée...

Dans la saie, le sang avait formé une

large couronne rouge d'où sept rayons blancs jaillissaient vers l'infini...

Un nuage survint qui voila la lune et l'ombre se fit...

Le peuple s'enfuit épouvanté, car il comprit alors que c'était le cœur même du Dieu qui avait coulé en larmes rouges et ensanglanté la saie.

ROLAND DE MARÈS.



*'oiseau bleu de l'espoir vola de saule en saule
Devant elle , par les routes où le vent rit
De venir de la forêt et du pré fleuri ,
Et l'oisel se perchait parfois sur son épaule.*

*Une robe de joie et de bijoux d'orgueil
Laisait vivre en ses plis des trames de chimères...
L'aurore a défeuillé les roses éphémères
Et le chemin est morne à l'étrangère en deuil!*

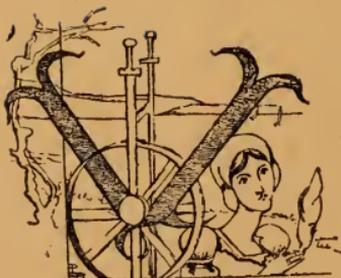
*Son sourire habita les palais de l'Été,
Les automnes en ses tristesses ont été!
Sa douceur porta des palmes et des colombes.*

*Ce fut son âme une guerrière aux belles armes
Qui regardait, le soir, sur la pierre des tombes,
L'ombre des noirs cyprès grandir comme des larmes!*

HENRI DE RÉGNIER.

MARGUERITE AU ROUET

Pour André des Gachons.



ous qui faites la jolie et l'enjoleuse
Marguerite au rouet lent pourquoi filer? —
— Je veux faire une ceinture merveilleuse
Pour donner à mon Gottlieb ensorcelé —
Sur le pont d'Avignon ira-t-il danser?

— La mignonne, vous qui faites l'endormie,
La mignonne au rouet lent pourquoi songer? —
— Je veux être de Gottlieb la douce amie
Et lui ceindre mon costume d'or frangé —
Sur le pont d'Avignon iront-ils danser?

Elle n'est plus la jolie et l'enjoleuse
— Marguerite au rouet lent pourquoi pleurer? —
Elle ne filera plus ô la fileuse :
Son Gottlieb d'une autre écharpe s'est paré.
Sur le pont d'Avignon qui viendra danser?

TRISTAN KLINGSOR.

APRÈS LA CHAIR ENTREVUE POINT DÉSIRÉE MAIS SEULEMENT ADMIRÉE...

Au Sâr Péladan.

Le prince Blancvisage avait grandi, seul, dans le superbe et sombre castel de ses aïeux défunts.

Un vieux valet ignorant, et d'ailleurs muet, accomplissait ses ordres avec la précision froide d'un être né seulement pour servir. Quand on lui légua ce fidèle domestique — seul vivant qu'il vit jamais — et quand moururent les siens, deux bons et doux seigneurs, aujourd'hui Saints en Paradis, le prince Blancvisage n'était qu'enfantelet chétif au berceau.

Il grandit seul et chaste.

Tôt, la Sainte musicienne qui protégeait sa petite tête imaginative lui apprit à imiter sur l'orgue les harmonies de la nature

et le chant des oiseaux. Il aimait aussi à tailler le bois, à sculpter la pierre. Il faisait fort habilement des chaises à longs dossiers ornementés de palmes et des tabourets dont les pieds étaient des rats fuyards ou des lièvres timides, tels qu'il en avait vu aux détours des sentiers de la forêt ou des corridors du château. Certain arbuste surtout avait excité sa convoitise d'artiste. Il avait taillé dans un tronc de chêne et fait sortir, un jour, une branche feuillue et fleurie de Rosier. Il avait composé des couleurs et avait trouvé pour ses roses de tels tons de chair et de tels rouges de lèvres, qu'au soir il se prit à baiser ces fleurs nées de lui. Puis il en eut comme un malaise qui l'attrista pendant des heures.

Il était toujours gai, d'ordinaire, mais d'une gaîté calme ne se manifestant qu'en sourires. Il souriait au soleil, à la verdure, à la fraîcheur du soir, à la lune, au rossignol amoureux, et même, douce naïveté, aux vapeurs des viandes cuites au retour des chasses au loup fiévreuses. Puis, dans

la chapelle dédiée à Sainte Cécile, à l'orgue docile, il chantait les louanges du créateur. Sans savoir, il vivait parmi le Bonheur. Il n'aurait su imaginer le crime ni la souffrance. Ses jours étaient calmes et droits. L'aventure du baiser à la Rose lui sonna sa vingtième année, l'avènement des heures conquérantes. Il dormit mal la nuit suivante, puis, au matin, quand le soleil vint réchauffer son front et rouvrir ses paupières, il courut, vite vêtu de ses plus beaux habits, à la fleur de ses rêves. Il s'inclina devant elle, respectueux de sa beauté, et se prit à chanter des chants jamais ouïs et qui l'enchantèrent lui-même... Tout à coup, il se détacha de l'arbuste, quintessence de songes, une forme radieuse qu'il n'avait point imaginée : une fée nue aux longs cheveux d'or, et qui passa devant lui, gracieuse et chastement impudique... Elle alla vers le bois, vers le lac...

— « Mon frère, mon Doon fidèle, vite, la barque... »

La fée des fleurs du rêve, la Femme,

mi-plongée, allait sans se retourner, sans ralentir sa fuite, point peureuse, plutôt obéissante à quelque Idée planante. Le prince Blancvisage, en extase, ne réprimandait ni



n'excitait son batelier plein, du reste, d'ardeur machinale... Mais la Barque soudain s'arrêta, à quelques

pas de la rive opposée et la forme de chair s'évanouit parmi les fougères et les amandiers.

Il eut, dès lors, la première mélancolie des défaites de la volonté...

Un son lointain de cloche acheva de troubler le jeune homme.

Ce soir-là, en toute naïve habituelle piété, le Petit Prince ignorant et si inventif, revêtit sa robe de priant, et, dans la chapelle du château, comme il avait accoutumé



Frühling der Sagen

chaque soir, chanta les louanges du Créateur avec lequel il partageait la gloire de ce miracle.

« Et maintenant, dit une voix céleste dont la douceur l'auréola de caresses, et maintenant, mon chaste fils, il faut poursuivre ton chemin... il faut aller plus avant. La Vision suffit à des âmes comme la tienne. Garde de la passante de chair un souvenir pieux. Car le Beau est divin, et la Passante était belle. Mais ne t'arrête point à de vains songes de possession. N'aie nul souci; retourne au lac, rien désormais ne t'arrêtera plus sur la voie toute tracée de ta merveilleuse destinée. »

Le lendemain, il exécuta l'ordre d'en-haut et refit le chemin parcouru à la suite de la Fée aux cheveux blonds. Cette fois, la barque voulut bien aborder. Mais la rive n'était plus un bois d'amandiers tapissé de fougères : c'était un rude coteau et sur son faite sommeillait un beau sentier de sable rose. Il gravit le coteau et longea le chemin. Alors se découpa à l'horizon d'azur une croix indi-

catrice couronnant un castel inconnu. Il s'agenouilla, puis marcha vers la croix. La cloche de la veille sonna comme des glas de joie.

Le monument était une abbaye désertée, ensoleillée splendidement de calme. D'abord le voyageur si bien guidé rendit grâce à la Sainte toute puissante qui l'avait initié aux mystères bienheureux de la musique des sons, des couleurs et des idées. Il se sentit alors tellement dans son royaume à lui qu'il héla son frère Doon, gardien de la barque d'expérience, désormais inutile...

« Doon, Doon, détache l'esquif et qu'il aille au-devant de nouveaux passagers. Pour nous, le port vient de s'ouvrir... Voici notre demeure... »

Et Blancvisage montra l'abbaye enguirlandée de roses et de chèvre-feuilles tôt venus.

Pour la première fois Doon sourit, comme illuminé intérieurement, tout à coup conscient de cette vie et des espoirs superbes de la foi.

Même, il parla.

« Maître, votre croyance est mienne et ma vie sera vôtre, toute... J'ai compris... L'aurore se lève au fond de mon cœur et je vois s'avancer vers moi un terrifiant et splendide cortège de pensées neuves. Mon bon maître, votre belle vie de sagesse et de respect entraîne avec soi ma pauvre vie obéissante, comme un enfant émerveillé... »

Tous deux, depuis lors, vivent là, en toute solitude en eux-mêmes, en toute joie de l'harmonie d'alentour, en tout respect pieux des Beautés de la vie élue, en tout bonheur...

Blancvisage jadis sculptait des fleurs et des animaux, maintenant, par delà la chair entrevue, point désirée mais seulement admirée, le voici Poète et prêtre d'un Art divin. Il vivait de formes imaginées, il se nourrit à présent de désirs continus de pensées... Il ascensionne vers le ciel du Toujours, parmi les entretiens des Anges fascinateurs, éducateurs zélés du très large Demain attendu...

*
* *

Quand on m'eut conté ce conte aux si chastes conclusions, je restai d'abord rêveur. Puis, un soir, m'enhardissant, je demandai, pour le soulagement de ma Raison désireuse de tout équilibrer, quelle était cette fée entrevue et aussi qui l'avait envoyée... On ne sut point me satisfaire...

« Mon enfant, me répondit-on, le pieux prince et poète Blancvisage ne le sut point, et d'ailleurs il ne le demanda jamais. »

JACQUES DES GACHONS.

AUTOMNE

*Dans tes cheveux d'or vieil, ô Dame,
Tout un jour d'automne agonise :
Bois fauves en la brume grise,
Et ciel saignant comme mon âme.*

*Et ta voix qu'on ne saurait dire :
Chanson de source en l'herbe brune,
Ou plainte d'une qui soupire
Dolentement au clair de Lune!*

*Et tes doigts frêles, ô doigts tristes
Ce soir d'amour, doigts fuselés
Où se pâment des améthystes,*

*Et cet air des vieux temps aimés.
Tels d'une vierge primitive
Tes grands yeux d'enfant malade.*

LÉON-LOUIS DENIS.



CROQUIS POUR UNE

LÉGENDE D'AUTOMNE

... Elle allait lentement parmi la chanson triste des feuilles tombées, elle allait tristement vers la vallée, à travers le bois du coteau mouillé, rouillé. C'était le matin, — un matin clair à la fois et incertain, comme des yeux qui viennent de pleurer...

A mi-côte, dans la clairière au gazon malade, elle s'arrêta, et sa pensée se fondit

avec le paysage d'or, au lointain gris d'azur à l'agonie... Ce ne fut point un rêve, mais une immense souffrance inexpliquée. Douleur qui s'aggravait étrangement d'une ultime ardeur que ses regards chantaient férocement; jouissance acharnée au passé riant dans la peur d'un demain banal. L'automne ressemble au convoi d'une grande amoureuse morte d'avoir trop aimé : c'est le soleil glorieux qui a tué les beaux désirs d'avril...

Péniblement, goutte à goutte, elle saigna ces mots de douleur :

« Je suis celle qui n'attend plus personne, qui n'espère plus rien, celle qui s'en va. L'eau tombe, tombe et fait plus molle la terre où je dois creuser ma tombe, ma tombe. Des rameaux morts seront les palmes dont se couvrira ma poitrine apaisée et froide... »

La pluie pleurait du ciel sali de tristesse. Alors la passante transie trembla et s'appuya

*gémissante au tronc gluant et glacé d'un
bouleau. Elle ne pensa plus, elle ne souffrit
plus et s'effondra vite confondue avec les
fougères rougies et les chardons aux cœurs
envolés...*

JACQUES BLANCHEDIU.



Le Gérant : J. DES GACHONS.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.



L'AME DES LILAS

Le bleuissement vespéral tombe sur le parc; un peu de lumière rose joue encore avec les écumes des cascates.

Un souffle berce les thyrses mauves des Lilas, qui se lamentent :

— « Hélas! la petite Princesse pâle est de nouveau passée près de nous, indifférente... Ses mains lasses, ses mains si frêles ne nous ont pas cueillis... Oh! pourquoi donc nous dédaigne-t-elle?...

« Est-ce que la petite Princesse n'aime pas?... »

Et le gentil page Aymeril, qui va rêvant par les allées mystérieuses, répond comme un écho apitoyé :

— « La petite Princesse n'aime pas! La petite Princesse n'aime pas! ».

Alors les Lilas frissonnent :

— « C'est donc à cause de cela qu'elle a des grands yeux si tristes!... Oh! la pauvre mignonne!... Mais nous ne la laisserons pas dans une pareille misère... Nous sommes les fleurs qui font aimer. C'est là notre mission Sainte. Éparse dans les jardins, notre âme va conseiller les âmes des ingénues, semblable à une perfide amie dont les confidences sont pleines de révélations troublantes... Oh! nous ne voulons pas que la petite Princesse demeure plus longtemps sans amour! »

Mais Aymeril, incrédule, réplique :

— « Ils resteront tristes les grands yeux de la petite Princesse; et votre âme n'aura

point de pouvoir sur son âme. Car à sa naissance, une mauvaise Fée lui a jeté un sort et l'a condamnée à ne jamais éprouver de tendresse ».

*
* *

Le page a dit vrai :

Elaine, la petite Princesse pâle, ne peut pas aimer...

Un jour, pendant une chasse, sa blanche haquenée a culbuté au saut d'une barrière et est morte quelques instants après... Mais quand, dans les derniers spasmes de l'agonie, la pauvre jument a tourné vers sa maîtresse ses yeux vagues, embrumés de l'adieu suprême, la petite Princesse est demeurée droite et impassible, sans une larme.

Le mois suivant, la Reine, sa mère, a été emportée par une maladie d'une mar-

che si foudroyante, que les médecins n'ont pas même eu le temps de s'y reconnaître. — Cependant Elaine a assisté, sans émotion, aux derniers moments de la Reine; et durant les pompeuses obsèques, où tous sanglotaient autour d'elle, malgré la mise en scène impressionnante, malgré les déchirantes psalmodies des chants funèbres, elle a paru insensible au deuil qui la frappait.

Attiré par la grande réputation de beauté de la Princesse, un redoutable conquérant est venu s'humilier à ses pieds. Elaine ne lui a pas souri; son cœur n'a ressenti aucune fierté heureuse. Et le rude guerrier est mort de ce dédain. Mais la petite Princesse a regardé ce nouveau cadavre, avec les mêmes yeux indifférents et mornes.

... Au fond du parc, l'âme des Lilas se lamente :

— « Oh ! la pauvre mignonne, la pauvre mignonne qui ne peut pas aimer !... Non ! nous ne voulons pas la laisser dans une pareille

misère!... Oh! comment donc pourrions-nous conjurer le mauvais sort de la Fée?...



★
★

... Or, voici qu'en ce temps là, une révolution renversa le Roi de son trône.

Pour quel le raison le peuple se souleva-t-il contre lui?

— On ne le sut jamais d'une façon précise.

Mais ce fut, sans doute, parce que d'avoir perdu sa compagne et de voir sa fille incapable d'amour, le pauvre monarque était tombé dans un abattement profond.

Les peuples n'aiment pas les Rois tristes. Pour être acclamés de leurs sujets, il importe que les Rois donnent des fêtes ou fassent la guerre.

Le père de la malheureuse Elaine ne songeait point à ces choses; — et un jour, la foule résolue à se distraire elle-même, pénétra dans le palais, des lueurs sangui- naires dans les yeux.

La petite Princesse pâle vit tomber devant elle son père égorgé par des farouches sec- taires. — Elle-même ne fut sauvée que par le dévouement d'un vieux serviteur.....

*
* *

.....
... Elaine n'est plus maintenant qu'une pauvre en haillons, errant sur les routes.

Depuis quatre jours, dans une fuite éperdue, elle a couru, couru loin du palais dévasté.

Et quand l'Aurore souriante descend les marches des collines, la petite Princesse est si lasse, si lasse, qu'elle se laisse choir au revers d'un fossé. — Une cruelle faim la torture et dans la rosée froide grelotte son corps frêle.

Cependant, sur la route, elle voit venir un chemineau pâle et loqueteux comme elle et qui se traîne péniblement.

Soudain, devant la pauvre, le misérable s'arrête, ébloui :

— « Oh ! que tu es belle, s'écrie-t-il, que tu es belle !... Mais pourquoi te coucher dans l'herbe humide ? Marche plutôt avec moi ; il faut se méfier de la fraîcheur du matin ».

— « Je suis lasse » — répond la petite Princesse.

— « Moi aussi ; mais viens pourtant ! J'ai encore assez de force pour te soutenir. »

— « J'ai faim » — répond la petite Princesse.

— « Hélas! hélas!... Et je n'ai rien à t'offrir! J'ai mangé hier soir ma dernière croûte de pain ».

Et le mendiant pleure de ne pouvoir rien pour la mendicante.

Mais bientôt il se ravise, et fouillant dans le bissac qui pend à ses épaules :

— « Tiens! dit-il, voici toujours une branche de lilas, que j'ai cueillie tout à l'heure, par-dessus le mur d'un jardin. Respire cette fleur, mignonne; son parfum te ranimera du moins quelques instants ».

*
**

La petite Princesse en haillons n'a pas osé refusé l'aumône du misérable.

Elle a pris la grappe embaumée et l'a cachée au creux de ses jeunes seins.

Et soudain voici qu'un ravissement illu-

mine son visage, voici que des larmes s'irisent dans la soie de ses longs cils.

— « Oh ! s'écrie-t-elle, que je suis heureuse ! que je suis heureuse !... Qu'est-ce donc que j'éprouve de si doux ?... Mon cœur bat plus fort... Des mots inconnus viennent charmer mes lèvres... Oui, je veux aller avec toi... Je me sens forte... Oh ! comme la terre et le ciel resplendissent !... Donne-moi ton bras, camarade et marchons ensemble au-devant de l'Aurore !... Je t'aime, jè t'aime, je t'aime ! »

* * *

Alors, dans la campagne, un hosanna de gloire retentit.

Ce sont les Lilas qui chantent, pendant que leurs thyrses mauves éparpillent dans l'air bleu les diamants de la rosée :

— « Alleluia ! Alleluia ! la victoire nous reste !

« Nous avons fait aimer la petite Princesse et notre âme a troublé son âme.

« Alleluia ! notre mission est accomplie !

« Alleluia ! »

LÉON MICHAUD D'HUMIAC.



REAPSODIE ANTIQUE

« Garde-toi de la femme du dehors, inconnue
dans sa ville. »

Lettre du scribe Ani à son fils Khons-Hotpou.

*Dans une maison mal famée,
Une almée,
Aux sons d'une flûte à trois trous,
Fait tournoyer un serpent roux.*

*Au seuil déposant ses sandales ,
Sur les dalles
De la chambre fraîche, ce soir ,
Un éphèbe est venu s'asseoir.*

*L'almée a du fard sur la joue.
Elle joue
Un air monotone et très lent ,
Toujours, toujours, toujours sifflant.*

*Et toujours, toujours, il frétille
Et sautille,
Se dressant, se glissant, rampant,
Le merveilleux petit serpent.*

*Comme une topaze étincelle
Sa prunelle;
Il se rengorge, enfle son cou,
Dardant sa langue tout d'un coup.*



*Et le bel éphèbe sans trêve,
Comme en rêve,
Le regarde danser toujours,
Toujours faire mille détours...*

*— Mais quel sommeil soudain te grise,
T'hypnotise ?
Bel éphèbe, vraiment, dors-tu ?
La flûte maintenant s'est tu.*

*Le serpent sur ton bras s'enroule
Et se coule
Subitement entre tes dents
Avec des sifflements stridents.*

*Oh ! c'est un sortilège infâme !
Et la femme
Sur ses innombrables amants
A jeté des enchantements...*

— *Quelle est cette petite chose*

Chaude et rose

Qu'elle saisit d'un air vainqueur?

— *Le serpent t'a volé ton cœur!...*

Réveille-toi, jeune homme. Écoute :

Sur la route

Retourne-t-en, maintenant. Va!

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

LÉONCE DE JONCIÈRES.

Avril 1894.

LE FIANCÉ DE LA MER



*mi, redis-
nous ta ga-
votte!*

*« Redis-la
nous, gentil
sonneur,*

*« Ou, par
la Bretagne
dévote,*

*« Du biniou
tu n'es plus
l'honneur. »*

Le roi du biniou, sensible à ces exhortations, recommence sa gavotte, d'abord lente, très tendre, évocatrice de rêve, folle soudain ainsi qu'un déchaînement de tempête.

Dans la lande rougeoyante sous le soleil de midi, les petits Armoriciens tournent, tournent encore, tournent sans trêve, avec au cœur le désir toujours plus ardent, la folie de se griser, de s'étourdir dans un vertige sans fin.

Lui, le ménétrier des âges disparus, voit comme à travers un brouillard les bras robustes des gars étreignant la taille des vierges aux yeux naïfs. Son âme de simple ne prend aucune joie à ces enlacements gracieux; il souffre plutôt en sa sensibilité de poète, il souffre plutôt de la meurtrissure des bruyères roses et des genêts d'or écrasés sous les talons nerveux.

Muet, il baisse la tête, l'esprit emporté dans le rythme berceur du biniou.

Mais voici que brusquement une mélancolie s'allonge sur la campagne, apportée par les ombres du crépuscule. Un frisson de terreur parcourt les groupes tout à l'heure si joyeux. Peu à peu les mains se désunissent, les rondes s'arrêtent, disloquées.

C'est l'heure où les pâles Morganes désertent les cavernes enténébrées, leur repaire de jour. Déjà, du haut du vieux manoir qu'un caprice de Satan échafauda sur la roche tremblante, on les voit qui descendent en rangs pressés, donnant la main aux Korriganes dont le regard fait mourir.

Ainsi qu'une troupe de ramiers surpris en leurs roucoulements, les danseurs, par bandes effarouchées, se sont échappés de la lande, vite évanouis à l'horizon, tel un nuage au gré du vent.

Seul, le musicien rêveur est resté dans la plaine hantée, mais le biniou ne gémit plus sous ses doigts habiles.

*
* *

« *Ami, redis-nous ta gavotte!*

« *Redis-la nous, gentil sonneur,*

« *Ou, par la Bretagne dévote.*

« *Du biniou tu n'es plus l'honneur ».*

Ce sont les fées, diaphanes sous leurs

voiles de gaze, ainsi que des hamadryades, ce sont les fées, déesses de minuit, qui supplient à présent le ménétrier las, qui le supplie de n'interrompre pas encore son exquise mélodie.

Lui, docile, reprend son instrument, et, encore une fois, dans l'air apaisé, s'exhale sa musique d'enchantement. Ce sont maintenant des rythmes nouveaux, sur des airs très anciens, du temps du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde.

Les fées aux cristallins éclats de rire, à leur tour, se sont éparpillées par la lande. Leurs doigts se sont rencontrés dans l'ombre, et la ronde s'est formée. Commencant aux pieds du ménétrier pour mourir dans un invisible lointain, sans doute au bord du rivage dentelé, c'est une fantastique faranrole, aux contours frémissants qui se détendent et se resserrent comme les anneaux d'un gigantesque serpent.

Du biniou aux mouvements las, endormeurs, peu à peu sont sortis des sons rau-

ques, étranglés, une harmonie sauvage qui a fait se délier la chaîne des mains unies pour l'étourdissant galop. Dans un affolement brusque, toute la bande de sorcières, ainsi que de grands papillons de nuit, la bande des sorcières s'est élevée vers les hauteurs qui donnent le vertige, au-dessus des rocs inaccessibles.

Pour la seconde fois, le musicien est seul sous la voûte céleste où déjà des lueurs d'aube font pâlir les étoiles. Il marche sans but, sans pensée, jouant toujours, toujours, jouant à perdre haleine son air préféré, pâle souvenir d'une époque passée.

La tête emplie d'une griserie, titubant comme un malheureux pris de boisson, il rase le rivage aux multiples découpures.

A quoi songe-t-il, le prestigieux artiste? Peut-être à son gîte, là-bas, au bord des flots grondants, à la hutte grossière faite de troncs d'arbres, recouverte comme d'une toison de l'épaisse couche des varechs.

C'est là qu'il est né, c'est là qu'il coule

son existence de poète épris d'un art idéal, près de ces splendeurs immuables : le ciel, la mer ! Oh ! comme il les aime, ces deux majestés sublimes, et comme il comprend la philosophie profonde qui se dégage de leur contemplation !

*
* *

*« Ami, redis-moi ta gavotte !
« Redis-la moi, gentil sonneur,
« Et, par la Bretagne dévote,
« Mon amant seras, sur l'honneur ! »*

Le ménétrier s'arrête en sa marche, surpris de la douceur infinie de cette voix qui semble sortir de l'onde, cent foîs plus mélodieuse que l'âme de son biniou. Il ouvre ses grands yeux inspirés et voit, au sein des flots, la fille du roi des Morgans qui l'appelle d'un geste alanguî.

Courbée sur un coursier fringant, entourée des ondines, ses éplorés compagnes, c'est ainsi qu'elle lui apparaît, c'est

ainsi qu'il l'admire. Son regard émerveillé où passent comme des extases ne peut se détacher de l'alliciant spectacle. Il hésite



pourtant, il hésite à entrer dans les flots écumants, à franchir le lit des algues pour suivre la reine charmeresse.

Mais elle lui sourit avec tant de grâce, et son appel est empreint d'une tendresse si émue!

« Viens, dit-elle, mon fiancé, je t'attendais. Viens! N'entends-tu pas le cœur de mes compagnes qui te souhaitent la bienvenue en hymnes d'allégresse! Viens, ô poète! je suis la bien-aimée que la destinée envoie à ta rencontre. Viens, oh! viens vite!... »

Le musicien sent sa poitrine se briser sous les battements de son cœur. Sa douleur est cruelle et en même temps exquise.

Maintenant il n'hésite plus. Ayant donné un suprême baiser à son biniou, il met le pied dans l'onde. Il marche, il marche, mais à mesure qu'il s'avance, la Morgane s'éloigne; bientôt, entraîné dans un tourbillon, il disparaît sous les vagues...

Et, longtemps encore, au-dessus de la mer qui s'est refermée, pudique, on entend un magnifique chant d'hyménée, répété d'écho en écho le long des grèves désertes.

JACQUES YVEL.

CHANSON NAÏVE

Irène

Reine

Et Chanteraine

*Qui s'en allaient parmi la plaine
Rencontrèrent un chevalier ;*

Irène

Dit :

Parmi la plaine .

*Sire j'ai cueilli la verveine
Pour votre bras de cavalier ;*

Et Reine

Dit :

Pour votre peine

*Voici prise la marjolaine
Et l'aubépine des halliers ;*

Chantereine

Dit :

*Des fleurs de frêne
Prises dans la forêt d'ébène
Je veux orner ton bouclier...*

*Le chevalier reçut d'Irène
Les pâles fleurs de la verveine*

*Le chevalier reçut de Reine
Les touffes de la marjolaine*

*Et des deux mains de Chantereine
Les beaux bouquets de fleurs de frêne...*

Mais Dame Naine

La châtelaine

*A pris au chevalier ses fleurs
Et lors sont mortes les trois sœurs...*

EDMOND PILON.

Le Gérant : J. DES GACHONS.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.



J. Joubert
des
Sachong.
1894



SUR LE
CHEMIN
DE LA PI
TIÉ

*Pour l'ima-
gier An-
dhré des
Gachons.*

Très haut, au plus haut du vertigineux en-
corbellement de la montagne, en son
castel inexpugnable, à demi taillé dans le

roc même, il avait passé toute son adolescence. Nul n'y parvenait jamais; les pentes ardues, qui auraient à peine permis la descente à des pieds humains, arrêtaient même la tentative de l'escalade. Depuis des siècles et des siècles, les habitants étaient nés dans le castel et y étaient morts, sans retourner jamais parmi les hommes.

L'unique spectacle des neiges et des roches s'était toujours imposé à Perceval. Toujours s'étaient érigés devant lui ces pics aigus, resplendissant au soleil comme des glaives brandis vers une sublime conquête; et ces spirales de pierre, pareilles à des escaliers brusquement rompus sous les nuées dans leur assaut audacieux du ciel. Dans toute la durée de sa vie, que l'inconsciente accoutumance léguée par sa race semblait perpétuer encore dans le passé, il s'était senti étreint par une triple ceinture de murailles, renforcées de tours monstrueuses, derrière lesquelles il en pressentait d'autres, et d'autres encore.

Et sur les confins de son pays se dressaient impénétrables les hautes montagnes toutes blanches, comme des figures de Sphynge gardiennes de l'Inaccessible. Et les regards de Perceval s'attachaient sur elles, attirées par cette décevante candeur. L'énigme de leur être le captivait, et aussi leurs variables apparences, et comme il les aimait dans leur splendeur de marbre, il les aimait encore à l'aube et au couchant, quand la neige semble ruisseler ainsi qu'un métal en fusion, et à l'heure tragique où des reflets livides faisaient passer sur elles comme un frisson de mort, et en pleine nuit, alors qu'elles apparaissent lumineuses, d'une bleuâtre clarté sidérale, dans le velours de l'ombre transparente. Bien souvent, il s'était perdu en chemin à leur pied, sans jamais en atteindre la cime; et que de fois il avait désiré se vêtir de cette neige, comme d'un manteau de pureté!

Ainsi avait grandi Perceval, sans que jamais le cor d'un paladin en voyage ait

résonné sous la poterne du château, ni que les dalles aient retenti sous le bâton d'un pèlerin. Les aigles seuls rassaient la base des tours, d'un grand vol immobile, et l'on ne percevait que le mugissement des torrents, et le bruit lointain des avalanches, comme l'insulte arrogante que les sommets crachaient à l'abîme.

Les rares serviteurs qui habitaient le château, robustes à l'image du sol volcanique, et qu'on eût dit pourvus d'yeux d'éperviers et de serres de vautours, semblaient vivre eux-mêmes d'une vie sourde et brutale, pareille à celle des blocs de rochers, dont l'éternelle société les avait façonnés, de génération en génération, au mutisme des solitudes.

Aussi loin que pouvait remonter la mémoire de Perceval, jaillissait devant ses yeux l'orgueilleuse nudité des pics. Il avait miré son âme dans l'acier vierge des hautes montagnes de glace, et il s'y était contemplé en héros.

Ses yeux sans ombres n'avaient rien reflété des choses éphémères, et il conçut le désir de conquêtes inouïes, en marche par le monde dans une inaltérable armure de Vaillance.

C'est pourquoi il se résolut à quitter, sans l'espoir du retour, son castel où ses derniers serviteurs caducs achevaient de mourir dans la torpeur des siècles accumulés, et à descendre, en surmontant tous les périls, dans les régions que peuplent les villes des hommes.

Les dangers du chemin, il ne semblait même pas les apercevoir, ne rêvant que suprématie altière et que hautains exploits.

La trame des plaines diaprées, où les fleuves traçaient des entrelacs d'or, d'azur ou de pourpre, se déroulant à ses pieds, n'était que le tapis sur lequel il s'avavançait vers les triomphes promis.

Il allait, tenant dressé son glaive, dont resplendissait la pointe de diamant, et que le sang vil ne pouvait rougir.

Des hommes le voyant passer radieux de son intérieure splendeur, croyaient voir Saint Michel l'Archange ou Messire Saint Denys, et s'agenouillant sur la route, ils lui



tendaient les petits enfants pour qu'il les bénît. Parfois aussi, le soir, des femmes qui filaient aux portes des maisons lui jetaient leur quenouille en proférant des imprécations, com-

me au passage d'un mauvais sort. Perceval passait, dédaigneux des prières autant que de l'injure, car comme il méconnaissait la tendresse et la compassion, son cœur ignorait aussi la colère.

Et hanté d'inaccessible, en son armure neuve il allait sans férir, ne trouvant à gagner que renom vulgaire et fortune mesquine.

Dans le ciel des couchants et des aurores, des tentes de parade semblaient se développer en son honneur, et flotter les pavois et les oriflammes. Et c'étaient aussi des fanfares glorieuses qui clamaient dans le vent sa renommée.

Et vers les conquêtes futures il marchait, s'enchantant d'un songe de victoire.

..

Or, il arriva un jour dans une forêt, et c'était la première fois que s'ouvrait pour lui un tel asile.

Les grands troncs rouges des pins s'élevaient tout droits, semblables à des piliers de porphyre. Dans l'ombre bleue s'infiltraient des rais de soleil, et l'on eût dit une lumière discrète tombant des hautes ver-

rières des cathédrales, et se mêlant aux fumées de l'encens et des flambeaux. Sous la voûte des lourdes palmes, se dilatait le parfum des résines chaudes, comme s'épandant de cassolettes, et les fleurs d'or des genêts brillaient pareilles aux flammes des cierges sur les degrés d'un autel.

Perceval écoutait surpris le lent murmure d'oraison qui s'éveillait sous les bois, en d'imprécises modulations d'orgues lointaines et de harpes voilées. Et voici qu'il vit venir à lui une femme, et la pensée du Héros chancela devant le rythme grave et harmonieux de sa démarche. Sa robe, en glissant sur l'allée, faisait un bruit de feuilles mortes sous la brise.

Elle tenait levés ses yeux qu'irradiait le reflet des proches extases, et ses mains jointes sur sa poitrine semblaient retenir son âme encline à se répandre, comme un vase de parfums.

Et s'approchant doucement du Chevalier, ce fut d'une voix très éloignée de lui, comme en prière, qu'elle lui parla :

— Qui es-tu donc, ô Voyageur qui traverses cette forêt, où nul homme depuis bien longtemps ne s'est aventuré?

— Je suis Perceval, le Dompteur des Forces. Je viens des montagnes inaccessibles, qui m'ont révélé mes destins d'infaillibles conquêtes. Mais qui es-tu, toi dont la voix a troublé mon courage?

— Je m'appelle Sylviane, la Dame des forêts où je vais promenant mon âme pénitente.

Alors Perceval lui dit :

— O Sylviane, de quelle subtile émotion me pénètrent ces musiques et ces parfums, que je sente crouler mes rêves d'orgueil, comme des couronnes déchués et des trônes aux pieds d'argile? Mon glaive s'abaisse de lui-même en ma main et tourne sa pointe vers la terre. J'ai su garder mon cœur des voluptés humaines. Quelle est la puissance inconnue qui me tient maintenant faible et oppressé?

Et Sylviane parla ainsi :

— O Perceval, ton cœur enthousiaste

d'adolescent a rêvé de royautés merveilleuses. Et tu es parti, confiant en la seule magie de ton Verbe, fier d'éperonner le vol impérieux des Chimères. Ta naïve ardeur éprouve aujourd'hui son néant, devant la Loi mystérieuse du monde, dont la révélation te contraint à l'humilité. Laisse déborder en toi la majesté sainte du Créateur, et courbe-toi sous les souffles d'adoration qui paralysent ton âme. Et loin d'abandonner le fardeau de ta gloire, comme un indigne usurpateur, tu reprendras pieusement ta voie superbe, oint des baumes purificateurs pour accomplir l'Œuvre insigne, et guidé par la Foi vers les royaumes entrevus.

Il sembla à Perceval que tout un fleuve de Grâce ruisselait en son cœur; il ferma les yeux et se prosterna, appuyant sa tête au tronc rigide d'un pin, d'où parurent couler de précieuses larmes d'or.

Quand il se releva, Sylviane était encore devant lui, et sa main calme le bénissait.

Puis, sans une autre parole, elle se détourna lentement et reprit sa marche recueillie.

Perceval la regarda s'éloigner, très douce et déjà comme perdue dans le passé, avec ses lèvres de silence et ses gestes de quiétude. Et il enserra en son cœur, comme en un reliquaire, le souvenir de ces yeux vagues de pierreries fanées, où il avait lu le secret des réconfortantes extases.

*
* *

Le Chevalier s'était remis en route, et il n'était plus seulement le Prédestiné, le Fils des Signes glorieux, mais l'Envoyé Divin, le Garant de l'œuvre immortelle. Dans ses yeux qui naguère avaient la lueur froide des glaciers, une aube nouvelle s'était levée où semblaient passer des vols paisibles de colombes. Et cependant, il allait, le glaive en haut, à l'écart des foules, promenant toujours par le monde une force vaine et

un stérile courage. Car il sentait en lui l'Élu, élevé au-dessus des hommes, et dont tout contact profane aurait souillé les mains choisies.

Or, comme il cheminait un jour à travers une plaine nue, Perceval sentit soudain un grand vent, chargé de saveurs étranges, qui soulevait ses cheveux et semblait élargir sa poitrine, ainsi qu'un vent de prophétie. Perceval trembla comme à l'approche de l'inconnu, et hâta sa marche vers le mystère.

A la tombée du soir, de longues clameurs arrivèrent à lui, et il lui sembla découvrir à ses pieds une mêlée effroyable, où se heurtaient des hordes farouches de cavalerie, et où s'écrasaient les chars fracassés; et de grands oiseaux s'abattaient et se relevaient sur ce champ de carnage.

Pressé par son ardeur, Perceval se précipita en avant, pensant trouver enfin un combat où pourrait dignement flamboyer l'éclair de son glaive. Mais lorsqu'il fut plus

près, il s'aperçut que ce bouleversement de massacre, c'étaient les flots tumultueux d'un fleuve immense, qui n'aurait point de fin. Et il eut la révélation de la Mer.

Saisi d'étonnement et de crainte, Perceval s'avança jusque sur le sable de la plage, que ceignaient des formes effrayantes de rochers. Et son âme se plongea au fond de ce gouffre qui se mouvait dans l'ombre.

Et d'abord, ce furent des déchirements de révolte qui se haussèrent vers lui, et il devina des rébellions impuissantes de géants condamnés, qui hurlaient dans une éternité vide. Des apparences de monstres se tordaient, bavant de furieuses écumes, comme un grand troupeau de taureaux sans berger.

Mais bientôt, il eut de ces flots en tourment une pénétration plus intime. Des corps lui parurent se pâmer dans le remous des vagues, et des mains étreindre les rochers, désespérément suppliantes. Les astres, comme des pointes de supplice,

répandaient un sang d'or sur le sein meurtri de l'océan, où la lune semblait ouvrir une large plaie ruisselante.

Et l'angoisse de cette éternelle douleur étreignit Perceval. Il conçut la souffrance de l'humanité errante et misérable, et son cœur se chargea de cette souffrance, comme d'un fardeau de compassion.

Un long sanglot l'appelait, lui, l'Ami secourable, et il lui sembla que sous ses larmes fraternelles la douleur d'en-bas s'apaisait doucement, et qu'elle s'endormait bercée près de lui, en une plaintive chanson.

Quand l'aube parut, la mer, qui avait monté sur les sables, baisait ses pieds, pareille à un grand chien dompté. Et pendant cette nuit d'épouvante, les oiseaux de mer avaient pris Perceval immobile pour un séculaire rocher, et ils étaient venu heurter leur bec à ses mains étendues pour la miséricorde, qui gardaient un stigmaté sanglant.

*
* *

Perceval se remit en route. Son glaive ne dressait plus vers le ciel son étoile de diamant, mais il s'inclinait vers la terre, et le Héros prêtait l'oreille à la plainte des hommes. Sa valeur n'attendrait plus le lointain triomphe aux royaumes fabuleux : par la Pitié, Perceval s'était senti le Défenseur envoyé vers l'humanité pour accomplir la tâche justicière.

GUSTAVE SOULIER.





RÊVE

*Je voudrais, en un bois de vieux chênes jaunis,
Si hauts que vers le ciel l'œil a peine à les suivre
Par un soleil couchant, semant des tons de cuivre,
Au moment où bruit l'hosannah dans les nids,
Qu'une femme apparût plus blanche que le givre
Et sur l'herbe posât ses pieds purs et bénis.*

*Parmi l'écllosion des pousses rutilantes
Et les exhalaisons de puissantes senteurs
Elle irait, en foulant les chairs grasses des plantes
Qu'effleurent de baisers des souffles enchanteurs
Et passerait parmi ces voluptés hurlantes
Y laissant le parfum de toutes ses candeurs.*

*Elle irait lentement, d'une démarche frêle,
La vierge aux longs cheveux plats et décolorés,
Au teint pâle, au bras blanc et plus souple qu'une aile,
A l'auréole sainte, — et des rayons dorés
Viendraient illuminer sa nuque blonde et grêle,
Et ses yeux rêveraient des rêves adorés.*

FERNAND WEYL.



L'ÉTOILE SOMBRE

*des yeux ont vu, je ne sais en quel pays
aux affres nocturnes, une étoile sombre qui
vous ressemblait. en quel pays, direz-vous?
— au pays des algues marines, de l'éme-
raude et des flambeaux verts.*

pour y parvenir la route est de celles où l'on ne va que le soir, un bandeau sur le visage et les lèvres à l'horizon.

la ligne de vos lèvres sinue un bel oiseau rouge qui planerait; avant les adieux sûrement vous arriveront des voix lointaines, suppliant en des paroles oubliées.

quelqu'un viendra, vous portant des roses, des roses noires pour votre deuil, des roses roses pour être, au départ d'un nouveau voyage, le fardeau léger de vos mains.

voici les navires et la grande mer la nuit

divine presse vos tempes et se joue dans votre cœur — les rameurs savent que votre jeunesse s'embarque pour l'éternité au pays des algues marines, de l'émeraude et des flambeaux verts.

PRIÈRE

*tu te tiens sur le seuil du temple et personne
ne peut t'approcher ; c'est toi qui rassembles
les nuages et qui crées le magique horizon
toujours nouveau.*

ô chimère, le premier des dieux!

*pour te rendre bonne souverainement, c'est
le sacrifice sur l'autel, voici les urnes, et les
mains tendues, et le décor pour pleurer.*

*nous te sacrifierons volontiers, ô chimère,
toutes les choses qui sont la vie — nous te
donnerons notre jeunesse, et tout ce qui
souffre d'aimer.*

*puis l'enfant amour lui-même, avec sa légère
bouche d'ombre et ses membres suppliants.*

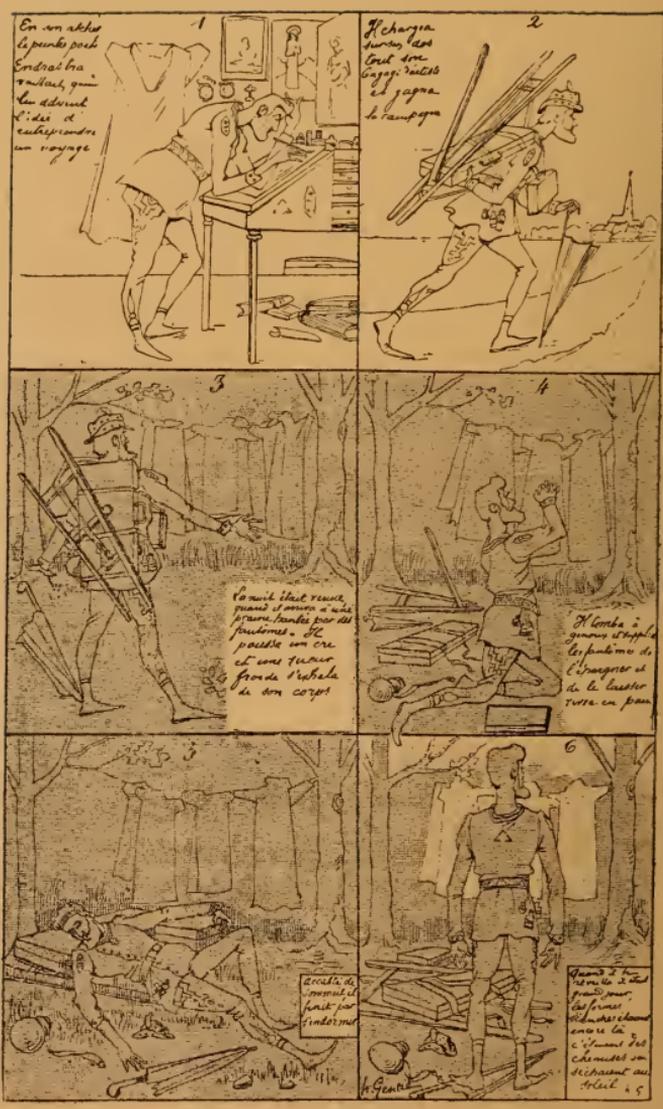
ô chimère, le premier des dieux!

L'URNE

du temps que je n'étais qu'une argile informe, dans la colline, sous les ruisseaux, la main du potier me tira de ma nuit d'érebe pour me faire contempler la lumière dorée du soleil — maintenant, je suis une urne aux flancs bruns et luisants, et l'on peut me confier les olives l'huile, la pourpre, les parfums, et la cendre divine des morts.

GABRIEL DE LAUTREC.





Fantasmagorie par H. Gentil.

Le Gérant : J. DES GACHONS.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.



Très seule, en son manoir haut perché sur les roches, d'où elle voit, déchirée par des blocs de granit, couler l'Isère glauque, entre des rives frangées d'herbes maigres, au pied de monts sourcilleux, remparts énormes crénelés sur le bleu du ciel, la dame blanche de Salins pense à son bien-aimé qui, depuis des années, guerroye en Palestine pour la conquête du Sépulcre d'où s'échappa, le troisième jour, le Rédempteur.

A son bien-aimé, l'accort et vaillant chevalier Bérold, qui, sur son écu échancré à l'allemande, a peint la dame de carnation, vêtue d'argent, au champ d'azur.

En son manoir aux quatre tours rondes, coiffées de toits aigus, d'ardoises violettes, papelonnées, et que domine, élancée et svelte, la flèche ajourée du clocher.

Au sommet de l'escarpement de roches, cendrées, striées de rouge, brochées de lierres verts, constellées de bouquets de saxifrages, margées à leurs arêtes de

mousses velouteuses, et çà et là trouées de goulets par où jaillissent des sources.

Depuis des années, car elle vit en recluse, captive volontaire, entre son chapelain dom Felmase, son petit page Odoard, sa chambrière Émérentiane. Captive, elle vit avec eux, n'ayant jamais franchi le seuil, entre les courtines, le pont levis jeté sur la douve, depuis que, blonde épousée de seize ans, elle fut amenée en ce castel par l'époux qui la devait laisser veuve, avant de l'avoir faite femme.

Veuve, et bien triste, hélas! ne connaissant rien de la vie, sinon les caresses de sa douce mère, et les glorieuses fêtes embaumées du parfum des fleurs et de la fumée de l'encens.

Elle erre dans les salles armoriées, de sa chambre de retrait jonchée de branches vertes, tendue de haute lice, aux solives noircies, au réfectoire hérissé de bois de cerfs, de massacres d'aurochs, de crânes de bouquetins, et à la chapelle silencieuse,

où les verrières ne laissent pénétrer qu'une lumière furtive.

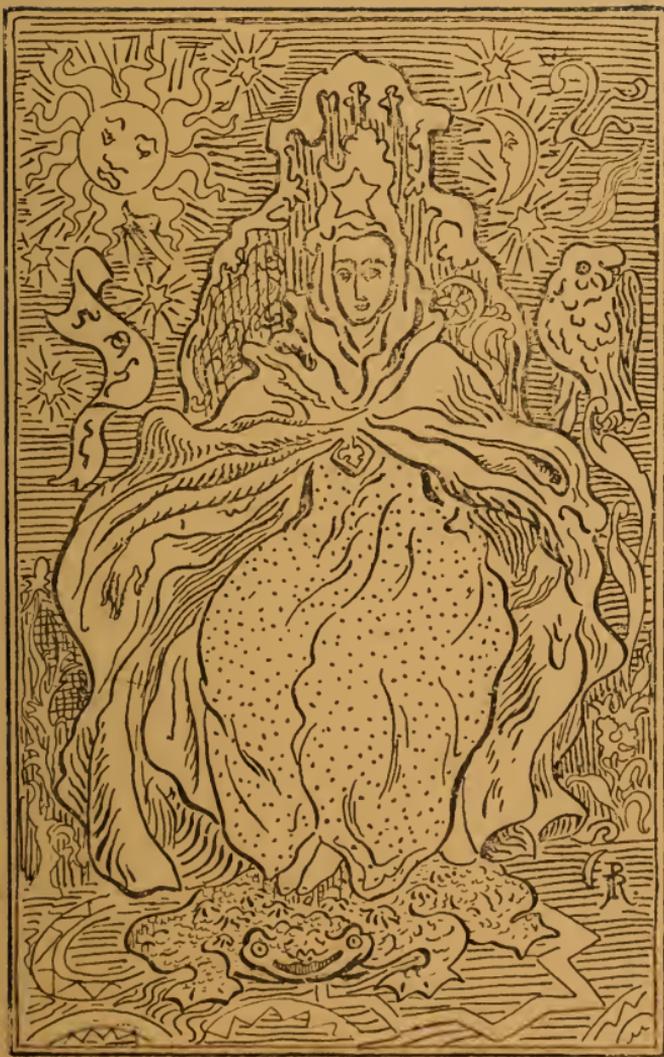
Et ses journées se passent, lentement, — si lentement! — à filer au rouet en écoutant les menus propos de la chambrière, les homélies du chapelain, et les soupirs, qui disent plus que les paroles, du petit page, mélancolique et timide.

*
* *

Or aux premiers jours de mai, un matin que le soleil s'élançe radieux dans un ciel couleur de turquoise, la dame blanche de Salins casse le fil roulant entre ses doigts, jette le fuseau, repousse le rouet.

Elle interrompt l'homélie, insoucieuse du scandale, impose silence à la chambrière, sourit au petit page.

— Ça, dit-elle, quittant sa cathédre sculptée, et rajustant son surcot d'hermine, je veux sortir!



Et de l'effarement de ses familiers elle sourit, très résolue à faire une fois enfin sa volonté, tandis que son époux guerroye, outre-mer, contre le Sarrasin.

Alors elle se pare des plus beaux atours entassés dans ses coffres : de sa longue jupe de tabis cramoisi violet constellé de quintefeilles d'or ; d'un surcot de drap d'argent, criblé de pierreries. Un voile retenu par un diadème flotte en plis légers sur ses blonds cheveux tressés avec des fils de perle.

Deux archers, l'arbalète sur l'épaule, et deux pertuisaniers, l'esponton au poing la précèdent.

A sa droite, est le révérend, majestueux sous le froc ; à sa gauche, la chambrière, glorieuse en sa mante d'écarlate ; et le petit page soutient sur son bras replié l'ample traîne étoffée et soyeuse.

Et des serviteurs ferment la marche, portant le parasol, la chaise, l'éventail, et tous les menus objets qu'il faut à une dame

résolue de braver, à l'ombre des arbres fraîchement feuillus, les ardeurs du soleil de mai.

Le pont-levis, grinçant sur ses chaînes s'abaisse, la herse est relevée, les vigies se postent dans les guettes, et la dame blanche de Salins s'en va, le long du chemin, bordé de hêtres et de chênes, jusqu'à la prairie qui dévale, en pente, là-bas, du plateau jusqu'à la grève du torrent.

La prairie, d'un beau vert clair, étincelant et tendre, brodée de boutons d'or, de marguerites, de clochettes, de myriades de fleurs délicatement jolies, et dont la plus humble est mieux vêtue que le roi Salomon dans toute sa gloire.

Ces fleurs, si jolies, et cette herbe si fraîche sont foulées par quelques pauvres gens, par beaucoup de pauvres gens, qui, le dos courbé, les arrachent par poignées et les dévorent.

Un peu étonnée, et voyant que ces misérables s'agenouillent à sa vue :

— Que font-ils? demande la dame de Salins.

— Ils ont faim, répond le chapelain, et ils mangent.

— Ils mangent? mais la nourriture de l'homme, c'est le pain, et l'herbe ne croît que pour les bêtes!

— Ils n'ont pas de pain, et c'est aux bêtes qu'ils disputent leur nourriture.

La dame blanche de Salins ressentit une profonde humiliation d'apparaître, vêtue d'or et de soie comme une Bienheureuse du Paradis, à ces pauvres qui paissaient comme pécores et vaches en un pâturage.

Elle eut honte et se mit à pleurer. A pleurer à chaudes larmes sur l'inégal partage des biens de ce triste monde. Et elle alla vers ces indigents que le respect de sa présence empêchait de se rassasier.

— Mes sujets, dit-elle, quittez ce pré, où les fleurs gâtent l'herbe. Venez-vous en devant le manoir de mon seigneur qui est

le vôtre. Je fais vœu que, durant le mois de mai de tout an à venir, chaque jour, il sera distribué cent livres de pain aux pauvres de ce pays.

Ainsi fut fait, dès le matin même, et l'an d'après, et longtemps encore, chaque aurore du beau mois de mai vit les corbeilles de pain, alignées au long de la douve, et les chemineaux, les vassaux, les tristes hères, défilant devant ces corbeilles, et recevant le pain, généreusement partagé par le chapelain, la chambrière et le petit page.

*
* *

Le haut baron guerroye toujours en Terre-Sainte. Les années se sont écoulées, nombreuses. Des fils d'argent s'enroulent aux torsades blondes sous l'escophion de la dame blanche de Salins.

Et chaque année au point du jour,

durant le joli mois de mai, tous les chercheurs de pain ont leur content, à la porte du manoir. Et quand les cent livres de pain ne suffisent pas, on apporte d'autres corbeilles.

Mais un jour que la châtelaine, pour la seconde fois depuis tant d'années, franchit le pont-levis, non plus brillante de parure, au contraire enveloppée de voiles de deuil, et les cheveux blancs sous le bonnet de veuve, les mendiants poussent de cruelles clameurs.

— Elle insulte à notre indigence... La dentelle de sa cornette vaut plus que le pain qu'elle nous jette, pour nous abaisser!... Et pourquoi ne vivrions-nous que de farine et d'eau, gueux que nous sommes?

Et, de toutes parts, les pains et les morceaux de pain que la charité de la dame blanche a servis entre ces mains ingrates, volent sur elle, la frappent, la blessent, la renversent, la tuent...

Ainsi le premier martyr fut lapidé à coups
de pierres!...

*
* *

Car il y a aussi de mauvais pauvres.

CHARLES BUET.





FLEURAMYE

*J'ai bu tout le printemps sur la fleur de ton rire ;
Aromes des lilas, haleines des œillets,
C'est un parterre de parfums que je cueillais
Avec mes lèvres, dans notre odorant délire.*

*Le floral souvenir que mon âme respire
Évoque les jardins lumineux des jullets
Où je vois les éclosions que j'effeuillais
Refleurir à nouveau les rives de l'empire.*

*Et, des senteurs et des fraîcheurs et des clartés,
Dans une explosion de rêves enchantés,
Tu renais, incarnée en corolles trémières.*

*Réalisant, divinisant, éternisant
La chair des royaux lys et des roses premières,
Ton être est un bouquet de joie éblouissant.*

GEORGE VANOR.



P. Boquet.



TOUT PLEURE



T, doucement,
silencieuse-
ment, sans
pleurer ni
sourire, com-
me avec des
ailes, il me
quitta, pour
toujours...

C'était à la
mi-automne.

*Alors, je pleurai, sans savoir, et il me
sembla que les choses pleurèrent, dans la
vallée de misère...*

Depuis ce jour-là, l'automne en mon cœur

n'a point cessé de geindre et je reste à jamais celle qui pleure, inerte, autour de quoi tout pleure...

Saules du triste étang, saules aux bras las de prier, de pleurer, je vous aime...

Et vous aussi, sentiers humides, froids, malsains où s'étiolèrent les marguerites inoffensives...

Et vous aussi, horizons d'ocres vieillissantes qu'ont salis puis lavés les pluies incessantes, inexorables...

Car vous êtes le cirque nécessaire de ma désormais belle et calme douleur.

Mon automne à moi, eut ses fièvres d'orage aux premiers soirs; maintenant je m'enorgueilliss de ma splendeur triste.

Mon âme fut salie de haineuses pensées, puis vinrent les délices réparatrices : la mauvaise saison, fatale, acceptée.

Mon printemps avait été si splendide en mes heures d'éternité d'amour, qu'il fallait bien, pour l'équilibre, que mon automne se prolongeât outre l'ordinaire mesure...

JACQUES BLANCHÉDIEU



LA MAUVAISE FÉE, LA PAS TOURE ET LE GUERRIER.

I

— « S'il reviendra de la guerre, disait la fée, oui, il reviendra, mais quand? tu ne dois pas le savoir. » Et, après un silence :

— « Il reviendra, mais si dans un an à pareil jour il n'est pas ton époux, alors belle fiancée, tu ne seras jamais sienne. »

Un ricanement cingla de son ironie la prophétie mauvaise et la fée à mamelles de chèvre, déployant bien grandes ses

ailes de chauve-souris , s'envola dans les profondeurs de la grotte.

II

Alors , Izarde la pastoure, tremblante de peur, collant à son beau corps de nymphe sa cotte couleur de temps , bellement dévala le sentier cruel où les épines piquaient de baisers sanglants ses jambes fines, ses pieds nus; où, en sa fuite éperdue, les brousses se fleurissaient des soies fauves de sa chevelure.

Au fur et à mesure de la descente, le paysage s'adoucissait. Dans le satin blanc de leur écorce les bouleaux avaient des yeux moins cruels, les rochers des profils moins terribles que ceux d'en haut, chez la fée. A une petite source qui flûtait, très tendre, dans la mousse étoilée de pétales blancs, Izarde s'arrêta pour panser ses plaies — oiselle délicate — aussi pour s'assurer

qu'elle était toujours même et que la fée ne lui avait pas jeté un sort qui la fit laide.

Comme les étoiles prenaient leur bain en cette eau claire, Izarde, rassurée, s'éloigna se disant :

— D'ici un an, Monseigneur le Dauphin reviendra au pays et, avec lui, Pierre, mon fiancé.

III

Mais les jours aux jours s'ajoutaient; jà les montagnes avaient soulevé le voile mystique des neiges; jà les cascades dramatisaient vers les chalets des bergers qui s'ouvraient à l'Été comme des fleurs pastorales, au son argentin des clochettes mêlé à la gravité d'airain des sonnaillès. Et se dorait les maïs dans les champs d'Alleward, près des vignes qui farandolent en treilles à l'italienne.

— Mais Pierre ne revenait pas.

Izarde en menant paître ses chèvres montait plus haut qu'elles encore, sur les pointes des rochers, où seuls veillent



les chamois, — interrogeant l'horizon anxieuse.

Par bandes des soldats rentraient à leurs foyers; ainsi le Yan de la Pernette sa voi-

sine; le Lois de la Philomène; même-ment Guigues le braconnier. — Mais de Pierre point.

IV

Vers la fin du douzième mois un soir qu'Izarde, découragée, presque mourante, se chauffe à l'âtre de sa chaumine, par la cheminée, elle croit ouïr le galop d'un cheval. Émue, elle se lève, écoute... Mais non, rien : c'est le vent sans doute qui sanglote très fort : hôou... hôou... fait-il, tragique, mêlant sa plainte à celle d'un chat-huant.

Et le toit de la pauvre maison qui, chapeau empanaché de fleurs filles du vent, la coiffe tant de côté déjà, se penche prêt à s'envoler sous la raffale.

Soudain, la porte s'ouvre sous une poussée violente.

— Izarde, ma très douce!

— Pierre, mon tant aimé!

Et dans le brouillard qui entre tout flou, dans la fumée qui rabat toute grise, surgit en apothéose leur étreinte.

— « La guerre est finie, mon Izarde, je reste toujours, toujours; à quand notre noce? »

Ramenée à la dure réalité, Izarde, très pâle, murmure: — « A demain, veux-tu? » Lui de sourire sans voir l'effroi de la pauvrete. Et comme il reste deux jours, le mariage est remis à ce terme extrême.

Izarde n'ose insister.

V

Enfin se rose l'aube dernière de la prophétie. L'automne ensanglante les taillis. Les grand arbres ont ceint la couronne des clématites qui les poudrent joliment en chevelures d'aïeules.

Les glaciers sont tout bleus sous le ciel clément.

Les noces ont été fixées au soir, heure du mystère. Pierre qui veut aimer Izarde dans les fleurs l'a quittée, pour lui faire cette surprise — et il est monté seul en cueillir, par les monts...

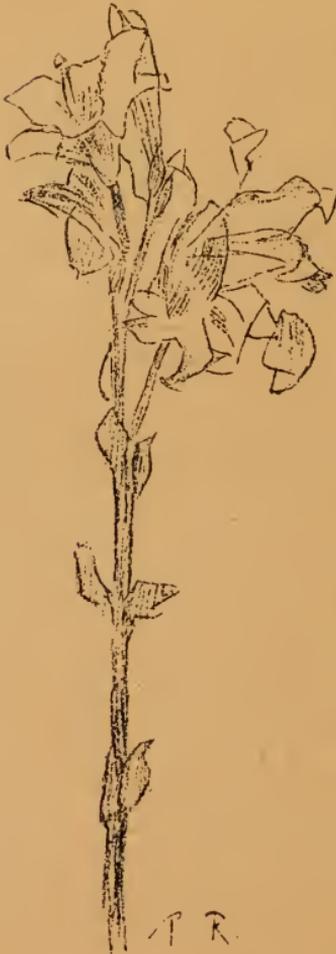
VI

... Par les monts, il a voulu retrouver l'image de l'amie; à la gerbe qu'il cueille pour elle il dit :

— « Longues herbes roussies aux baisers du soleil, vous avez le parfum de ses cheveux et leur couleur !

« Petites anémones blanches, êtes-vous plus soyeuses que la peau si douce de son cou ?

« Rhododendrons, qui incendiez le val de vos buissons ras : ses joues, quand je lui dis « je t'aime », s'émotionnent carminées telles que vous.



« Sa pureté, ô
beau lys sauvage,
est tienne.

« Vos souplesses,
roseaux ployants,
sesilhouettent com-
me les siennes,
amoureuses.

« Et vous, fleurs
vivantes, ô papil-
lons enlarmés de
noir, vous palpi-
tez en votre vol
aussi mystérieuse-
ment que ses pau-
pières.

« Fuis, fuis dans
l'air embaumé, fil
de la Vierge, fuis
vers notre chau-
mine, qu'elle te
tisse en son voile
d'épousée. »

Un petit lac d'émeraude, dans son cadre de rochers gris, dort silencieux ; sur les rives humides, Pierre s'approche, fasciné, ô miracle, par les yeux des gentianes aussi bleus, aussi attirants que ceux d'Izarde... Ils manquaient seuls à son bouquet et furent, ô ironie, sa perdition !

VII

Les fées ont toujours raison !

VIII

Les jeunes hommes qui retrouvèrent le corps de Pierre bercé sur les eaux, sa gerbe serrée contre lui, ont enlacé des branches sur lesquelles ils l'ont couché.

Les jeunes vierges ont revêtu de la robe nuptiale Izarde : qui n'a pu survivre à l'aimé, et près de lui l'ont étendue.

— Les durs sapins de l'Alpe ont répandu
sur eux leurs larmes résineuses. Les calices
leur ont versé l'encens rustique.

Et les agnelles de la Pastoure ont gémi.

— Ah!

JEANNE DES AYETTES.



Le Gérant : J. DES GACHONS.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.





LE PRINCE NAIF HÉRITIER D'UNE RACE MAUDITE.

Lumino-conte en 16 tableaux dont la première représentation fut donnée au Théâtre Minuscule le 2 décembre 1893, — avec 16 décors d'Andhré des Gachons.

PREMIER TABLEAU

LE CHATEAU SANGLANT.

Décor : Parmi de sombres forêts, — à travers lesquels on devine de terribles sentiers vers la mort, — le château énorme, Moloch attendant ses proies quotidiennes. A droite, la mer, immense.



es hurlements de douleur et des ricane-ments funèbres montent à travers les cyprés et les lierres, le long des murs. Le vent mêle ses clameurs irritées, car il a conscience, aux cris et aux sanglots des mourants. Le château sanglant lève sa tête mauvaise vers les cieux, comme un défi impudique.

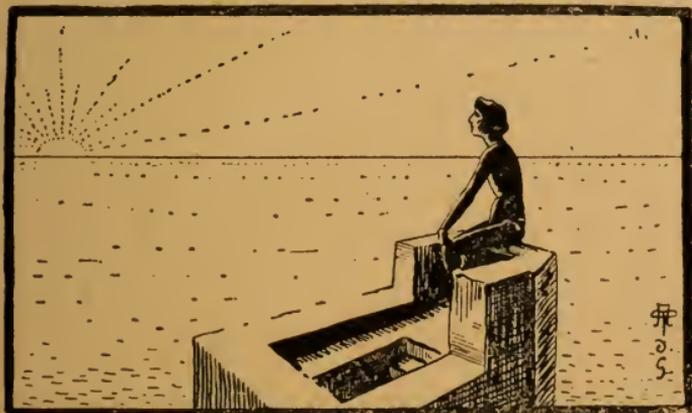
DEUXIÈME TABLEAU

LE PRINCE NAÏF

Décor : La dernière terrasse du château. Le prince naïf est assis. L'étendue de la mer est triste et calme, comme les songes de l'enfant.

Comme tous les jours, le Prince Naïf a quitté la chambre haute où le Seigneur aux

yeux de hibou, aux serres de vautour, — son père — le fait tenir enfermé. A pas lents, habituels, les yeux sans vie pour le dehors, il a gravi les degrés humides de sa tour et le voici tout en haut, assis à sa place accoutumée. Et c'est dans son cerveau



la même cavalcade muette de pensées déjà pensées. Son pauvre esprit, à la chaîne, tourne sur lui-même. Les hurlements de douleur et les ricanements funèbres, montent à travers les cyprès et les lierres, le long des murs, jusqu'à lui.

D'abord, il n'y prend point garde. Ses oreilles sont faites à tous les bruits de mort

et il ne sait pas les distinguer : ceux de la mer, les soirs de tempête, — ceux de la forêt, les nuits d'orage, — ceux des caves du château, les jours de massacres. Tous se confondent en une symphonie d'horreur.

Peu à peu, cependant, ce matin-là, un froid lui monte au cœur. Ses cheveux se hérissent; les larmes jaillissent de ses yeux qui s'horrifient. Brusquement, il se lève, sans qu'il le veuille, sentant confusément que quelque chose d'inusité se passe. Et il descend lourdement les marches vers le bruit grossissant des clameurs, terribles hoquets des mourants.

TROISIÈME TABLEAU

FUNÈBRE PROCESSION.

Décor : Le mur du château que bat la mer gourmande de cadavres. La langue des vagues écume de délice extrême.

Tous, en même temps, se sont levés, avec un grand frisson, inexplicable : les

seigneurs et les dames, les pages et les serviteurs, et tous, à pas rythmés, s'en vont, un à un, les yeux fermés, — ignorant le voisin, s'ignorant eux-mêmes... Ils s'en viennent dans la Grande Salle Froide qui donne sur la mer, attirés par une force inconnue. Et tous, l'une après l'un, s'éveillent au moment de tomber dans le vide, jusqu'à la gueule des vagues, — à l'instant où ils ne peuvent plus se retenir. L'épouvante des clameurs se scande de brefs cris d'effroi mortel.

Ainsi finit une race maudite.

QUATRIÈME TABLEAU

LA GRANDE TERRASSE.

Décor : La terrasse — bornée de grilles — de la Grande Salle Froide qui donne sur la mer. Auprès d'un pilier gigantesque le petit Prince apeuré.

Le Prince Naïf arriva le dernier dans la Grande Salle Froide qui donne sur la mer. En chemin, ses yeux s'étaient comme endormis, et il allait sans savoir, mais de

plus en plus oppressé par la certitude confuse de l'approche d'un événement capital pour sa vie de demain. Il perçut des bruits de chute de plus en plus proches. Chocs et intervalles, cela lui fit l'effet d'une chaîne qui s'égraine vers l'anneau final qu'il se sentait devenir. Car le monde, pour lui, s'arrêtait à lui.

Il avança jusqu'au moment où une bouffée d'air marin vint lui rouvrir les yeux. Une main l'avait arrêté au bord de l'abîme : une barrière s'était dressée... Alors, il pleura, sans savoir. De salle en salle, de rocher en rocher, d'écho en écho, les dernières clameurs des noyés se perdirent et le jeune Prince, tout à coup, se sentit seul en un silence de plomb.

CINQUIÈME TABLEAU

LES VAINS APPELS.

Décor : Une voûte sans fin.

« Seigneur! mon père!... Alain, mon serviteur!... qui me répond?... quelqu'un vient-il?... Vers où aller? Seigneur! mon père!...

Mère dont j'ai perdu le visage !... Mes sœurs qui m'avez pleuré... Je voudrais voir quelqu'un, je voudrais entendre quelqu'un... On se cache... aurait-on peur de moi?... Peur!... qu'est-ce qui a peur? Ah! je voudrais entendre quelqu'un, je voudrais voir quelqu'un... »

Et il alla de chambre en chambre : toutes les portes étaient ouvertes, toutes les chambres étaient vides. Tout le jour, il chercha, il appela, il pleura.

Le soir venu, dans ce Château qui de loin, la nuit, semblait mort, dans ce Château qui — tel un malfaiteur — n'alluma jamais de lampe, il alla se coucher le Prince Naïf dans un lit d'or massif, en la chambre triste et douce qui avait été celle de sa sœur aînée, la Princesse qui mourut le matin de ses nocés... Quand il y passa, dans sa course affolée, le soleil couchant rosissait les angles, les dorures, le marbre du sol. Cela charma l'âme ignorante du pauvre abandonné.

SIXIÈME TABLEAU

LE FANTOME BIENVENU.

Décor : La chambre triste et douce de la Princesse morte au matin de ses nocés. Dans le lit d'or massif : le petit abandonné.

Il ne put dormir sur les coussins somptueux et parmi des odeurs qu'il ignorait, ses cruels parents l'ayant habitué au vilain grabat et à l'humidité puante... De la douceur pénétrait en lui : l'âme très pure de sa sœur le visitait.



Tout à coup, il se redressa, févreux : une étrange lumière qui n'était ni de la lune, ni du soleil, darda ses rayons de la porte entr'ouverte et le pied de son lit, surmonté d'une châsse d'or, étincela. Cette châsse, merveilleusement ornementée, con-



tenait les cendres de la Princesse Pâle morte au matin de ses nocés.

La lumière entra dans la chambre : c'était une lampe. Le petit Prince, pourtant si naïf, sentit bien que c'était la délivrance. Cette lampe venue du dehors, venue du monde qu'il ignorait, devait l'y conduire.

Un noir fantôme, à la robe frangée de sang, s'approcha, prit la châsse et repartit à pas lents, à pas sûrs.

« Qui que tu sois, je te suis », s'écria le Prince Naïf. Tôt vêtu, il courut dans la direction de la lampe.

SEPTIÈME TABLEAU

LES CRIS.

Décor : Une salle d'horreur, d'ailleurs décrite ci-dessous.

La clarté, qui s'éloignait rapide comme un espoir déçu, le guida à travers le dédale des couloirs dont il ignorait les marches, les coudes et les recoins successifs. Et il allait se heurtant. Enfin, il revit la lampe elle-même, comme un espoir défunt qui tout à coup renaîtrait en une réalité épouvantable et jamais rêvée. La lampe suspendue à une chaîne éclairait une salle d'horreur.

Le Prince Naïf connaissait le rouge des crépuscules, il ignorait le rouge du sang. Il connaissait l'odeur des moisissures, il ignorait la puanteur des charognes. Il connaissait les clameurs confondues de la mer, des bois et des assassinés : il ignorait les râles précis de la souffrance. Cette nuit-ci, il fut instruit de ces choses nouvelles.

Il vit des ruisseaux de sang couler d'une

porte de cachot. De la citerne des empalés, que dominait la lampe, montaient des odeurs de cadavres. Enfin, il ouït des cris, des paroles.

C'était, par intervalle, des silences effrayants, puis des hurlements, des soupirs. Cela semblait sortir, descendre, monter des murs ou du sol. A un moment les paroles s'isolèrent, prophéties déjà accomplies ; mais il fallait que le Prince Naïf fût renseigné :

« Château maudit...

Maudite postérité...

Le château maudit mourra...

La maudite postérité périra...

Les innocents seront vengés...

Les bourreaux gémiront...

Et les innocents se réjouiront...

Château maudit...

Maudite postérité... »

Un lourd silence entra de nouveau dans la salle. Puis les hurlements reprirent, et les râles. Des soupirs s'étouffèrent. Et le silence revint avec son escorte de puanteur.

Roide, entre deux colonnes énormes qui

semblaient lui peser sur les épaules, le Prince Naïf écouta, sans comprendre. Tout son corps était froid. Il ébaucha des prières, s'efforça de crier, mais dans son cerveau affolé, les idées tourbillonnaient, se heurtaient, se cassaient les ailes. Ses yeux, tout à coup, se portèrent vers la lampe. Il décrocha son pauvre espoir de délivrance et s'enfuit vers du noir, qu'il pensait être du silence protecteur...

HUITIÈME TABLEAU

LES PAS.

Décor : Une sorte de caveau verdâtre, au plafond suintant de résidus de vieux crimes.

Il dégringola d'étage en étage, se heurta cent fois le front aux murailles... Il n'est point aisé de sortir du château héréditaire... Il remonta, puis redescendit de nouvelles marches, traversa des corridors qui, depuis des siècles, avaient oublié les formes humaines; il courut, au hasard, pour se sentir vivre dans cette atmosphère de mort et

pour s'oublier aussi parmi les terreurs épandues. Soudain, il crut réentendre les soupirs et les cris. Il n'eut que le temps de se blottir dans une crevasse. Cette fois, toutes les voix tombaient du plafond bas de cette salle pourrie... Des bruits sourds parvenaient jusqu'à son oreille affinée par la peur : des pas lents, des corps traînés, des chutes de chairs molles et lourdes... Les pas semblaient lui marteler les tempes et chaque chute lui paraissait un coup de massue sur le crâne...

La lumière veillait, protectrice...

NEUVIÈME TABLEAU

LES FROLEMENTS.

Décor : Une grotte à la voûte très basse, très humide.
Dans un angle, immobiles, des yeux de hiboux.

Il alla plus avant dans les noirs souterrains dont il incendia les murailles des reflets de sa lampe jaunissante... Encore une fois, il dut s'arrêter, les jambes fléchissantes, s'as-

soir. Il pensa plutôt qu'il ne parla ces phrases :

« On dirait les caresses d'invisibles frôleurs... Mes yeux s'obscurcissent; mes oreilles tintent... Est-ce la fin, mon Dieu? Pourquoi ce chant funèbre?... Est-ce le glas du passé maudit? Encore les frôlements... C'est sous la peau qu'ils me caressent, sous mes cheveux et là tout près du cœur... Cela s'éloigne, maintenant on dirait des pas, des pas si légers, frôleurs... Pourquoi cette fuite de poltrons dans mon cerveau? Ah! je voudrais les suivre... Mais les pas s'approchent: ils marchent sur mes pieds, ils montent le long de mes jambes... mes genoux se paralysent... Ils s'accrochent à mon ventre, ils gravissent ma poitrine comme une horde de froides fourmis, me serrent le cou comme un essaim de guêpes brûlantes... Et les voilà qui s'emparent de mon crâne. Mais vous me faites mal!... Mon Dieu, ayez pitié de moi. »

Tandis qu'il marmotte confusément ces

mots, sa lampe charbonne, puis, tout à coup, s'éteint... Un sursaut le redresse et tantôt s'agrippant, tantôt rampant, il s'enfuit devant lui comme une bête traquée par quelque funèbre chasseur.

DIXIÈME TABLEAU

COURT RÉPIT.

Décor : Un coin de falaise ; au premier plan : la mer.
Au fond, le mur d'un cimetière. Le petit Prince émerge effaré de la gueule d'une caverne. Il est nuit.

La lumière de la lune vint au devant de lui. Il se crut sauvé. Il émergea en effet d'une caverne, les yeux éblouis. Comme quelque jeune poulain frémissant, il s'élança jusqu'à la mer, avec des envies de se rouler sur le sable, de se baigner dans l'eau noire. Sa joie s'arrêta au mur qui, partout, barrait le chemin, le haut mur du Cimetière. Il alla vers la porte qui se laissa ouvrir, mais, si facilement, qu'il frémit. On eût dit que quelqu'un la lui ouvrait. Il franchit le seuil.

ONZIÈME TABLEAU

L'HISTOIRE DE SA RACE.

Décor : L'angle intérieur de deux murs du cimetière.

Une petite chapelle funèbre dont la porte est ouverte.

A quelques pas, devant, une pierre tombale. Les fantômes sortiront de la chapelle et, la pierre tombale abaissée, disparaîtront, à cet endroit, comme par un escalier.

A peine avait-il fait trois pas que la porte d'elle-même se referma lourdement. En écho, un bruit insolite répondit, comme une chute dans le vide, une chute de pierre tombale.

Sans se retourner, le petit Prince Naïf se tapit dans une sorte de niche obscure et il écouta, les yeux agrandis. Des voix cavernieuses murmuraient en cadence des souhaits et des malédictions, puis semblaient se perdre, en la nuit ouatée d'un caveau :

Nous venons du château sanglant...

Maudit soit le château!

Nous ne retournerons plus au château sanglant...

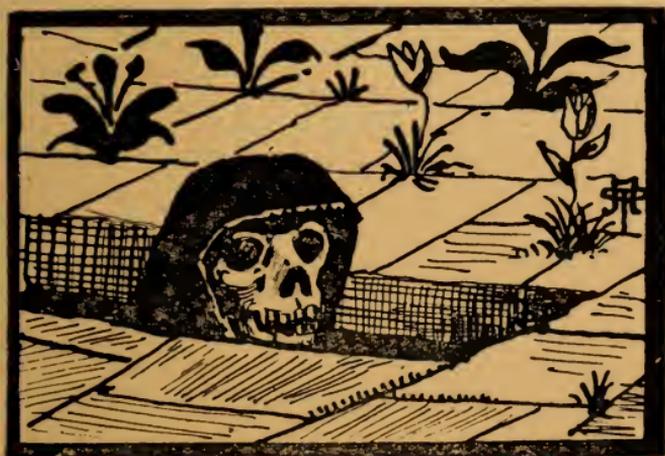
Maudit soit le château!

Nous sommes les victimes innocentes...

Maudit soit le château!

Ceux qu'on tua pour avoir pénétré dans le château...

Maudit soit le château!
Dans le château où personne n'avait plus de cœur...
Maudit soit le château!
Nous sommes les tristes vengeurs...
Maudit soit le château!
Ceux qui tuèrent ceux qui avaient tué...
Maudit soit le château!



L'innocent seul aura la vie sauve...
Maudit soit le château!
Nous venons du château sanglant...
Maudit soit le château!
Nous ne retournerons plus au château sanglant...
Maudit soit le château!
Personne ne retournera jamais plus au château sanglant...
Maudit soit le château!

.
Un bourdonnement lugubre traîna en-

core dans le cerveau du Prince Naïf :

Maudit soit le château!

Puis, il lui sembla entendre que quelque chose se refermait. La lune était pâle comme une morte... Alors, il osa sortir de sa cachette : il traversa le champ infertile où les pierres étaient des tombes d'aïeux mauvais. Une croix l'aida à escalader le mur. Il était dans la campagne.

DOUZIÈME TABLEAU

LA FUITE VERS AILLEURS.

Décor : Une falaise sauvage ; à gauche, la mer, rouge d'aurore ; au fond, le château et les forêts maudits. Le Prince Naïf dévale à toutes jambes.

Il courut comme un fou ; il était ivre de sa liberté. Cependant le passé le poursuivait encore : il traversa des forêts froides comme des caves en été, et des marais, des torrents déchaînés, des ravins épineux, des plaines lugubres et des bois encore. Tout à coup, il se retrouva en face du Château de ses pères. Les litanies funèbres lui tintèrent aux oreilles :

Maudit soit le château!
Persone ne retournera jamais plus au château sanglant...
Maudit soit le château!



Il suivit la grève de la mer et s'enfuit, éperdu, vers ailleurs... vers l'oubli, vers la vie...

Le jour allait se lever.

TREIZIÈME TABLEAU

LA BIENFAISANTE SORCIÈRE.

Décor : Sur le haut d'une colline boisée, l'entrée d'une caverne aux pierres frontales ornées de bas-reliefs héroïques.

Un sentier le conduisit vers une colline qu'il gravit, parmi les chênes et les hêtres. La forêt, au sommet, s'éclairait en carre-

four. Arrivé à cet endroit le petit Naïf rencontra une vieille femme qui portait une châsse sous son bras. Il reconnut la châsse contenant les cendres de sa Sœur, celle qui mourut au matin de ses noces. Et il vit bien que le fantôme bienfaisant qui l'avait éveillé et l'avait aidé à sortir du château maudit était la laide et rusée sorcière dont on avait, au berceau, effrayé ses jeunes nuits. Car il avait grandi parmi la peur.

Ragaillard à la vue de la tranquille démarche de la veille, il passa devant la hutte somptueuse. Il n'eut aucun regret à la vue de l'amas des richesses que recelait la caverne, richesses venues du château de ses aïeux. Il salua la vieille sorcière, la bonne libératrice et il descendit à pas lents, vers la vallée.

QUATORZIÈME TABLEAU

LA VALLÉE TOUTE FRAICHE.

Décor : Une vallée de fougères et de ruisselets.

Il descendit à pas lents vers la vallée.



Par places encore, des parterres de vénéneux champignons, en rappels des lieux malsains traversés; mais, déjà, ce n'était plus lui qui avait peur et les animaux s'enfuyaient à son approche. Puis, c'était la flore luxuriante des sous-bois bien odorants, les fougères et les bruyères, les pervenches et les violettes. Peu à peu, le soleil, en rayons caresseurs, vint rechauffer l'évadé et illuminer ses yeux naïfs et reconnaissants.

QUINZIÈME TABLEAU

LA VIERGE AUX YEUX CLAIRS.

Décor : Un coin de bois; des lys, des mugets et, au premier plan, la Vierge qui chante.

A un détour du sentier, il s'arrêta sous le charme d'une douce vision : d'un massif de mugets et de lys, venait de sortir une fleur étrange, à la tige souple et balancée, une fleur merveilleusement belle, aux cou-

leurs inusitées, dont le parfum vint jusqu'à lui et qui chantait, et qui marchait; elle chantait :

*Je voudrais être la fontaine
Où l'on voit boire les brebis
Je voudrais être Marjolaine
Ou fleur de lys.*

*Je voudrais être la vallée
Où le ruisseau va murmurant;
Je voudrais être la feuillée
Où l'on s'en va rêvant.*

*Je voudrais être châtelaine
Sous les grands bois, — mon paradis
Je voudrais avoir pour domaine
Des champs de lys.*

Ces souhaits de la jolie fille aux yeux clairs firent sourire le jeune homme qui s'approcha, les yeux gais de la joie de la passante. Il dit :

« Et moi, je voudrais être, ô belle fée qui passez, le chêne aux bras noueux qui abritera votre chaste demeure ou bien le doux gazon qui tapissera les allées de votre domaine lilial!... »

— « Oh ! ne vous moquez pas de ma chanson, petit Prince Charmant des contes de fées. L'ironie enlaidit.

— « Je ne me moque pas. Votre chanson de silence et de calme, de pudeur et de joie fière, m'a rendu au contraire la tranquillité de ma pauvre âme... On vient de me conter un conte si effrayant.

— « Oh ! je voudrais que vous me le contiez. »

Et le petit Prince Naïf, la main de la jolie passante dans sa main, raconta sa terrible aventure de la nuit écoulée...

SEIZIÈME TABLEAU

LE VILLAGE AUX TOITS ROSES.

Décor : Vue panoramique d'un village très calme, près de la mer.

Par le coteau des chênes et des lys, par le sentier des aubépines, par le chemin fleuri de marguerites, ils s'en vinrent jusqu'au village aux toits roses, près d'une calme baie, le village de la jolie fille aux yeux clairs.

Il fut convenu qu'ils se marieraient.

Mais avant la cérémonie, le petit Prince moins naïf et qu'effrayait son passé, voulut partir pour un long voyage d'épreuves.



Sa fiancée, confiante en un prompt et définitif retour lui donna, au front, le baiser qui procure le courage et la volonté, le baiser qui fleurit la vie.

JACQUES DES GACHONS.

Le Gérant : J. DES GACHONS.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.



LE THÉORBE

I



Timour-
lenk (Tamer-
lan), l'invinci-
ble conquérant
semait l'épou-
vante parmi les
peuples. A son
approche, les
plus fiers che-
valiers, les guerriers les
plus intrépides, sentaient
le cœur leur faiblir et se
dispersaient éperdus, com-
me bandes de passereaux devant le noir
ouragan plein de grondements et d'éclairs.

Quand Timour écartait les rideaux de sa tente, familiers et ministres se prosternaient dans la poussière et ses soldats féroces tremblaient en dedans d'eux-mêmes.

D'un signe, pour un motif frivole, pour la fantaisie d'une femme, pour rien, pour se distraire, le padischa faisait tomber des têtes par centaines.

Timour, cependant, n'osait soutenir le regard ironique de son bouffon Nars-Eddin-Hodja, et quand celui-ci le raillait impitoyablement au sujet de son pied-bot et de sa tournure déplaisante, il rougissait de honte comme un enfant craintif.

Ainsi, un jour qu'il s'était rendu au bain avec sa suite et que prenant en ses mains un miroir, il avait paru chagrin de voir s'y refléter son visage borgne, Nars-Eddin feignit de verser des larmes.

— Pourquoi pleures-tu? dit le Maître.

— Et comment, répondit Nars-Eddin, ne pleurerais-je pas, sublime Seigneur, alors que je suis obligé de contempler tout

le jour la laideur d'un visage dont la courte apparition dans un miroir suffit pour vous attrister !

A chaque instant le Hodja faisait de semblables réparties et jouait, en riant, avec la mort.

Cela lui avait donné un grand renom parmi le peuple, mais il s'en moquait comme du reste, étant insouciant de toutes choses et préoccupé uniquement de préparer bons mots et nasardes ou de mettre à exécution les folles idées qui traversaient son cerveau bizarre. Certes, à l'exemple des favoris de cour auxquels leurs impertinences valent plus de richesses et d'honneurs qu'à d'autres les vertus et le talent, il aurait pu amasser de grands biens, mais il préférait courir après des chimères, cueillir des roses et bayer aux corneilles.

Que ses coffres fussent pleins ou vides, il n'en avait cure et ne prenait pas plus au sérieux l'opulence que la misère. Quand il avait de l'argent, il achetait pour son harem

de belles esclaves, les parait magnifiquement, les comblait de sucreries délicates, de parfums précieux; mais il n'avait pas toujours de quoi les nourrir : alors, il les battait joyeusement pour apaiser leurs plaintes.

Il se confiait dans l'esprit inventif qu'il tenait de la suprême bonté d'Allah et, d'ailleurs, jamais ne se sentait arrêté par les scrupules dont s'embarrassent les hommes vulgaires.

Tel était le caractère du célèbre Nars-Eddin.

II

En l'année 1408, Dieu voulut que le Hodja ne possédât plus une aspre dans son escarcelle et qu'il ne lui restât plus dans ses celliers ou greniers une seule once de boul-

gour, une seule goutte de pikmer, un seul grain de froment.

Que faire et comment se procurer argent et provision? Car Timour, habituelle ressource du bouffon, guerroyait au loin. Le cas était grave.



Nars-Eddin résolut d'aller jouer du théorbe à l'ombre des saules baignés par la rivière aux eaux limpides.

Comme il traversait la ville, pour s'y rendre, il avisa une jolie maison presque enfouie sous la verdure et sous les fleurs; la porte, qu'aucun serviteur ne gardait, était entrebâillée, Nars-Eddin s'approcha et considéra cette porte. Plus il la regardait plus il lui semblait qu'en un muet

langage elle lui adressait un appel discret.

Poussé par la curiosité, il en franchit le seuil et fit résonner ses babouches sur les dalles vernies, mais personne ne se montra. Le logis était sans habitants. Il traversa plusieurs salles meublées avec recherche et pénétra enfin, en soulevant une lourde draperie, dans une vaste chambre ornée d'un large divan et dont le plancher était recouvert d'un riche tapis de l'Hindoustan. Au milieu de cette pièce était une table chargée de fruits et de flacons étincelants ; dans le fond s'élevait une de ces profondes armoires grillagées qui servent à enfermer les coussins et les couvertures brodées.

A peine le Hodja avait-il examiné les choses, que des pas pressés et des voix féminines se firent entendre dans la salle d'entrée.

— Préparez la collation, disait-on, le Seigneur Cadi ne saurait tarder d'arriver.

Ouvrir prestement l'armoire aux coussins, s'y introduire et la refermer sur lui

furent pour Nars-Eddin l'affaire d'une seconde.

— Quelle heureuse inspiration j'ai eue d'entrer céans! pensait-il tout en s'installant confortablement, son théorbe sur les genoux. Et l'idée de surprendre le gros cadi Adjid en galante aventure lui avait déjà fait oublier qu'il n'avait plus chez lui ni une seule aspre, ni un seul pain de froment, et que, pitoyablement, ses femmes se lamentaient.

Cependant, les servantes entrèrent portant sur des plateaux pâtisseries dorées, confitures et dragées.

Tandis qu'elles s'empressaient autour de la table, un nouveau mouvement se fit; et voilà que dans l'encadrement des portières tirées apparut le cadi, grave comme à son tribunal, digne et solennel ainsi qu'il sied à un magistrat, même en bonne fortune.

Deux esclaves soutenaient sa démarche pesante, et dès qu'il fut assis, l'aidèrent à enlever le turban qui surmontait sa figure

bouffie; ils le débarrassèrent également de son manteau, car la chaleur était accablante.

Aussitôt, la dame du lieu vint prendre place à ses côtés sur le divan. C'était une ravissante Syrienne aux yeux de velours, au corps onduleux et plein de promesses. Sur un signe, les servantes et les esclaves se retirèrent silencieusement.

Alors, Nars-Eddin vit le cadî enlacer la taille souple de la dame; mais celle-ci, glissant entre les bras du veillard, échappa d'un mouvement mutin à son étreinte : ce fut pour aller prendre une coupe de vin qu'elle lui présenta après y avoir trempé ses lèvres de corail. Sa seigneurie vida cette coupe, en but une autre, puis une autre encore. Grâce au breuvage généreux un éclair d'ardeur jaillit dans ses mornes prunelles; il murmura de tendres paroles et, comme l'eut fait un jeune homme, se mit à baiser les mains et les bras de la belle courtisane.

— O ma Benefché, ma colombe, mon

étoile d'Orient, disait-il, quelle félicité plus grande que la mienne Allah pourrait-il réserver à ses élus!



— Cher seigneur! soupirait la dame.

— Parle; ta voix est douce; il me semble, à l'entendre, que les ccords célestes des harpes paradisiaques...

Comme il prononçait ces mots, Nars-Eddin saisit son théorbe et se mit à jouer.

Stupéfait, le cadî resta bouche béante, pâle et tremblant; la dame poussa un cri, se leva brusquement

et, dans son trouble, heurta la table qui tomba avec un grand fracas de vaisselle brisée, ce qui augmenta leur terreur. Ils s'enfuirent précipitamment.

Sans perdre de temps, Nars-Eddin sortit de sa cachette, s'empara des habits du seigneur Cadi, enjamba la fenêtre et s'en alla.

III

Le lendemain matin, l'Effendi, encore troublé des manifestations de la colère divine, vint remplir son quotidien office au Tribunal.

A peine était-il monté sur son estrade, que le Hodja Nars-Eddin, coiffé du turban et couvert du manteau se présenta et le salua.

— Que le salut soit sur toi, répondit le Cadi.

En même temps il regarda son interlocuteur et la surprise la plus profonde se peignit sur son visage.

— Qu'il me soit permis, seigneur Hodja de t'adresser une question.

— Volontiers, Effendi; je suis prêt à te répondre.

— Où t'es-tu procuré ce manteau et d'où te vient le turban qui te coiffe, telle est ma demande.

— J'en jure par Dieu, un combat a eu lieu hier. Au plus fort de l'action, une panique s'est emparée des adversaires; j'ai ramassé le butin abandonné sur le champ de bataille. Le manteau et le turban s'y trouvaient.

A ces mots, le Cadi comprit tout. Changeant d'attitude, il dit au Hodja :

— Puisque c'est ton butin, il doit te rester; peut-être même un surcroît t'est-il nécessaire pour accomplir cette parole du Livre des Livres « si on te demande : as-tu vu la brebis? tu répondras : il faut que la brebis et son petit aient été mangés, car je n'ai vu ni l'un ni l'autre. »

Le Cadi se fit apporter une bourse pleine d'or et la tendit au Hodja, lequel, après l'avoir acceptée, salua de nouveau l'Effendi en mettant un doigt sur sa bouche.

— Que le salut soit sur toi, répondit Adjib.

*
* *

Nars-Eddin acheta une provision de boulgour, de pikmez, de pastema, de pilaf et de froment suffisante pour une saison. Il acheta aussi de belles écharpes diaprées.

Dès lors, il ne fut plus troublé par les gémissements de ses femmes quand il se retirait dans son harem afin d'y composer des poésies satiriques qu'il chantait en accompagnant sur le théorbe.

PAUL MIMANDE.





TABLETTE VOTIVE

*Patiemment je te veux peindre sur fond d'or ,
Droite et svelte , à l'égal des Saintes byzantines ,
Car ta bouche est pareille aux frêles églantines ,
Charitables , croissant près des gorges d'Endor .*

*Un océan calmé des tempêtes s'endort
Au profond de tes yeux , pleins d'aubes clandestines ;
Tout ce beau corps de lys éclos chante Matines ,
Et de nos lèvres fait jaillir un cri : « Splendor ! »*

*Puisque l'amour humain ressemble au sacrilège
Et qu'il faut à mon âme un bonheur qui l'allège ,
L'hymne sainte du cœur montant à tes pieds joints ,*

*Dans l'apaisant oubli des choses de la terre ,
T'embaumera d'un long baiser , fait de mystère ,
Comme un tranquille accord de nards et de benjoins .*

GUSTAVE SOULIER.



TITANIA

*Beau jouvenceau du bois joli , si joli
beau jouvenceau , viens avec moi vers le lac.
Nous cueillerons les soucis d'eau sous les lis ;
j'emplirai de perles ta poche et ton sac
joli.*

*Beau jouvenceau des yeux jolis , si jolis ,
beau jouvenceau , viens te mirer dans le lac.
Nous jetterons dans l'eau des cailloux polis
qui feront mille ronds avec leurs flic flac
jolis.*

*Beau joveuceau d'amour joli , si joli
je suis Titania la reine du lac.
Je t'aime : tu boiras le philtre d'oubli ;
je t'aime et je prendrai ton cœur en mes bras
jolis.*

TRISTAN KLINGSOR.





SANCTA MAGDALENA

Dans la petite chapelle du couvent, pleine d'un silence sacré, peureusement le berger entra. Le soir commençait à obscurcir les voûtes. Un parfum d'encens flottait dans l'air. Devant le tabernacle, une pâle veilleuse tremblait. Un moine immobile était prosterné sur les marches de l'autel.

Le berger marcha quelques pas timides. Il ne faisait aucun bruit, parce que ses pieds étaient nus. Il levait ses yeux étonnés

vers les ors et les sculptures des colonnes. Il regardait dans un émerveillement les hautes fresques murales, troublantes du mystère d'au-delà, avec des anges aux ailes de colombes et des femmes en vêtements flottants, qui tendaient leurs mains blanches vers le ciel.

Il avança encore. Là-bas, au fond du chœur, l'occident illuminait un vitrail, dont l'image, très allongée, se dessinait sur les dalles en contours roses. C'était une sainte inconnue. Ses cheveux blonds dénoués tombaient en lourdes ondes sur ses épaules. Sa robe avait la pâleur du lis. Elle tenait levée une croix faite de deux roseaux attachés ensemble. Elle semblait très jeune. Ses yeux, si grands ouverts, fixés sur la croix, étaient beaux comme ceux d'une vivante. L'auréole de sa tête étincelait d'une gloire resplendissante...

Lentement la nuit se fit. Et le berger restait là, les deux bras appuyés sur son bâton. Alors il entendit au dehors les brebis qui l'appelaient en bêlant. Il se reprocha

son oubli et sortit pour les mener à l'étable. Dès qu'il fut étendu sur sa paille, une grande tristesse le saisit et il se mit à penser à la chapelle du couvent...



Jehanne
la pastou-
re lui dit,
un jour :

« Pour-
quoi ne veux-tu plus,
comme autrefois, bai-
ser mes lèvres? » Et
ayant noué les bras à
son cou, elle lui tendit
sa bouche. Mais il la
repoussa doucement,
sans rien dire. Crai-
gnant de l'avoir fâché,

elle alla cueillir des fleurs pour lui et tressa
des guirlandes, pour qu'il les mit à ses

agneaux. Puis elle s'assit à son côté, coucha sur ses genoux sa tête câline et lui demanda : « Jouons tous deux, comme à la Pâques dernière ! » Mais, cette fois encore, il ne répondit pas et détourna les yeux. Alors elle partit et ne revint plus...

*
**

Au bas du vitrail, ces mots étaient écrits : *Sancta Magdalena*. Mais il ne savait pas lire. Il demanda : « Mon père, qui est cette dame ? » Le moine lui apprit que c'était une femme de Galilée, nommée Marie, et qu'elle était née à Magdala, près du lac de Génésareth.

Alors le berger, enhardi, l'interrogea s'il était facile de lire sur les livres où l'on parlait d'elle et le pria de l'instruire.

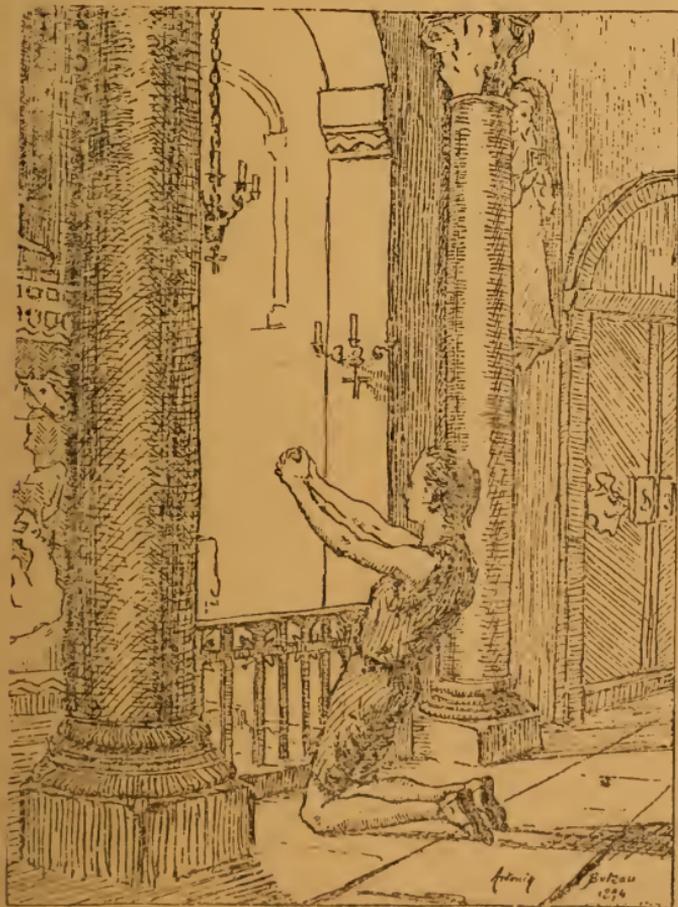
Le Père répondit que c'était sans doute une œuvre au-dessus de ses forces, mais qu'il pouvait, s'il désirait, lui raconter l'histoire de Marie la Magdaléenne.

Et il fit ce qu'il avait promis. Il le mena dans sa cellule. Il le fit asseoir auprès de lui et il lui conta l'histoire de Madeleine depuis le jour où, chez Simon le Pharisien, elle essuya avec ses cheveux les pieds du Sauveur, jusqu'au drame de Golgotha et à l'ensevelissement du bien-aimé...

*
* *

Et le berger aimait davantage la Magdaléenne. Il lui apportait des fleurs en été et lui menait ses agneaux nouveaux-nés. Il restait devant elle durant des heures, tantôt

à genoux et tantôt debout avec les mains sur son bâton, sans parler, même à voix



basse, sans prier : car son ignorance ne

savait pas les choses qu'on dit à celle qu'on aime. Et il ne pouvait pas lui dire les choses qu'il disait jadis à la pastoure Jehanne...

Parfois, quand la lune brillait au ciel, il retournait au couvent, à minuit, et s'endormait sur les dalles en regardant au-dessus de lui le doux visage de l'amante mystique, que de blanches lueurs éclairaient à peine. Et il rêvait d'elle, de sa vie au pays de Galilée. Il se rappelait le récit du moine. Elle lui apparaissait, à l'entrée du sépulcre ouvert, pensant au disparu : et tout à coup, une voix, derrière elle, disait : « Marie ! » Et l'ombre adorée, vers laquelle elle tendait ses bras, comme un léger fantôme s'effaçait, soupirant : « Ne me touche pas ! »

*
* *

Les années passèrent. Le berger fut fidèle. L'âge mit à ses cheveux sa neige et sa taille se courba. Mais l'amour avait détruit en

son âme la notion du temps ; il lui semblait être encore à l'hier de son adolescence. Et pourtant les brebis qu'il gardait alors étaient mortes depuis longtemps ; et aussi les agneaux. Et d'autres étaient nés. Et les générations avaient succédé aux générations, sans qu'il en sût le nombre. Mais les brebis d'aujourd'hui, comme celles de jadis, bêlaient encore le soir devant la chapelle, pour qu'il les menât à l'étable...

*
**

Ce soir-là, il ne fatiguait pas d'être à genoux. Le vitrail resplendissait, ainsi qu'au premier jour. L'occident mettait au front de Marie une gloire pareille, incendiait d'or la magnificence de ses cheveux. Il sentit son cœur simple transporté d'une indicible volupté. Les dalles de pierre prirent sous lui la douceur du velours. Ses oreilles perçurent des chants célestes et des encensoirs invisibles balancèrent la fumée

des parfums. Et soudain il laissa glisser à terre son bâton et joignit d'amour ses deux mains. La robe de la Magdaléenne s'était lentement soulevée, en une marche légère. Un sourire avait éclairé ses lèvres. Ses grands yeux d'extase s'étaient abaissés sur le berger prosterné. Et elle descendait vers sa tête blanche, dans sa divine beauté, sur un nuage de lumière...

Alors, à cette vision suprême de sa tendresse mourante, le vieux berger s'endormit pour l'éternelle Paix.

HENRY BUTEAU.



Le Gérant : J. DES GACHONS.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.



Р.о.5



LE DOUX SEIGNEUR JEHAN
PAR LE MONDE MAUVAIS,
VERS SA FIANCÉE.

SUITE DE

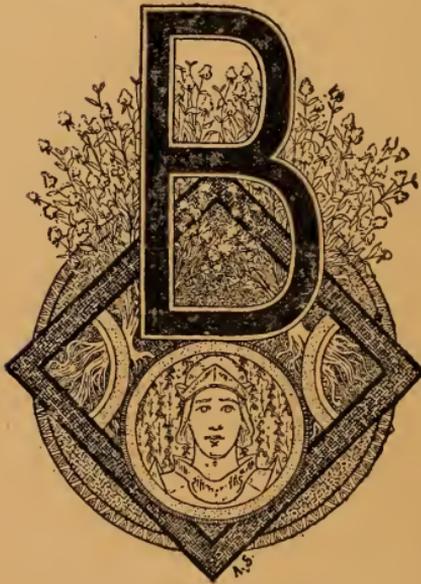
LE PRINCE NAIF HÉRITIER
D'UNE RACE MAUDITE.

Lumino-conte en 15 tableaux, dont la première représentation sera donnée en décembre 1894, accompagné de 15 décors d'Andhré des Gachons.

DIX-SEPTIÈME TABLEAU

LA CONFIANTE PROMESSE

Décor : La chapelle du château de la Jolie Fille aux yeux clairs, un matin de mai.



aiser qui fleurit
la vie...

Les noces
furent donc
fixées au prin-
temps de l'an-
née d'après.

Tous deux
s'étaient conté
leur vie passée
et ils avaient
préparé leurs
jours à venir.

Yvonne dit à Jehan :

« Je te serai fidèle; va, par le monde mauvais, t'instruire, pour, plus tard, nous éviter à tous deux les embûches des méchants. »



Jehan dit à Yvonne :

« Je te serai fidèle; reste au manoir de ta mère à filer la quenouille, à chanter doucement, à prier pour moi, tandis que j'irai par le monde mauvais, m'instruire, pour, plus tard, nous éviter à tous deux les embûches des méchants. »

Tous deux, à genoux, jurèrent, puis prièrent. Alors, Yvonne mit aux doigts de Jehan un Lys qu'il devait rapporter pur et vivant la veille des noces.

DIX-HUITIÈME TABLEAU

LE PREMIER DÉTOUR DU CHEMIN.

Décor : Une grotte aux formes attirantes, au bord du sentier.

Et Jehan alla par le monde.

Il marcha d'un pas allègre, le cœur exempt de crainte.

Dès le premier détour du chemin, toute nue sous sa lourde chevelure rousse, couchée selon le moelleux lit de sable d'une grotte, apparut la Femme aux yeux de caresses félines.

C'était une déloyale invitation au repos, — d'ailleurs pas encore mérité.

Conscient de sa force, Jehan sourit, et passa.

DIX-NEUVIÈME TABLEAU.

LE VAL DES CRÈMES.

Décor : Adossé à une colline protectrice, une sorte de tour toute illuminée de vitraux de verdure piquée de fruits dorés. Au premier plan, un lac.

Mais, déjà, il était dans une délicieuse contrée où les arbres tendaient leurs fruits mûrs aux passants, où les ruisseaux étaient de sirops onctueux et les rochers de sucres multicolores et de nougats. Le château qu'habitait la fée Appétissante avait la forme d'une table à manger. Cette table était, — avec les lits et les coussins, — le seul meuble du château : elle était perpétuellement couverte de mets et de liqueurs et il se répandait jusqu'au dehors les odeurs les plus alléchantes qui soient, et qui se mêlaient aux mélodies aromales du vent

dans les bosquets. D'ordinaire, les voyageurs s'y arrêtaient avec joie.

La Fée, par le val des Crèmes, vint au devant du doux pèlerin... Son ventre resplendissant de Belle Gourmande se dorait au soleil, comme quelque superbe fruit de chair. Une flamme indicatrice de son pouvoir, cimait son front.

Jehan passa, insensible à la câlinerie de ces parfums.

VINGTIÈME TABLEAU

LE PAYS DE DAME PARESSE.

Décor : La description en est donnée ci-après.

Le pays de Dame Paresse était tout proche. Les arbres s'y étaient rabougris en mousse rampante, les nuages y prenaient des formes de choses qui dorment, les rochers eux-mêmes, avec des airs fatigués, semblaient s'accouder les uns aux autres

nonchalamment. Le soleil avait d'indolents rayons et l'air était lourd et sans le moindre souffle : les oiseaux, qu'un coup d'aile malencontreux avait lancé là, s'y arrêtaient pour toujours et mouraient de ne plus voler...

Jehan se redressa parmi cette torpeur ensorcelante et la Reine Alanguie de ce royaume n'eut aucun charme pour lui. Il la laissa jouir seule, dans son quadruple cercle d'inintelligence, de vague tristesse, d'indésir perpétuel et de délices infécondes.

VINGT-ET-UNIÈME TABLEAU

L'ENVIE.

Décor : Sur un rocher abrupte le triangle d'une tour crénelée : ciel d'août et de janvier ; à terre des fleurs luxuriantes et de la neige.

Il atteignit ensuite une hautaine et

hypocrite, une irrésolue vallée, flamboyante d'été trop chaud et qu'enserait un éternel hiver. La Fée d'Envie, cachée derrière les vitraux d'une des rares fenêtres de sa prison ne se montra pas au voyageur dont regard franc paraissait si sûr et si content de son sort harmonieux.

VINGT-DEUXIÈME TABLEAU

LA COLÈRE.

Décor : Un torrent surmonté d'un castel aux yeux de fournaise.

Un terrible tapage fait de cris, de sanglots, de blasphèmes, fit tout à coup irrup-

tion dans le cerveau timide du jeune Prince qui, pour la première fois, trembla.



Ces blasphèmes, ces sanglots, ces cris, il les avait entendus jadis, au Château Maudit. Il eut la sensation que du définitif allait s'accomplir. C'était comme un lambeau de son passé qui gisait là.

Le château de la Colère apparut, bâti sur un torrent de soufre en ébullition et dont les fenêtres innombrables étaient

des yeux et les portes des gueules de fournaise.

D'effrayants nuages, dont plusieurs de sang, assombrissaient le paysage.

VINGT-TROISIÈME TABLEAU

LE SANG DES VICTIMES.

Décor : Une grotte de sang : au loin le castel aux yeux de fournaise.

Le Prince épouvanté de l'imprévu renouveau de la vie qu'il voulait oublier, recula et comme il allait s'asseoir en une grotte mystérieuse pour consolider dans le silence le lien de ses pensées en désarroi, il vit sourdre du rocher un ruis-

seau lent et lourd de sang. A l'intérieur de la grotte, il aperçut une femme aux lèvres mauvaises, suspendue par les pieds et dont les mains et les cheveux trempaient dans une mare tiède et luisante. Et chaque goutte sanglante mordait la martyre, comme quelque plaie frémissante qui se serait refermée sur la main assassine. Il apprit alors que c'était la reine du pays, Dame Colère, que ses sujets avaient attachée là, vivante, pour la faire se repentir de ses crimes horribles — quoique beaucoup sans doute eussent été commis dans l'inconscience, opaque bandeau dont la Colère cerclait le front de ses fanatiques victimes.

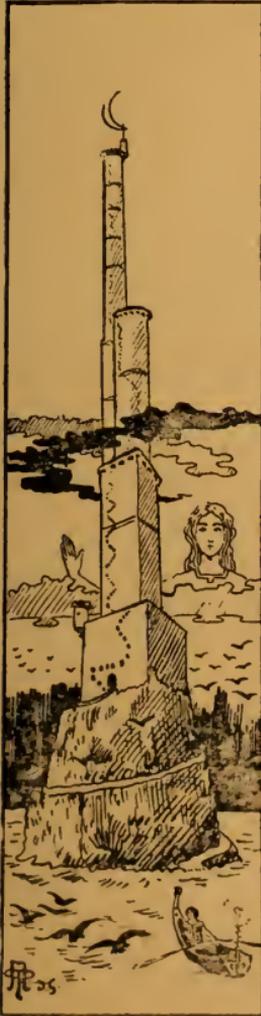
Jehan sortit de la grotte le cœur plein d'une force nouvelle et même un peu trop satisfait de soi-même. Aussi son destin le conduisit-il vers le pays d'Orgueil.

VINGT-QUATRIÈME TABLEAU

LE RÉCIF D'ORGUEIL.

Décor : La pleine mer avec la tour énorme d'orgueil.
Une barque s'élançe selon le flot.

Un frêle esquif attendait en une baie ombreuse. Le Prince Jehan, armé du Lys, y monta et rama vers la pleine mer. Une tempête semblait prochaine : La barque fut ballottée comme un à qui on donnerait des soufflets. Et bientôt se présenta le dur aspect de la Tour d'Orgueil bâtie sur un inexpugnable rocher. Pour suivre le sentier qui grimpait tout autour de ce rocher, il fallait courber le front de peur de se heurter au roc surplombant ; à des endroits



il fallait même ramper sur le ventre. Et l'on arrivait à la porte d'airain, sourde. L'initié, le très persévérant ou le très audacieux qui pouvait en franchir le seuil avait ensuite des milliers et des milliers de marches à gravir, dans l'escalier sans fenêtre sur les joies de la vie. Et arrivé au belvédère, par delà le banal réel et la bonne vie simple, l'homme était atteint de la nostalgie de la chute et en proie à une immense et incurable tristesse.

Une bonne Fée des eaux, aux vêtements d'algues, aux longs cheveux en cascade d'or,

souffla le bon vent qui éloigna Jehan du péché d'Orgueil.

VINGT-CINQUIÈME TABLEAU

LE PALAIS DE LUXURE.

Décor : Une salle d'honneur, immense, toute d'or et de chair.

Le destin qui guidait pas à pas Jehan lui fit entrevoir encore l'Avarice, la Peur, l'Hypocrisie, puis, brusquement le poussa dans le palais effroyable de la Luxure. Une femme aux lèvres, aux yeux d'émeraude froide l'introduisit dans les salons où tout rappelait les brutalités et les raffinements de l'amour. Cette femme était la Fée elle-même de la Luxure. La merveille de son corps

n'était que voilée de gazes transparentes, accentuant les ombres et laissant pénétrer les lumières vers les hauteurs suaves. Du flambeau qu'elle portait s'échappait une triple flamme, sans base, sans fermeté, sans durée, symbolisant les fêtes passagères des sens. Ayant fait parcourir au jeune Prince tous les degrés des perverses excitations, la Fée l'amena à l'entrée de la salle d'Honneur.

Autour de cette salle, cent colonnes, surmontées de cent trônes, s'élevaient. Et sur ces cent trônes, cent femmes, de toutes espèces de beauté, attendaient muettes et splendides le désir du jeune voyageur. Le silence semblait assourdir Jehan, qui d'abord marcha le front bas... Des parfums rares frôlaient tous ces cheveux, tous ces yeux, toutes ces lèvres, toutes ces gorges, toutes ces chairs et puis s'en venaient caresser Jehan... Le petit Prince releva la tête et le Lys, au sortir, resplendissait, vainqueur.

VINGT-SIXIÈME TABLEAU

LE CAVEAU DES AIEUX.

Décor : L'intérieur obscur d'un caveau somptueux.

Alors Jehan se sentit assez fort pour affronter la procession fantomnale de ses aïeux défunts. Il revint vers le cimetière terrible et pénétra dans le caveau de ses premiers ancêtres, ceux qui furent bons. Il leur voulait rendre compte de son pèlerinage.

Dieu lui apparut, et soudain les rayons du Lys, toujours pur, s'éteignirent. La céleste lumière emplit les voûtes et Dieu parla : « Mon fils, tu peux maintenant retourner vers ta fiancée. Tu seras bon, tu seras simple, tu seras heureux. Car telle est ma volonté et tu es avant tout autre parenté, le fils de mon vouloir et ton propre maître. »

VINGT-SEPTIÈME TABLEAU

LA DOUCE EN-ALLÉE.

Décor : Parmi les roses blanches et les fleurs de mai, une chapelle en colonnade d'azur ; et par-delà, la vision aurorale d'une vierge couchée et qui prie.

Et comme il sortait, hanté de rêves pieux, une céleste musique monta vers son cœur, comme un encens. C'était des sons de lyres et c'était à la fois des voix de femmes ou d'anges. Il ferma les yeux et vit, construite sur des nuages rosés, une merveilleuse chapelle, enguirlandée de roses blanches et de fleurs de mai. Par delà, portée par des vapeurs plus douces que le duvet, une vierge, endormie de la vie, était couchée, en prières, et de sa tête auréolée,

dé sa mignonne tête de douce sainte, tombaient ses cheveux, si longs, si longs, qu'à travers les arbres, qu'à travers les nues, on n'en voyait pas la fin. Et une brise parfumée sou-



mée soufflait parmi ces fils d'or et c'était d'eux que sortait cette troublante et bienfaisante musique.

Jehanreconnut le visage rêvé de sa

sœur aînée, la douce et compatissante Princesse pâle qui mourut au matin de ses noces. Et son cœur se réjouit de cette paradisiaque vision.

VINGT-HUITIÈME TABLEAU

LA FÉE ANNONCIATRICE.

Décor : Le plein ciel à l'aurore.

Lorsque Jehan rouvrit les yeux, le ciel lançait mille feux de joie. On eut dit des arcs-en-ciel mêlés à des aurores. Et parmi toutes ces couleurs jaillit une Fée Annonciatrice qui, d'un geste gracieux, apprit au jeune Prince que ses tourments allaient finir. Le printemps naissait : le signe des Poissons se dessina sous la baguette de la Fée.

VINGT-NEUVIÈME TABLEAU

, LA TENTATRICE VAINCUE.

Décor : Un chemin de la vie.

Dès ce moment, Jehan marcha dans le Réel, et bientôt il vit des arbres déjà vus le jour de sa tendre rencontre avec Yvonne, la jolie fille aux yeux clairs. Et ces arbres, il les embrassa comme on embrasse de bons amis qu'on a eu peur de perdre. Près de l'un d'eux se tenait une femme en songe. C'était parmi ses longs cheveux roux, sous sa gaine de gaze sombre, celle qui l'avait guidé à travers le monde mauvais, celle qu'il avait vu dans la grotte, au départ : la Tentatrice Vaincue. Il lui tendit son escarcelle au rire moqueur des pièces d'or et, entonnant un chant d'allégresse, il se mit à gravir la colline qui lui cachait le Village aux toits roses.

TRENTIÈME TABLEAU

LE COTEAU.

Décor : Des pommiers et des pins, du rose et du noir,
des souvenirs et des espoirs.

Son lis étincelait malgré le clair soleil
d'avril. Mais soudain Jehan s'arrêta : la



plus belle
vision de
son péle-
rinage ve-
nait d'ap-
paraître.
Il la laissa
venir à
lui. C'é-
tait Yvon-
ne, sa bel-
le et pu-
re fiancée,
Yvonne
dans un
long man-

teau blanc doublé d'hermine.

TRENTE-ET-UNIÈME TABLEAU

L'AVENIR.

Décor : Une très longue et très droite avenue...

Alors, les mains unies, les yeux vers les yeux, ils oublièrent tout le passé tortueux et virent l'avenir comme une très longue, très droite et très ensoleillée avenue vers le bonheur.

Et la vie fut bonne aux deux enfants loyaux.

JACQUES DES GACHONS.



CHANSON

O Passantes, faites le signe
Du pardon et de l'infortune
Sur l'âme qui meurt comme un cygne
Blessé par l'archer de la lune.

Un chien noir aboie à la lune
Au fond de la forêt du cygne
Où les sept sœurs de l'Infortune
Cueillent des fleurs, et font un signe.

Quel fut donc le sens de ce signe
Qui flétrit de son infortune
Les fleurs chastes comme le cygne
Dont l'essor saigne sous la lune ?

O les Passantes de la lune,
Lancez un anneau d'or au cygne
Et partez, sœurs de l'Infortune
Vers les amants qui vous font signe.

STUART MERRILL.



Le Gérant : J. DES GACHONS.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.





EUCHARIS

Le Triomphe de l'Amour

PRÉLUDE

*Nous dédierons longtemps nos gestes
à la Lune.*

RENÉ GHIL. (Le Geste ingénu)

POUR PAUL ADAM.

CALYPSO

Vers tes mains fileuses de caresses troublantes,
Mes bras se sont tendus en geste triomphal,
Plante dont un Aïeul fut l'ombre bienfaisante
Et qui se sent renaître à ton charme royal.

Les délices laissaient en mon cœur un parfum
De clair passé que tu ressuscites en toi,
Et des bouquets d'Aurore ornent mes yeux défunts
Qui palpitent comme une aile à ta jeune voix;

Une mer bondissante a rendu ta beauté,
Héros dont l'effigie est de mon cœur chérie;
Je cueille à ton regard un peu des voluptés
Que châtient, en douleur, d'anciennes rêveries;

La Grotte où succomba ma divinité chaste
Parée ainsi qu'un temple, a gardé le secret
D'une empreinte adorée, et mon Cœur est trop vaste
Et voudrait contenir l'Image et le Reflet

Si, tel un jeune dieu d'Olympe éblouis
Tu ne m'avais domptée en ta grâce orgueilleuse;
— L'ombre vaine d'un cœur pieusement s'oublie
Et meurt, comme un départ d'antiques visiteuses...

Mon Image s'absente aux yeux de tout mortel
Qui m'aima. Ne suis-je pas la grande Oubliée?
Et pourtant je suis faite avec l'azur du ciel,
Mais la terre amoureuse à l'Île m'a liée.

Ton casque d'or allume à mes yeux tout un Rêve
Qui flotte éperdûment autour de tes cheveux :
Aussi, je viens t'offrir dans mes troublants aveux
Ma Beauté radieuse, écumante de sèves;

Ployée ainsi qu'un arc vers les fougueux printemps
J'aspire à te verser la coupe des plaisirs,
Car tu fus évoqué dans mes amours d'antan,
Et j'ai brûlé pour toi d'un éternel désir.

Prisonnier de ma joie avidement vaincu,
Pour lien mes deux bras enchaîneront tes bras,
Aux sourires des Fleurs ton cœur aura vécu,
Éteint doucement dans la fuite de mes pas.

Tes lauriers pâliront étouffés sous les roses
Que je t'apporterai sur mes deux seins pressées,
J'éveillerai tes yeux rougis d'aubes écloses
Dans l'attente de l'Heure ardemment caressée;

A mes tempes les fleurs immortelles des dieux
Me prédirent pour toi des lauriers héroïques,
Ta gloire effacera la gloire des Aïeux...
Si mes vœux n'ont brisé ton destin fatidique!

HYMNE AU SOUVENIR

POUR BERNARD LAZARE.

TÉLÉMAQUE

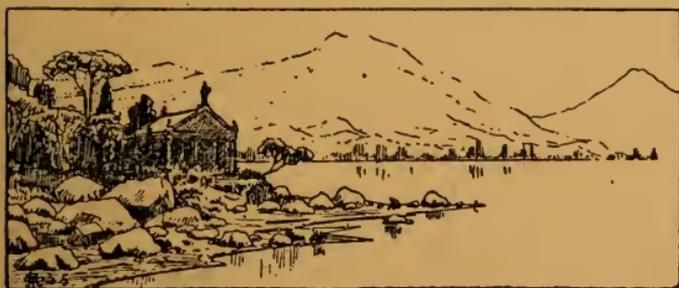
Les rouets qui pleuraient le départ ont tourné
Tristement, évoquant les tendresses défuntes ;
Que ne suis-je passé comme l'Infortuné
Dont je porte à tes yeux la malheureuse empreinte ?

Ah ! ma mère ! tissez des tuniques de lys,
Je vous veux revenir avec un cœur sans tache
Je veux que ma tendresse enfouie en mes plis
Ne tombe pas comme un fruit mûr qui se détache.

Je sais qu'un vague trouble effarouche mes yeux,
Que je souris à celle-là qui me sourit,
Je sais aussi qu'une âme est fière de ses dieux,
Que vous êtes, Madame, un mirage inflétri.

J'ai laissé, dans des yeux qui me sont maternels
La sauvage pudeur qui me préservera,
Hélas ! je ne suis pas le héros immortel
Qui sous mes traits enfantins jadis vous leurra.

Mon cœur vierge va-t-il sombrer dans votre cœur ?
Puis-je éteindre en vos yeux la hantise d'un rêve,
En jetant sur ma face une ombre de douleurs ?
— Je sais aussi la route où s'agite la grève !



Vous qui parlez de gloire et qui venez m'aimer,
Sachez qu'un glaive est mort... qu'une fleur m'a tué.
Et que vos charmes ne sauraient me désarmer,
Étant l'unique amant au songe habitué.

J'assiste indifférent aux luttes de ma vie,
Et les dieux froissés de mon dédain me font vivre !
C'est pourquoi je redresse une tige asservie
Et que je hais le vent qui veut que je délivre !

Mon cœur qui doit aimer, mûri par la bonté,
S'épanouira demain comme une fleur des bois,
Et je saurai qu'aimer est une vérité
Que j'ai toujours connue en la portant en moi.

L'Acte a fait resplendir l'orgueil de mes Pensées
C'est pourquoi mon amour rayonne sur mes pas,
Et que je vais sans haine aux routes délaissées,
Sachant que les dieux forts ne m'écouteront pas.

Vous dont le souvenir triomphe de l'oubli
Et qui n'aimez en moi que l'évocation,
Pleurez, à votre voix mon cœur n'a pas molli :
Car nous sommes l'un pour l'autre, des visions !

INVITATION PROPHÉTIQUE

POUR OCTAVE MIRBEAU.

TÉLÉMAQUE

La Lune s'est blottie au creux des sources claires
Et protège nos pas allongés par nos ombres,
Et la Lampe des Nuits vaguement nous éclaire,
Plongeant ses reflets d'or au fond des ravins sombres.

Les arbres enlacés vont s'aimer, par un soir
Nuptial et rempli de promesses ardentes
Les sillons vont germer des fleurs roses d'espoir,
Et nos yeux vont mirer l'étoile qui les hante.

Prophète virginal des Fleurs qui s'ouvriront
Ton cœur me fut prédit par mon Aube sacrée :
Je sais que nos Amours divines jailliront
Comme un soleil nouveau d'une Cime dorée.

Sur les cordes du luth amoureux de ma voix,
Je t'ai chantée. Et voici que tu m'apparais,
Pleine de mon vieux rêve éblouissant en toi,
Fleur aux corolles d'or dont le cœur s'offre, frais;

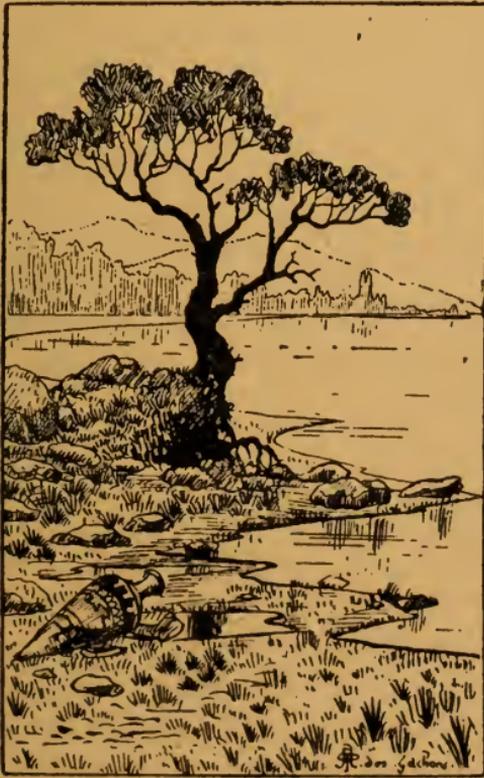
Toi dont l'âme s'est liée à mon âme frêle
Exempte du désir de m'aimer redouté,
Puisent les colombes nous apporter des ailes
Qui déroberont à tous les yeux ta beauté :

Puisque tu crois en moi sans m'avoir reconnu,
O Vierge ! et que tu vins confiante en mes mains,
Que tu sus saluer le poète venu
J'abriterai ton ombre au delà des Chemins.

Je sais que je te suis immortel. — Et l'aurore
Couronnera ton front élu de palmes vertes,
Aux sources de ton cœur j'irai porter l'amphore,
Pour en désaltérer mon âme découverte.

Tu sais que par l'Amour on peut sauver les Hommes,
Qu'il suffit qu'une déesse vienne à leurs yeux,
Pour qu'aussitôt se tue en nous le dernier somme :
— Azur pacifié, qu'as-tu fait de tes dieux ?

L'Éternité vivante est tombée en nos cœurs,
Puisqu'à jamais nos yeux verront mourir les fleurs.



AUX FLOTS MOUVANTS DES GRÈVES

POUR MADAME DU FRESNEL.

EUCCHARIS

Au rocher qu'ont lavé des reflux incessants,
Je me suis reposée languissante d'attente ;
J'ai sondé le ciel noir qui sur la mer descend,
J'ai respiré la nuit qu'aucun amour ne tente.

Soumises, par essaims, les vagues sont venues
Adorer mes pieds blancs faits pour les mousses vertes,
Je me suis dévêtue au clair fondant des nues,
Éparpillant mes yeux sur les grèves désertes.

Voici — je reposais mon cœur triste aux clartés
Qui mouraient sur le sable avec avidité,
Et je n'espérais plus que le néant des choses !
Déesse incitatrice de métamorphoses !

Orgueilleuse, j'ai pris le royaume des soirs
Qui s'affale, immortel, sur les terres marines ;
J'aspirais ta venue, et dans les vents d'espoir
L'ivresse d'une attente errait blanche et divine.

O Poète royal, dédaigneux et superbe,
Je t'apporte mon cœur tout vierge de beauté
Et je veux retourner avec toi vers les herbes
Dont mon cœur ennuyé lassait toute clarté.

* * *

A présent que la terre a fait jaillir mon rêve
Pressenti dès l'Aurore aux flots mouvants des grèves,
Puis-je à jamais fixer l'or pompeux qui se lève,
Et léguer aux Humains orgueilleux et superbes
Le LIEN frêle et doux de nos deux cœurs en gerbe
Pour en éterniser la splendeur de leur Verbe ?

ANDRÉ IBELS.

(Extrait des « Cités futures ». — A paraître.)



CHANSON TRISTE

A M. Vielé-Griffin.

Madame, cessez de pleurer,
Vos deux beaux yeux vont s'aveugler
De larmes et d'extase,
Certes amour ne vaut ces pleurs :
Amour n'est que mensonge et leurre ;
Lèvres qui jasant.

Le Prince qui s'en est allé
En Terre sainte guerroyer
Vous aima-t-il d'amour réelle ?
Il s'en fut et ne revient...
Est-ce donc aimer bien,
Laisser sa Belle ?

Madame, cessez de pleurer,
Vos deux beaux yeux vont s'aveugler
Vos yeux seront la nuit d'automne
Où jamais Lune ne rayonne
Mais où tournoient des feuilles d'or
Comme des regrets d'étoiles
S'embrumant de pâles voiles
Vers la Mort.

ROLAND DE MARÈS.

LE SOIR DES SIRÈNES

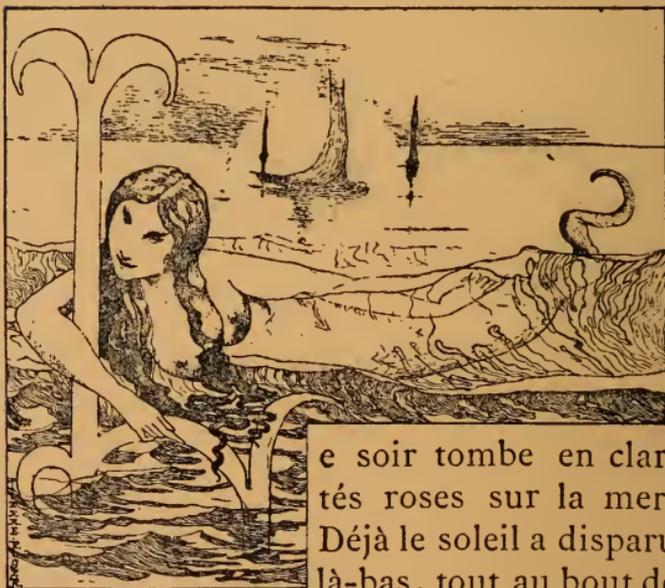
Dans le remous triste des vagues,
Que la mer soit tranquille ou folle,
Sous les flots que la brise frôle
Sont des palais aux formes vagues.

Quand passe un vaisseau dans le soir,
La sirène au corps merveilleux,
Sort lentement des flots frileux,
Et nue elle se laisse voir.

Argentée aux rayons de lune,
La sirène sur la lagune
Se mire dans le gouffre amer.

— « Qui veut, dit-elle, être mon page ? »
Soudain le maître d'équipage
Crie : « Ohé ! un homme à la mer ! »

H. B. (*Imit. d'Aubanel*).



e soir tombe en clar-
tés roses sur la mer.
Déjà le soleil a disparu
là-bas, tout au bout de
l'horizon où le rejoignit son reflet, et le so-

leil du ciel et le soleil de la mer ontconfondu leur baiser dans le néant.

Le crépuscule laisse flotter sur les eaux calmes ses longues traînées roses ou dorées, qui frissonnent parmi le mystère des vagues légères, et la plainte indéfinie et monotone des Océans remplit l'espace et monte très haut vers les cieux.

Et la mer reflète la tristesse indicible du couchant. Car les choses finissantes et les choses illimitées, symbole de mort ou symbole de durée éternelle, ont la même apparence de Mélancolie et de Désespoir.

Parmi les clartés roses ou dorées du ciel et de la mer, accrochant à sa mâtüre un peu de l'or du couchant et coupant de sa proue les roses frissons des vagues, un navire s'avance dans le soir pacifique.

Le crépuscule le vêt de splendeurs fauves : tous les ors, depuis l'or pâle aux douceurs pâlies jusqu'à l'or rouge aux lumineuses rougeurs, et les roses extasiés et les mystérieux violets mêlent leurs nuances sur cette apparition dans le soir surgie.

Et le vaisseau, de fauve splendeur vêtu, marche parmi les frissons des vagues qui murmurent en sourdine la mort des êtres et la pitié des choses.

De jeunes hommes chantent sur le vaisseau. Couchés à l'avant, sentant défaillir leur cœur aux tristesses du couchant évocateur des patries et des amours, ils songent à leurs lointaines patries, à leurs fragiles amours.

Leurs chansons, où frémit le souvenir, se mélancolisent en notes douloureuses, et s'en vont rejoindre dans les airs la confuse plainte des choses. Et la symphonie des jeunes hommes et de la mer attendrit le ciel triste.

Autour d'eux, l'horizon circulaire, éclairé par les lueurs du couchant, lutte contre la nuit menaçante; la lumière du soir effeuille ses dernières clartés avant de mourir.

Soudain les jeunes hommes tressaillent, car la brise vespérale porte jusqu'à eux de merveilleuses romances pleurant sur les

vagues, et chantées par des voix féminines aux accents caresseurs.

Fouillant des yeux la profondeur des horizons, ils aperçoivent, jouant parmi les vagues tristes et toute baignées des fauves lueurs crépusculaires et des roses frissons des vagues, les *Sirènes* aux corps merveilleux.

Leurs corps sont de marbre splendide, de marbre blanc veiné de bleu; les fleurs lumineuses du couchant courent sur leur chair, animant leur albâtre, et nuançant leur pâleur.

Elles ont de longs cheveux fluides et flottants, dont les flots se mêlent aux vagues, moirés comme elles et comme elles frissonnant. Et leurs longues chevelures blondes, rousses, noires, les casquent d'or ou de nuit.

Leurs visages ont de telles douceurs, que les yeux, les ayant contemplés, se ferment aussitôt, comme ayant ressenti une joie trop violente. Et les regards de leurs yeux

profonds versent une telle joie, que les cœurs se fondent de bonheur et que les corps tremblent de volupté.

Leurs chansons s'égrènent dans le soir très doux : elles caressent les âmes comme des baisers musicaux frissonnant sur les esprits extasiés, elles viennent mourir au cœur des âmes qui désirent mourir, ayant éprouvé de trop intenses jouissances.

Et les parfums qui montent de leurs corps enivrent, et les douceurs qui montent de leurs lèvres enlacent, et les bonheurs qui montent de leurs yeux énervent.

Elles sont comme ces jardins où l'on meurt, ne pouvant supporter les odeurs troublantes et trop fortes qui viennent des fleurs capiteuses.

La splendeur du soir qui joue sur leurs corps de rêve, est moins splendide qu'elles-mêmes, et s'attriste de ne pouvoir égaler leur magnificence.

Les jeunes hommes rassemblés à l'avant du navire regardent la beauté des sirènes s'offrant parmi la beauté du couchant.

Et quelques-uns d'entre eux se mettent

à pleurer, car ces beautés sont trop belles pour leurs sens, et ils ne peuvent en supporter l'éblouissement. Et poussant de plaintifs sanglots, ceux-là se précipitent dans la mer frémissante.

Ils disparaissent dans le remous des flots, emportés par les sirènes au fond de leurs palais dormants, parmi les coraux de leurs retraites profondes.

Et le chant des sirènes torture d'amour les jeunes hommes, et le crépuscule qui s'affaiblit ajoute un mystère plus troublant à leurs charmes ensorceleurs.

Leurs appels tourmentent les âmes lasses du désir, et les eaux tour à tour dévoilent ou recèlent la magnificence de leurs corps adorables. Et leurs bras blancs supplient, et leurs yeux noyés d'extase fascinent, et leurs paroles grisent, tant elles sont porteuses de séduction.

Cependant les volontés des jeunes hommes s'émeussent, et les corps jonchent la mer dorée. Leurs adolescences fleurissent les vagues frissonnantes, et la mer se ferme sur elles, les ayant conquises.

Le sourire des sirènes s'ombre de cruauté, et la splendeur de leurs yeux verts reflète la mort des vaincus du désir, et la douceur de leurs chants frémit d'une joie orgueilleuse. Nul ne garde sa volonté devant ces visions trop belles; nul ne garde son cœur devant ces appels de langueur, et ces attirances des yeux doux et des chairs pâlies.

Et sur le vaisseau, pleurant son abandon, seul demeure un petit mousse, préservé peut-être par quelque fiancée très aimée, ou par une heureuse ignorance des amours qui font mourir.

Vers lui, tordant ses bras, ses beaux bras de neige immaculée, l'une des sirènes s'approche, et la douceur de son visage est comme un canal d'eau fraîche qui rafraîchit l'âme joyeuse.

Elle ressemble à la fiancée liliale qui l'attend dans le soir des pays lointains, ou elle incarne le rêve confus éclos dans son ignorance de l'amour. Les yeux de l'adolescent se ferment, et il se laisse aller dans la mer, ne pouvant plus vivre.

Les dernières lueurs du couchant se sont enfuies sur cette mort suprême. La nuit qui traîne ses longs voiles noirs sur le ciel et sur la mer, enveloppe de son mystère la défaite des âmes humaine, et la fin des amours inévitables.

Et le navire abandonné, fantôme errant, s'en va dans la nuit, au loin, là-bas, parmi le mystère des vagues, vers des buts inconnus, comme un corps sans âme, comme une âme sans amour. Car les sirènes aux corps trop beaux cueillent la fleur des vies humaines et fanent les amours inutiles...

HENRY BORDEAUX.





CLAIR DE LUNE

Le clair de lune bleu qui caresse les arbres
Pose dans tes cheveux ses croissants de saphyr
Et le souffle berceur et calme du zéphyr
Voile de volupté la nudité des marbres.

C'est l'heure des frissons et des amours qu'on rêve,
L'heure exquise où les cœurs palpitent, éperdus,
Et, troublés du désir des baisers défendus,
Croient voir dans les buissons neiger la blancheur d'Ève.

L'air sanglotte d'extase et d'ivresse; — plus sourds
Montent les chants d'amour aux lèvres bien aimées,
Et, s'étirant en un froissement de velours,
La nuit étend sur nous ses ailes embaumées.

FERNAND WEYL.



LA VIERGE DIT A LA FÉE...

« O Fée, écoute!

Seize ans, et plus savante que les gens à bonnet pointu, dont, sous le vent du nord, la barbe s'ébouriffe, ou se jette toute d'un côté, mettant leur face de guingois!

Je vais en classe chez les papillons, sous les buissons saignants de prunelles et de merises.

Autour de moi les oiseaux s'assemblent.

Tout le brasier de leurs chansons, je le redis de ma voix d'oiselle et, hochant leur queue, ils attendent que je cesse pour me répondre.

Toutes les fleurs, je les connais; celles des herbes, celles des bois. J'ai bu leurs sucs, j'ai dans l'âme tous les miels et les parfums des jacinthes, des pervenches, des muguetts et des genièvres.

Les gens à bonnet pointu ignorent, je le

vois bien, ce que pensent les fleurs — moi, je le sais;

ignorent, je le vois bien, ce que poursuivent les papillons; — moi, je le sais;

et ce que disent les oiseaux.

Ah! bonne Fée, l'âne barbu dort à l'étable et n'écoute guère le Rossignol; mais, les filles de seize ans se glissent dans l'obscurité des chénaies centenaires, et l'Étoile, pour l'entendre aussi, descend dans les eaux bleues du lac.

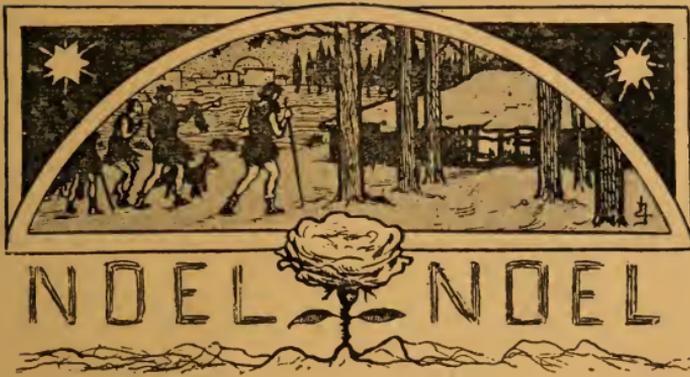
Ce que cherchent les papillons; ce que distillent les fleurs; ce dont s'égosillent les oiselets — le veut, le pense, le crie, moi, libellule des soirs, rosier sauvage du coteau, alouette étourdie des glèbes.

O Bonne Fée, exauce sèves et rêves dont tant sont gonflés les cœurs des vierges blondes et des verdoyants églantiers ».

ROBERT DIANEL.

Le Gérant : J. DES GACHONS.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.



ROSE DE NOEL

Les bergers aux champs;
L'ange les appelle :
« Une Vierge-mère
« Là-bas vous attend ;
« Venez promptement. »
Et dans la nuit froide
N'osant pas y croire
Ils vont vers l'étoile
Porter leurs cadeaux
A l'Enfant Nouveau.

« Gai Noël à vous ,
« Madame Marie ,
« Et la compagnie ,
« L'âne , et le bœuf , tous ,
« Gai Noël à vous !
« Prenez cette crème
« Dans la jatte en frêne ,
« Cet agneau , qui bêle ;
« Et notre amitié
« Si vous la voulez. »

L'enfant fait merci
De son doigt de cire ;
Et chacun défile
Par devant son lit
Brodé de grésil.
Jean offre la crème
Dans la jatte en frêne ;
Luc l'agneau qui bêle ;
Mais le plus petit
N'a rien à offrir.

« Pour faire un cadeau ,
« Hélas ! suis trop pauvre ,
« Ma veste est en loques ;
« Seigneur ! mon sarrau
« Laisse voir ma peau. »

Il cueille une euphorbe
Au seuil de la grotte
S'agenouille et l'offre
D'un air tout confus
A l'enfant Jésus.

Mais qu'arrive-t-il ?
La fleur vient d'éclore ;
Elle est blanche comme
Le muguet d'avril.
Pour les cœurs naïfs
Dieu fit ce miracle.
Quand l'hiver nous glace,
Pour eux tu te pares,
Blanche fleur du ciel
Rose de Noël !

ÉMILE POUVILLON.





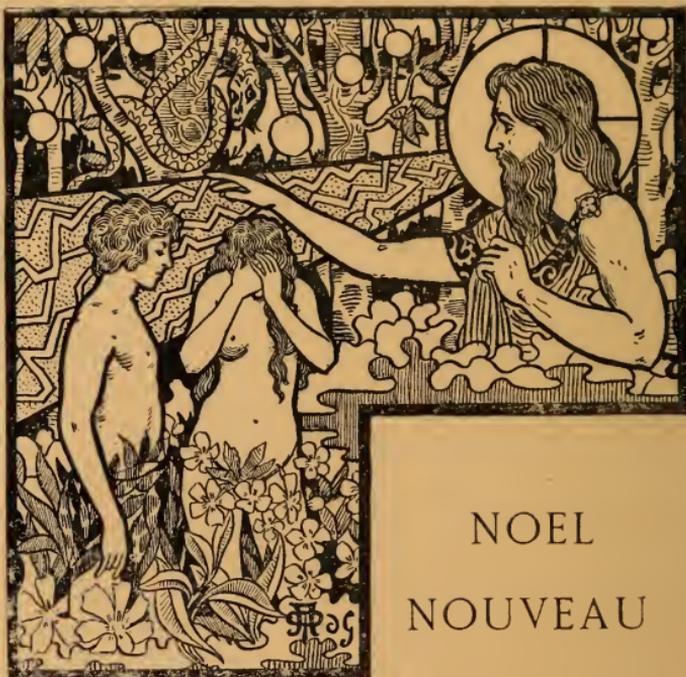
VINCELLI

A remuer de vieux parchemins de jadis,
J'ai connu qu'à Fécamp, en l'an quinze cent dix,
Doutant fort de l'efficacité des rosaires
Pour le soulagement des humaines misères,
Un très grand alchimiste et mire florentin,
Dom Bernard Vincelli, moine bénédictin,
Découvrit dans la flore amère des falaises
Un remède certain contre tous les malaises.
Rêvant d'anéantir tout ce qui navre et nuit,
Sous les trois rais jaunis de sa lampe, la nuit,
Le crâne recouvert du capuce, très blême,
Dom Bernard Vincelli poursuivait son problème.

Il promenait ses yeux noircis d'austérités
Dans le grimoire ardu des chimiques traités;
Et les heures sur lui passaient longues et lentes
Dans le réduit étroit plein de l'âme des plantes.
Il veilla bien des nuits ainsi; puis, un matin,
Dom Bernard Vincelli, le moine, ayant éteint
Le fourneau dans lequel mouraient des flammes pâles,
— Violettes à peine en les clartés opales
Du vitrail que l'aurore achevait d'éclaircir, —
Cria : « Dieu soit loué! j'ai trouvé l'élixir! »

GEORGES DOCQUOIS





NOEL
NOUVEAU

(Sur l'air : *A la noce de Janne.*)

*Qu'Adam fut un pauvre homme
De nous faire damner
Pour un morceau de pomme.
Qu'il ne put avaler ;
Sa femme sans cesse
Le flatte et le presse
D'en avoir appétit ,
Croyant que la sagesse
Que Satan avait dit,
Était dedans ce fruit.*

*Mais s'étant apperçue
D'avoir fait un faux pas,
Se voyant toute nue,
Après ce beau repas,
Honteuse, dolente,
Piteuse, pleurante,
Elle courut au figuier
Dont les feuilles tremblantes
Elle tâche à plier
Pour faire un tablier.*

*Cependant notre Père
Que le morceau pressait,
Tout rouge de colère,
Sa femme maudissait!
Perfide, cruelle!
Crédule, infidelle!
Tu trompes ton Époux!
Que dira Dieu, rebelle?
Fuyons et cachons-nous,
Je crains trop son couroux.*

*A ce bruit déplorable
Dieu descend promptement,
Et d'un air aimable
L'appelle doucement,*

Mon Ève, ma fille,
Épouse gentille
D'Adam de moi chéri! »
Mais de leur domicile,
Ni femme, ni mari,
Ne dirent : Me voici.

L'auteur de la nature
A qui rien n'est caché,
Sous un tas de verdure
Découvre Adam couché,
Tout triste, tout pâle,
Tout tremblant, tout sale
De s'être ainsi trainé,
Qui répond : C'est l'égale
Que vous m'avez donné,
Qui m'a presque damné!

La femme à cette plainte
Contre Adam se défend,
Et dit que sa contrainte
Ne vient que du serpent ;
Que dire, que faire
De rire ou de braire
Ce n'est plus la saison?

*Dieu les chasse au contraire,
Et comme de raison,
Leur défend sa maison.*

*Cette triste infortune
Causa tous nos malheurs ;
La vieillesse importune,
Les douleurs et les pleurs,
La peste et la guerre ;
Par toute la terre
S'épandit à son dam,
Comme un coup de tonnerre,
Dans notre père Adam,
Et chaque descendant.*

*Mais la bonté suprême
De ce Dieu créateur,
Par un amour extrême
Nous donne un Rédempteur,
Qui prend chair humaine
Pour subir la peine
De tout le genre humain ;
O faveur toute pleine
De la puissante main
De ce Dieu souverain !*

*S'il vient prendre naissance
Dedans ce beau séjour,
Quelle reconnaissance
Pour un si grand amour?
Imitons les Anges,
Vertus et Archanges,
Et publions comme eux
Ses divines louanges;
Chantons dans ces bas lieux;
Gloire à Dieu dans les cieux.*





RÊVE AUX ÉTOILES

A mon cher maître E. GRASSET.

Comme je passais près de la prairie,
Ne pensant à rien — mais rêvant un peu —
Je vis rôder par la lande fleurie
Un rayon d'étoile — un beau rayon bleu.
Il allait, filtrant au travers des branches,
Se glissant sous bois, frôlant le gazon,
Jetant dans la nuit une floraison
Fantasque de lueurs et de clartés blanches.

Où t'en vas tu donc égarer tes pas
Au travers de tant et de tant de lieues?
O joli rayon, regard des nuits bleues,
Quelle étoile d'or t'envoie ici bas?
Pourquoi quitte-tu les cieux de lumière?
Est-ce pour aller emmi les clairières

Boire la rosée au cœur des bruyères
Te griser de thym et de serpolets ?
Ou bien t'en vas-tu dans le cimetière
Errer doucement sur la blanche pierre
Où l'on voit le soir danser les follets ?
Et le rayon m'a dit : « Non ! je suis une fée. »
Il ajouta tout bas — « mais tu n'en diras rien. »
Et la douce chanson de sa voix étouffée
Montait comme un léger murmure aérien !

« Par les soirs de printemps et par les soirs d'été,
Tandis que je descends, furtive et solitaire
Accomplir ici-bas mon œuvre de mystère,
Frissonne dans la nuit mon manteau de clarté !
Infatigablement je sillonne l'espace.
Si doucement je vais que l'on ne m'entend pas,
Tout le monde m'ignore, et pourtant quand je passe,
Les fleurs et les oiseaux s'éveillent sous mes pas !
C'est moi qui chaque soir vais semer la pervenche
Et jeter la rosée au fond des bois ombreux.
J'ouvre de mes doigts fins chaque corolle blanche,
J'étoile d'une fleur le bout de chaque branche,
Dans le sentier par où s'en vont les amoureux !
Et je fleuris aussi les cœurs. — Si le poète
Qui pleure amèrement son doux rêve envolé
Sent tressaillir son cœur, et relève la tête,
Et sans savoir comment se trouve consolé,
C'est que mon aile blanche en passant l'a frôlé !





Partout où dans la nuit j'entends une prière
Ou des sanglots, j'accours ! De mes doigts de lumière
Je jette un rayon rose au fond des cœurs meurtris
Et je sèche les pleurs des pauvres yeux flétris ;
Et dans la nuit profonde, autour de moi s'élève
Comme un parfum très doux de jeunesse et d'espoir,
Qui fait ouvrir les fleurs, qui fait fleurir le rêve,
Et chanter les baisers dans la brise du soir !
Toujours, toujours, je vais... je vais... de grève en grève,
Et j'entends, tout le long de mon chemin béni,
Un cantique d'amour monter dans l'infini ! »

Et le rayon, glissant tout à coup dans l'espace,
N'est plus à l'horizon qu'un tout petit point blanc,
Qui tremblotte, se meurt, renaît... et puis s'efface...
Étincelle d'amour qui flamboie et qui passe
Comme une vision dans un rêve troublant...

PAUL BERTHON.





CONSOLATION AUTOMNALE

L'Automne tombe aux faces ternes
Des bassins bleus du Parc des Légendes
Et c'est sa voix qui rêve aux citernes
Et meurt aux gerbes des girandes ;

Le refrain fou des feuilles jaunes
Comme un essaim de fuyantes flèches
Sème dans les bois des palmes sèches
Sous les pieds en fuitè des faunes ;

En robe de faste florie
Vous y viendrez pour bercer mon Ame
Et mon cœur qui de crainte se pâme
Devant tant de triste incurie ;

Vous effeuillerez sur mes Rêves
Les rêves de vos baisers d'automne
Et vos lèvres berceuses et si bonnes
Me distrairont des heures brèves ;

Puis nous irons pencher nos faces
Sur les faces en bronze des folles
Figures de marbre où se désole
Le vieux jet d'eau que le jour glace;

Et Fée automnale qui faites
Mourir les regrets des gerbes graves
Vous charmerez de chants suaves
Mon Ame en fanaison de fêtes;

Et tous deux penchés sur l'eau vieille
Nous reverrons s'unir nos Visages
Parmi l'astre d'or chu qui nage
En flamme aux fontaines vermeilles...

EDMOND PILON.





TABLE

TEXTE

JEANNE DES AYETTES.

La mauvaise fée, la pastoure et le guerrier 151

PAUL BERTHON.

Rêve aux Étoiles 267

JACQUES BLANCHEDIU.

Vieille chanson (d'après B. Bjornson). . . 13

Croquis pour une légende d'automne . . . 86

Tout pleure 149

HENRI BORDEAUX.

Le soir des Sirènes 246

RENÉ BOYLESVE.

Le passeur de trois dames et encore d'autres dames 17

CHARLES BUET.

Le pain de mai (légende savoyarde) . . . 137

HENRY BUTEAU.

« *Sancta Magdalena* » 200

LÉON-LOUIS DENIS.

Automne (sonnet) 85

ROBERT DIANEL.

« *La vierge dit à la fée* » 255

GEORGES DOCQUOIS.

Quatrains fatidiques 12*L'annuelle nuit du mousse.* 52*Vincelli* 260

JACQUES DES GACHONS.

Ma mie Jehanne. 1*Après la chair entrevue, point désirée,
mais seulement admirée.* 77*Le Prince Naïf, héritier d'une race
maudite* 161*Le doux seigneur Jehan, par le monde
mauvais, vers sa fiancée.* 209

ALPHONSE GERMAIN.

La nonne de Fontevrault 28

ANDRÉ IBELS.

Eucharis (poème) 233

LÉONCE DE JONCIÈRES

Nitaqrit. 27*Rapsodie antique*. 99

TRISTAN KLINGSOR.

Marguerite au rouet 76*Titania* 198

GABRIEL DE LAUTREC.

L'étoile sombre 130*Prière* 133*L'urne* 135

LOUIS LE CARDONNEL.

Ressouvenir 34

MARC LEGRAND.

L'Ame antique. — Héraclès aux serpents
(d'après Théocrite) 62

HENRI MAZEL.

L'Idéal 41

ROLAND DE MARÈS.

En barbarie. — L'ame rouge du chevalier. 65

— *Le gui sanglant* 70

Chanson triste 244

STUART MERRILL.

*Chansons. — « Des lauriers, des lilas et
des lis... »* 50

« *O passantes, faites le signe... »* . . . 231

LÉON MICHAUD D'HUMIAC.

L'âme des lilas. 89

PAUL MIMANDE.

Le Théorbe. 185

EDMOND PILON.

Chanson naïve 111

Consolation automnale. 271

ÉMILE POUVILLON.

Rose de Noël 257

HENRI DE RÉGNIER.

« *L'oiseau bleu de l'espoir...* » 75

GEORGES ROUSSEL.

L'être imaginaire 36

GUSTAVE SOULIER.

Sur le chemin de la Pitié 113*Tablette votive* 197

GEORGE VANOR.

Fleuramyé 148

FERNAND WEYL.

Rêve 128*Clair de lune* 254

JACQUES YVEL.

Le fiancé de la mer 103

X.

« *Noël nouveau* » 262

ILLUSTRATIONS

I

IMAGES EN COULEURS

PAUL BERTHON. — La fée aux étoiles.	267
PAUL BOCQUET. — Tout pleure	149
ANDHRÉ DES GACHONS. — Ma mie Jehanne.	1
— — Le passeur de trois dames	18
— — Après la chair non désirée	81
— — Sur le chemin de la pitié	113
— — Le Prince Naïf	161
— — Le doux Seigneur Jehan	209
— — Eucharis	233
HENRI GENTIL. — Le Théorbe	185
LÉONCE DE JONCIÈRES. — Rapsodie antique	101
GEORGE RICARD-CORDINGLEY. — L'annuelle nuit du mousse	57

II

DESSINS HORS TEXTE

ANDHRÉ DES GACHONS. — Couverture ornée	0
— — La jolie fille aux yeux clairs.	181
ALPHON GERMAIN. — La nonne de Fontevrault	29
ALEXANDRE SÉON. — Fleur d'Avril.	65

III

IMAGES DANS LE TEXTE

PAUL BERTHON. —	267, 269, 270
PAUL BOCQUET. —	16
ANTONIN BUTEAU. —	202, 205, 208
HENRI GENTIL. —	26, 136, 185, 189, 193
ANDHRÉ DES GACHONS. — 1, 1, 21, 41, 49, 50, 52, 64, 65	75, 80, 89, 93, 109, 113, 118, 127
	149, 163, 168, 169, 177, 179
	184, 196, 209 211, 217, 221
	226, 229 233, 237, 241, 259
	260, 261, 252.
EUGÈNE GRASSET. —	103
LÉONCE DE JONCIÈRES —	11, 99, 147, 244, 257
PIERRE RAMBAUD. —	154, 158
PAUL RANSON. —	137, 141
PIERRE-ROGER. —	76, 199, 246, 253
ALEXANDRE SÉON. —	40, 162, 210



Le Gérant : J. DES GACHONS.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.

DIRECTEUR

Jacques des Gachons

40, rue de Buci.

(Le vendredi soir de 8 h. à min.)

ADMINISTRATEUR

Edmond Girard

rue Jacquier, 8.

(Le jeudi soir, de 8 h. à 11 h.)

SOMMAIRE

TEXTE

HENRI MAZEL.	<i>L'Idéal.</i>
STUART MERRILL	<i>Chanson.</i>
GEORGES DOCQUOIS.	<i>L'Annuelle nuit du mousse.</i>
MARC LEGRAND.	<i>L'âme antique. — Héraclès.</i>

ILLUSTRATIONS

GEORGES RICARD-CORDINGDEY.	<i>L'Annuelle nuit du mousse. — Aquarelle.</i>
ANDHRÉ DES GACHONS.	<i>L'Idéal. — Lettre ornée et cul de lampe.</i>
ID.	<i>Héraclès. — Cul de lampe.</i>

ABONNEMENTS ET PRIX DU FASCICULE

	Un an	Six mois	L'exemplaire
10 japon impérial	60 fr.	»	»
50 japon français blanc	12 fr.	»	»
« papier fort teinté	6 fr.	3 fr.	0 fr. 50

(Union Postale : 1 franc en plus par an, 0 fr. 50 pour six mois.)

De l'édition de luxe, tirée à 60 exemplaires numérotés, il ne reste qu'une série de japons français blancs.

Le bon augure de ce premier succès nous a poussés à donner, dès le second numéro, plus d'importance à notre publication. Chaque fascicule, composé de vingt-quatre pages au lieu de seize, contient au moins une aquarelle hors texte, (coloriée par l'auteur dans les 10 exemplaires sur japon impérial), des images dans le texte, et plusieurs têtes de page, lettres ornées et culs de lampe originaux. Au bout de l'année, on aura un volume in-16 soleil d'environ 300 pages, illustré d'une vingtaine d'aquarelles inédites et de nombreuses gravures.

Dépôts principaux : Madame Herrouet, 40, rue de Buci ; M. Brasseur, galeries de l'Odéon ; M. Bailly, rue de la Chaussée d'Antin, 11 ; librairie Dentu, 36, avenue de l'Opéra ; MM. Gagne et Boulmier, 19, boulevard Saint-Michel ; M. Le Campion, 2, passage du Saumon.

Collaborateurs de l'*Album des Légendes*

MM. Paul Bocquet, F. A. Cazals, Maurice Denis, Henri Gentil, Alphonse Germain, Eugène Grasset, Léonce de Juncières, G. Ricard-Cordingley, Pierre Roger, Alex. Séon, etc; *pour les images*.

René Boylesve, Henry Buteau, Jean Carrère, Edmond Coutances, J.-L. Croze, Georges Docquois, Tristan Klingsor, Louis Le Cardonnel, Marc Legrand, Maurice Maeterlinck, Henri Mazel, Stuart Merrill, Paul Mimande, Hugues Rebelle, Henry de Régnier, Adolphe Retté, P.-N. Roinard, Georges Roussel, George Vanor, etc.; *pour les contes et légendes*.

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que notre prochain fascicule contiendra, en hors texte, un crayon signé de Séon, l'impeccable dessinateur.

Autre bonne nouvelle : Maurice Denis, l'illustrateur de *Sagesse*, est désormais des nôtres.

Au sommaire du numéro 4 :

Texte : Hugues Rebelle, Henri de Régnier, Tristan Klingsor, Adolphe Retté, L. Denis.

Images : Alex. Séon (hors texte), Andhré des Gachons et Pierre Roger.

NOTULES D'ART

A TRAVERS LES THÉÂTRES.

Yzeil avec Sarah Bernhardt à la RENAISSANCE (de beaux décors, quelques jolis vers et une grande artiste) et *Yanthis* à l'ODÉON, nous attirèrent seules parmi les pièces jouées sur des scènes régulières. Nous félicitons l'Odéon de cette passagère infidélité au vaudeville, mais le public fut méprisable qui ne vint point applaudir le

poème de Jean Lorrain. L'auteur fit plus personnel depuis, plus profond, mais la forme de *Yanthis* est charmante et la musique de F. Thomé ravissante. M^{lle} Lucienne Dorcy, merveilleusement drapée de robes botticelliennes, eut un gros succès.

Sur les scènes irrégulières, la moisson fut meilleure.

M. La Rochelle, au profit d'une œuvre pieuse, donna deux représentations d'*Axël* de Villiers de l'Isle Adam. Malgré les loqueurs somptueuses mais antiscéniques, l'accueil fut enthousiaste. Dieu! que le rêve est beau et les pensées superbes. Mais, pourquoi cette fin de désespoir, pourquoi tuer dans nos âmes la chanson de vivre. Loin de la réalité salissante, certes! Mais loin de nous aussi les inesthétiques visions de suicide...

Hélas! voici qu'un de nos plus chers amis suit la trace du maître. L'ŒUVRE vient de nous donner *l'Image* de M. Baubourg, l'auteur des *Nouvelles passionnées* et des *Contes pour les assassins*. Au point de vue dramatique la pièce est supérieure à *Axël*; nous avons un dramaturge de plus. Mais quel noir spectacle. Non, mille fois! Le rêve ne doit pas mener à la folie et à la mort. La poésie et le sourire vont de pair, arrière le rictus inharmonieux des fantômes funèbres.

Applaudissons tout de même le jeune auteur et Ligné Poé, le directeur de l'ŒUVRE et Madame Bady, une grande artiste, vraiment. Avec M^{lle} Camée qui joua Sara d'*Axël*, nous avons deux comédiennes de rêve. Il nous faut nommer aussi, pour sa voix délicieusement charmeresse et son visage de petite sainte, une autre interprète d'*Axël*, M^{lle} Lara. Parmi les hommes, MM. Larochelle, Valcourt, Depas et Raymond.

A l'ŒUVRE, comme lever de rideau, *Nuit d'avril à Cécès* de M. Trarieux contenait de fort jolis passages. Un décor de Maurice Denis, illuminait le fond de ce poème de mort, encore.

Deux ouvrages étrangers nous furent également révélés sur nos scènes littéraires, ces derniers temps :

l'Assomption d'Hannele Mattern de G. Hauptmann, au Théâtre Libre, cauchemar orné d'anges et de visions douces, — et *Au-dessus des forces humaines* de B. Bjornson au théâtre de Lugné Poé, — une des œuvres les plus poignantes qu'il nous ait été donné de voir en ces dernières pourtant belles années pour la dramatique européenne...

Les vaudevillistes n'ont décidément pas tué le théâtre sous leurs furieux quiproquos!

A TRAVERS LES REVUES.

Le dernier *Ermitage* publie un fragment d'un drame de M. Pierre Valin, une chanson d'Henri de Régnier et de belles proses de Hugues Rebelle, Henri Mazel, et René Boylesve. Un long article aussi, à méditer, de notre directeur J. des Gachons : le *Théâtre que nous voulons*.

Dans *L'Art et la Vie*, une scène des *Blessés*, le beau drame de rêve d'Adolphe Retté. Traduction d'une remarquable étude de H. Ellis sur *Ibsen*.

Dans le *Mercur de France*, les critiques dominent; toutefois en poésie, signalons les noms de Tristan Klingsor et André Fontainas. De Remy de Gourmont *La Dernière conséquence de l'Idéalisme*.

Au sommaire du dernier *Réveil*, de Gand : Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Camille Lemonnier, A. Genar (fragment de *l'Abyme*, drame de rêve.)

Simple Revue s'inquiète surtout de réalités et de mondanités. Fern. Hauser y philosophe sagement, si l'on peut dire.

Studio, la belle revue d'art anglaise nous donne d'attrayantes reproductions des dessins d'Aubrey Beardsley pour la *Salomé* d'Oscar Wilde et des études du tout jeune et très curieux peintre décorateur H. Granville Fell; et sur l'école municipale des Beaux Arts de Birmingham. Chaque fascicule est d'ailleurs somptueusement illustré.

Merci au *Diable au corps*, gaillarde revue brabançonne, de ses aimables souhais. De Belgique encore nous arrivent les fascicules de la *Nervie*, avec, au sommaire, MM. Rodrigue Serasquier, Émile Lecomte, etc.

Les *Ibis*, une benjamine à nous, déjà, donne des vers de Francis Viellé-Griffin et Ap. Ulmna, des notes de J. Gasquet et T. Klingsor.

Dans le dernier *Art Littéraire* : Remy de Courmont et Saint-Pol-Roux.

L'Idée Libre augmente ses pages : H. de Régnier, M. Morhardt, Besnus.

La *Plume* : Adolphe Retté, Paul Vérola, Rambosson, Jossot, A. des Gachons, de Feure, poésies et images.

Merci aussi à l'*Écho de la Semaine*, au *Livre et Image*, à la *Revue des Revues*.

LIVRES RECUS.

Épilogues des saisons humaines de Saint-Pol-Roux (édition du *Mercur de France*); *Le Triptyque à la Marguerite* de Tristan Klingsor (Thulé); *Louise*, roman en vers de M. Fuster (Fischbacher); *Rythmes et Rires* par la méchante si spirituelle Ouvreuse du cirque d'été (édition de la *Plume*); *Paysage dans l'art*, une solide étude de Raymond Bouyer, ornée d'un beau dessin d'Alex. Séon (édition de l'*Artiste*); *L'Épave* roman de Pierre de Gamond, recommandé à nos lectrices (Charpentier, éd.).

J. Bl.

Imprimerie Girard, 8, rue Jacquier, à Paris.

L'Album
des
Légendes

Publication mensuelle illustrée

NUMÉRO IV.

AVRIL 1894.

Prix : 50 centimes

DIRECTEURS :

J. et A. des Gachons

DIRECTEURS

A. et J. des Gachons

40, rue de Buci,

(Le samedi soir de 8 h. à min.)

ADMINISTRATEUR

Edmond Girard

rue Jacquier, 8.

(Le jeudi soir, de 8 h. à 11 h.)

SOMMAIRE

TEXTE

ROLAND DE MARÈS.	<i>En Barbarie.</i>
HENRI DE RÉGNIER.	<i>L'oiseau bleu de l'amour.</i>
TRISTAN KLINOSOR.	<i>Marguerite au rouet.</i>
JACQUES DES GACHONS.	<i>Après la chair non désirée mais seulement admirée.</i>
LOUIS DENIS.	<i>Automne.</i>
JACQUES BLANCHEDIU.	<i>Simple croquis.</i>

ILLUSTRATIONS

ALEXANDRE SÉON.	<i>Fleur d'avril (hors texte).</i>
ANDRÉ DES GACHONS.	<i>Après la chair... — Aquarelle.</i>
ID.	<i>Il revêtit sa robe de priant.</i>
ID.	<i>L'oiseau de l'amour. — Let- tre ornée.</i>
ID.	<i>En Barbarie. — Lettre ornée.</i>
PIERRE ROGER.	<i>Marguerite au rouet. — Let- tre ornée.</i>

ABONNEMENTS ET PRIX DU FASCICULE

	Un an	Six mois	L'exemplaire
10 japon impérial	60 fr.	»	»
50 japon français blanc	12 fr.	»	»
« papier fort teinté	6 fr.	3 fr.	0 fr. 50

De l'édition de luxe, tirée à soixante exemplaires numérotés, il ne reste plus qu'une série de japons français blancs.

Le bon augure de ce premier succès nous a poussés à donner, dès le second numéro, plus d'importance à notre publication. Chaque fascicule, composé de vingt-quatre pages au lieu de seize, contient au moins une aquarelle hors texte, coloriée par l'auteur dans les 10 exemplaires sur japon impérial, des images dans le texte, et plusieurs têtes de page, lettres ornées et culs de lampe originaux. Au bout de l'année, on aura un volume in-16 soleil d'environ 300 pages, illustré d'une vingtaine d'aquarelles inédites et de nombreuses gravures.

Denis surtout nous intéresse avec ses *Pèlerins d'Emmaüs* et surtout ce plafond blanc et rose : passantes aux doux contours cueillant des gerbes de couleurs à des arbres éternellement fleuris. Cependant certains paysages de Luce ont du grandiose et les œuvres de Signac et de Pissaro nous ont arrêté.

Ouïlon Redon expose chez Durand Ruel une étrange et imposante série de hideurs de cauchemar.

- La *Revue blanche* nous a conyié à une exhibition de tout à fait curieux dessins de Roussel.

Enfin la Rose Croix, 5, rue de la Paix, a ouvert son salon annuel. Le Sâr Peladan fut cette fois fort sévère, le rêve seul et l'idéal furent admis. Knopff a trois petits chefs-d'œuvre, d'une pureté de lignes admirable. Osbert des promenades nocturnes d'un beau sentiment. Delville des beaux dessins et des compositions de poésie étrange et imposante. Notre ami A. des Gachons toute une série de pures aquarelles, entre autres *Chant de vierges*, image vitrail et *Yanthis* d'après le poème de Jean Lorrain. Marius Simons (*La fièvre*) et Armand Point (*Princesse nocturne*) Mildeleer et Conty, Duthoit, de Feure, et Rosencrantz auraient droit à plus que cette mention. L'affiche, d'un dessin solide est signée Albinet. En sculpture, à citer surtout les œuvres du pauvre grand Artiste Rambaud et surtout sa statue *Une martyre*, d'une réelle grandeur de sentiment.

J. Bl.

Lire dans le n° du 15 Avril de *L'Avenir dramatique et littéraire* le projet de M. Adolphe Talasso, « La rénovation des Cours d'amour ». *L'Album des Légendes* reviendra sur cette idée tout à fait originale et dont il recommande l'étude à tous ses amis.

Les *Essais d'Art Libre* préparent un numéro triple, Février-mars-avril, qui paraîtra à la fin de ce mois. Prix : Un franc.

Au sommaire de cet intéressant fascicule figureront : Saint-Pol-Roux, Saint-Georges de Bouhélier, Paul Gauguin, Abel Pelletier, Dauphin Meunier, Firmin Roz, P.-N. Roinard, Ch.-H. Hirsch...



PARIS
E. GIRARD ÉDITEUR
8, rue Jacquier. 8.

L'Album des Légendes

Publication mensuelle illustrée

NOUVEAU N°

MAI 1897.

Price : 30 centimes

DIRECTEUR :

JACQUES DES GACHONS

DIRECTEUR

Jacques des Gachons

40, rue de Buci,

(Le samedi soir de 8 h. à min.)

ADMINISTRATEUR

Edmond Girard

rue Jacquier, 8.

(Le jeudi soir, de 8 h. à 11 h.)

SOMMAIRE

TEXTE

LÉON MICHAUD D'HUMIAC.	<i>L'Ame des Lilas.</i>
LÉONCE DE JONCIÈRES.	<i>Rapsodie Antique.</i>
JACQUES YVEL.	<i>Le fiancé de la mer.</i>
EDMOND PILON.	<i>Chanson naïve.</i>

ILLUSTRATIONS

LÉONCE DE JONCIÈRES.	<i>Rapsodie antique. — Aquarelle.</i>
ID.	<i>Tête de chapitre.</i>
EUGÈNE GRASSET.	<i>Le Fiancé de la mer. — Lettre ornée.</i>
ANDRÉ DES GACHONS.	<i>L'Ame des Lilas. — Tête de chapitre.</i>
ID.	<i>Élainé.</i>
ID.	<i>La fille du roi des Morgan.</i>

ABONNEMENTS ET PRIX DU FASCICULE

	Un an	Six mois	L'exemplaire
10 japon impérial	60 fr.	»	»
50 japon français blanc	12 fr.	»	»
« papier fort teinté	6 fr.	3 fr.	0 fr. 50

De l'édition de luxe, tirée à 60 exemplaires numérotés, il ne reste qu'une série de japons français blancs.

Chaque fascicule, composé de vingt-quatre pages au lieu de seize, contient au moins une aquarelle hors texte, (coloriée par l'auteur dans les 10 exemplaires sur japon impérial), des images, dans le texte, et plusieurs têtes de page, lettres ornées et culs de lampe originaux. Au bout de l'année, on aura un volume in-16 soleil d'environ 300 pages illustré d'une vingtaine d'aquarelles inédites et de nombreuses gravures.

Dépositaire général : Gagné et Boulonier, 19, boul. St-Michel.
 Dépôts principaux : M. Brasseur, galeries de l'Odéon; M. Bailly, rue de la Chaussée d'Antin, 11; librairie Dentu, 36, avenue de l'Opéra; ; M. Le Campion, 2, passage du Saumon; Flammarion, boulevard des Italiens.

Collaborateurs de l'Album des Légendes

MM. Paul Bocquet, F. A. Cazals, Maurice Denis, Henri Gentil, Alphonse Germain, Eugène Grasset, Léonce de Joncières, G. Ricard-Cordingley, A. Osbert, Ranson, Pierre Roger, Alex. Séon, etc.; pour les images.

René Boylesve, Henry Buteau, J. Blanchédieu, Charles Buet; Jean Carrère, Edmond Coutances, J.-L. Croze, H. Degron, Georges Docquois, Tristan Klingsor, Louis Le Cardonnell, Marc Le-grand, Roland de Marès, Maurice Mæterlinck, Henri Mazel, Stuart Merrill, Paul Mimande, Hugues Rebell, Henry de Régnier, Adolphe Retté, P.-N. Roinard, Georges Roussel, George Vanor, etc.; pour les contes et légendes.

NOTULES D'ART

LES DEUX SALONS.

Ne sauvons de ce double naufrage que quelques noms d'artistes.

Au Champ de Mars :

L'énorme décoration de Puvis de Chavannes, d'une poésie moins intense que jadis, mais où l'on sent encore la griffe du vieux maître.

Alex. Séon, tout près, expose un *Sous bois, le soir*. Des muses volent à travers la forêt, se défiant, dans le silence harmonieux et parmi les odeurs qui montent des bruyères. Un grand calme se dégage de ce panneau un peu sévère.

Encore un projet décoratif : *Au seuil d'un rêve* d'André des Gachons. De jeunes femmes, en songe, cueillent des fleurs en une plaine délicieusement irréelle. Osbert a l'agrandissement, doux et chaste, d'une de ses toiles de la dernière Rose-Croix, *Harmonie virginale* en bleu majeur.

De Feure des meubles curieusement ornements. Plus humains et plus bellement légendaires les travaux d'ornementation de Walgren : entre autres son marteau de porte dont la poignée est une jeune femme explorée suspendue aux barreaux d'une prison.

Marcus Simons dont le *Rayonnement de la croix* est d'une inspiration tout à fait curieuse et qui paraît sincère. L'imposante *Néméa* de Chabas. *Matérialisme et idéalisme* de L. W. Hawkins est une des plus parfaites choses. Les visions d'Armand Point sont belles, lumineuses, harmo-

nieuses au plus haut degré : *Ève*, *Harmonie du Soir*, *Ame d'automne* et surtout un superbe *Portrait* d'une rare puissance. Ary Renan conte toujours ses légendes harmonieuses avec une science non exempte de surprises ou jolies ou terribles : *Scylla*, *Le poète et le mirage*, *la Phalène*. M. Elliot est l'amant du soleil. Louis Picard est hanté d'yeux de vierge rêvante. Les aquarelles de Schwab, de Couty, les dessins de Séon, la *Rachilde* de Guiguet, les pastels de Point plus beaux encore que sa peinture peut-être, les marines du norvégien Thaulow, les vitraux et la couverture de *l'Art Gothique* de Grasset. Parmi les paysagistes Damoye d'une jolie précision, Paul Bocquet plus doux, plus pénétré du mystère des choses et l'impressionnant Whistler. Parmi les portraitistes qui arrivent à l'expression d'une âme : B. de Monvel : la baronne Deslandes, féline et curieuse d'au delà ; A. de la Gandara : la toute blonde et blanche princesse de Chimay ; Aman Jean : Dampt, d'une sûreté et d'une profondeur d'expression qui impose. Alexander : un solide Thaulow. Encore des noms : Béthune, Schuller et ses projets de décoration.

A la sculpture un merveilleux petit chef-d'œuvre : la fée Melusine et le chevalier Raymondin, groupe acier, ivoire et or de Dampt ; l'*Ophélie* de A. de Niederhausern-Rodo ; *Bigoudine* et *Consolation*, de Wallgren, ce pieux poète des misères, ce loyal et grand artiste. Enfin l'ouvrier naïf du Berry, Baffier, a une monumentale cheminée d'une solide et logique inspiration. *Emprise* de Masseau. Parmi les bustes expressifs ceux d'Alfr. Lenoir, de M^{me} A. Wallgren.

Aux Champs Élysées.

Beaucoup moins de légendaires : le plus intéressant est Jean Weber à la peinture comme à l'aquarelle : *La cité déserte* avec ses murs roses et l'or des sables où grouillent des envahisseurs microscopiques. Rochegrosse avec son chevalier aux fleurs, inspiré de Wagner, est toujours le brillant coloriste des chairs ensoleillées. Henri Martin a une *Douleur* un peu théâtrale peut-être mais fort impressionnante, — de couleurs éteintes d'une belle harmonie. Quelques noms encore : L. Métivet, Numa Gillet Corneillier.

Dans le hall de la sculpture un amoncellement d'inutilités, toutefois plusieurs morceaux dignes d'intérêt. Parmi les

rare belles œuvres : *Le Chevalier Bayard* et le *Berlioz* de Rambaud, le grand artiste mort auquel la médaille du Salon devrait être décernée (à son défaut : Henri Martin). *Matho vaincu* de Rivière.

LIVRES REÇUS.

Comiche, par Lucien Donel; ce sont de petits romans, doux et plaintifs comme des saules au vent du soir, d'une écriture pittoresque et jolie (Charpentier et Fasquelle, éd.). *Récital mystique*, recueil de pieux, de parfumés et parfois de terribles poèmes, d'Adrien Mithouard (chez Lemerre). *Nouveaux contes de la Reine Mab* de notre collaborateur Léon Michaud d'Humiac, voyageur délicat au pays de l'irréel et du fantastique et aussi des précieux marivaudages (Vanier, éditeur). — *En Barbarie* par Roland de Marès (*Mercur de France*) le volume de légendes campinoises que nous avons annoncé et dont nos lecteurs ont pu au numéro dernier goûter toute la saveur. — *La résurrection des Jours d'amour* (édition de l'*Avenir dramatique et littéraire*) par M. Thalasso, (le vibrant poète, le fiévreux et loyal défenseur de l'art), vient de paraître en brochure. Les poètes venant dire eux-mêmes en public leurs œuvres, prenant part à des concours, intéressés à la recette, tel est en résumé le beau projet qu'y décrit l'auteur. Tous nos amis seront avec lui. — *Les Petites Religions de Paris* par Jules Bois (L. Chailley, éd.) avec de très curieux aperçus sur ces sectes ignorées et que respecte d'autant plus l'auteur qu'elles peuvent aider à l'acheminement actuel vers le culte du Beau, vers le règne de la *Femme*, qu'appelle de tous ses vœux le jeune conférencier-poète.

A TRAVERS LES REVUES.

Nous voici obligés de remettre notre petite revue des revues amies.

Mais nous sommes sûrs que nos lecteurs suivent : l'*Ermitage*, le *Mercur de France*, les *Essais d'Art Libre*, *L'Art et la Vie*, *L'Idée Libre*, *La Plume*, l'Anglais *Studio*, les Belges : *Réveil* et *Nervie*.

Bon merci à Lucien Descaves du *Journal* qui dernièrement nous consacra un si loyal et si encourageant article.

J. Bl.



PARIS

E. GIPARD ÉDITEUR

8, rue Jacquem. S.

L'Album
des
Légendes

Publication mensuelle illustrée

NUMÉRO VI.

JUIN 1894.

Prix : 50 centimes.

DIRECTEUR :

Jacques des Gachons

DIRECTEUR

Jacques des Gachons

40, rue de Buci,

(Le samedi soir de 8 h. à min.)

ADMINISTRATEUR

Edmond Girard

rue Jacquier, 8.

(Le jeudi soir, de 8 h. à 11 h.)

SOMMAIRE

TEXTE

GUSTAVE SOULIER.	<i>Sur le Chemin de la pitié.</i>
FERNAND WEYL.	<i>Rêve.</i>
GABRIEL DE LAUTREC.	<i>Trois proses.</i>

ILLUSTRATIONS

ANDHRÉ DES GACHONS.	<i>Le chemin de la pitié. — Aquarelle.</i>
ID.	<i>Le castel inaccessible.</i>
ID.	<i>Le chevalier Perceval.</i>
ID.	<i>Cul de lampe.</i>
HENRI GENTIL.	<i>Fantasmagorie.</i>

ABONNEMENTS ET PRIX DU FASCICULE

	Un an	Six mois	L'exemplaire
10 japon impérial	60 fr.	»	»
50 japon français blanc	12 fr.	»	»
« papier fort teinté	6 fr.	3 fr.	0 fr. 50

De l'édition de luxe, tirée à 60 exemplaires numérotés, il ne reste qu'une série de japons français blancs.

Chaque fascicule, composé de vingt-quatre pages au lieu de seize, contient au moins une aquarelle hors texte, (coloriée par l'auteur dans les 10 exemplaires sur japon impérial), des images, dans le texte, et plusieurs têtes de page, lettres ornées et culs de lampe originaux. Au bout de l'année, on aura un volume in-16 soleil d'environ 300 pages illustré d'une vingtaine d'aquarelles inédites et de nombreuses gravures.

Dépositaire général : Gagné et Boulinier, 19, boul. St-Michel.
 Dépôts principaux : M. Brasseur, galeries de l'Odéon; M. Bailly, rue de la Chaussée d'Antin, 11; librairie Dentu, 36, avenue de l'Opéra; M. Le Campion, 2, passage du Saumon; Flammarion, boulevard des Italiens; Sevin, boulevard des Italiens.

Collaborateurs de l'*Album des Légendes*

MM. Andhré des Gachons, Paul Bocquet, F. A. Cazals, John M. Clark, Maurice Denis, Henri Gentil, Alphonse Germain, Eugène Grasset, Léonce de Joncières, G. Ricard-Cordingley, A. Osbert, P. Ranson, Pierre Roger, Alex. Séon, etc; *pour les images.*

René Boylesve, Henry Buteau, J. Blanchédieu, Charles Buet, Jean Carrère, Edmond Coutances, J.-L. Croze, H. Degron, Georges Docquois, Béatrix de la Ferté, L. Michaud d'Humiac, Tristan Klingsor, Louis Le Cardonnel, Marc Legrand, G. de Lautrec, Roland de Marès, Maurice Mæterlinck, Henri Mazel, Stuart Merrill, Paul Mimande, Émile Pouvillon, Hugues Rebell, Henry de Régnier, Adolphe Retté, P.-N. Roinard, Georges Roussel, Paul Revoil, G. Soulier, George Vanor, Jacques Yvel, Fernand Weyl, etc.; *pour les contes et légendes.*

NOTULES D'ART

LIVRES REÇUS. — *Bernadette de Lourdes*, par Émile Pouvillon, Plon et Nourrit, éditeurs : oh! le pur et pieux et joli livre; toute une âme y revit et vous caresse. il semble, et vous élève loin des vilénies contemporaines. L'auteur sera bientôt des nôtres, *L'Album des Légendes* est heureux de le dire à ses lecteurs. — *Illusion*, par Abel Pelletier (Edm. Girard, éditeur) le premier volume d'une série : « Consciences s contemporaines » œuvre d'un esprit élevé qu'attriste notre temps nauséeux, — d'ailleurs dédiée à l'ombre inquiète de Werther. — *La porte héroïque du Ciel*, drame ésotérique de Jules Bois, le poète mystique, l'auteur des *Noces de Sathan*, qui poursuit son but de croyant à une rédemption par le mal, « car le péché vaut mieux qu'un salut illusoire. » Le livre, de forme étrange, est orné de 2 dessins curieux d'Antoine de la Rochefoucauld, et un pré-

lude d'Érik Satie donne la note du poème (Librairie de l'Art Indépendant.) — *La Bien-aimée*, poésie de M^{lle} Madeleine Lépine (Bibliothèque de la *Plume*). Le livre est préfacé par Léon Deschamps qui attire notre attention sur les pièces de demi-teintes qui en effet présentent quelques jolis coins. — *Chants de la pluie et du soleil* par Hugues Rebell (Librairie Charles) une passionnée prose, un grand amour de la vie, un épanouissement de tout l'être, vraiment peu commun en notre temps : un beau et grand livre, à garder, à relire. — *Alladine et Palomides ; Intérieur ; et la Mort de Tintagiles* : trois petits drames pour marionnettes, par Maurice Maeterlinck. Après la vie et la lumière, la nuit, la tristesse et la souffrance de vivre, les émotions grossies en en calamités, la pâleur des visages, la mort toujours assise en un coin de la scène et qui semble rayonner de la ténèbre sur les âmes. « Les mots n'ont aucun sens quand les âmes ne sont pas à portée l'une de l'autre. » Quand on vibre à Maeterlinck on ressent d'inédites et bien troublantes sensations (Collection du *Réveil*, à Bruxelles). — *Psyché*, par Jacques Daurelle, (Vanier, éditeur) sorte de long et doux poème en prose, écrit avec mélancolie et préciosité, délicatement édité. Les heures que le journalisme laisse à M. Daurelle sont bellement employées. — Enfin, *les Récits de Rhamsès II*, recueil piquant de nouvelles ou lestes, ou humoristiques ou fumistes. Préfacier : Willy qui pourrait bien en plus avoir mis la main aux meilleures pages. Couverture en couleur d'André des Gachons (chez Simonis Empis, rue Cherubini).

LE TROISIÈME SALON DES CENT. — Après le gros succès d'art de l'exposition Grasset, L. Deschamps a installé dans son hall de la rue Bonaparte, une seconde exposition d'ensemble. Nous avons particulièrement remarqué *La Nuit* de Seon, *Les Biens de la Terre* de Grasset, *les Pavots* de John M. Clark qui devient notre collaborateur, *les Fiancés de jadis* d'A. des Gachons, *Le souffle de l'hiver* de Marcius Simons, les compositions de Maurice Dumont, les *Laurent Tailhade* et les *Verlaine* de F. A. Cazals, *Lever de l'aurore*

d'Osbert, *la Cigale* de F. Charpentier, les cires de M^{lle} Sara de Swart. Encore quelques noms : Léon Lebègue, V. Koos, G. Noury (l'affiche), G. Rouillet, Émile Causé, Pierre Roche (d'intéressants essais de gyptographe), Raymond Lothé. D'Alphonse Germain, des esquisses seulement. Rops et Maurice Denis sont représentés par d'intéressantes lithographies.

LES REVUES. — Lire *l'Ermitage*, les *Essais d'Art Libre*, *La Plume* (le dernier numéro est consacré à Grasset), *le Mercure de France*, *Studio*, les *Ibis*, *la Nervie*, *le Réveil*, *L'Art Littéraire*, *Pages d'Art*.

Nous prions nos abonnés de six mois de vouloir bien nous envoyer, ces jours-ci, la seconde portion de leur souscription.

Quant à nos nouveaux abonnés, nous les informons que les deux premiers numéros de *l'Album* étant épuisés, ils recevront la collection complète de nos fascicules lors de la réédition qui en sera faite prochainement.





PARIS

E. GIRARD ÉDITEUR

8, rue Jacquier, 8.



ALBUM
DES
LÉGENDES

André
des
Gachons

1894

JUILLET 1894.

DIRECTEUR, Jacques des Gachons

Prix : 50 centimes

DIRECTEUR

Jacques des Gachons*40, rue de Bucy,*

(Le samedi soir de 8 h. à min.)

ADMINISTRATEUR

Edmond Girard*rue Jacquier, 8.*

(Le jeudi soir, de 8 h. à 11 h.)

SOMMAIRE

TEXTE

CHARLES BUET.	<i>Le pain de Mai.</i>
GEORGE VANOR.	<i>Fleuramye.</i>
JACQUES BLANCHÉDIEU.	<i>Tout pleure.</i>
JEANNE DES AYETTES.	<i>La mauvaise fée, la pas- tour^e et le guerrier.</i>

ILLUSTRATIONS

PAUL BOCQUET.	<i>Tout pleure. — Aquarelle.</i>
P. RANSON.	<i>Le pain de Mai. — Page ornée.</i>
ID.	<i>La Chatelaine.</i>
PIERRE RAMBAUD.	<i>Izarde.</i>
ID.	<i>O beau lys sauvage...</i>
ANDRÉ DES GACHONS.	<i>Couverture ornée.</i>
ID.	<i>Tout pleure. — Lettre ornée.</i>
LÉONCE DE JONCIÈRES.	<i>Cul de lampe.</i>

ABONNEMENTS ET PRIX DU FASCICULE

	Un an	Six mois	L'exemplaire
10 japon impérial	60 fr.	»	»
50 japon français blanc	12 fr.	»	»
« papier fort teinté	6 fr.	3 fr.	0 fr. 50

De l'édition de luxe, tirée à 60 exemplaires numérotés, il ne reste qu'une série de japons français blancs.

Chaque fascicule, composé de vingt-quatre pages, contient au moins une aquarelle hors texte, (coloriée par l'auteur dans les 10 exemplaires sur japon impérial), des images, dans le texte, et plusieurs têtes de page, lettres ornées et culs de lampe originaux. Au bout de l'année, on aura un volume in-16 soleil d'environ 300 pages illustré d'une vingtaine d'aquarelles inédites et de nombreuses gravures.

Dépositaire général : Gagné et Boulonier, 19, boul. St-Michel.
Dépôts principaux : M. Brasseur, galeries de l'Odéon; M. Bailly, rue de la Chaussée d'Antin, 11; librairie Dentu, 36, avenue de l'Opéra; M. Le Campion, 2, passage du Saumon; Flammarion, boulevard des Italiens; Sevin, boulevard des Italiens.

Collaborateurs de l'Album des Légendes

MM. Andhré des Gachons, Paul Bocquet, Antonin Buteau, F. A. Cazals, John M. Clark, Maurice Denis, Henri Gentil, Alphonse Germain, Eugène Grasset, Léonce de Joncières, G. Rocard-Cordingley, A. Osbert, P. Ranson, Pierre Roger, Alex. Séon, etc; *pour les images.*

Jeanne des Ayettes, René Boylesve, Henry Buteau, J. Blanchet-dieu, Charles Buet, Jean Carrère, Edmond Coutances, J.-L. Croze, H. Degron, Georges Docquois, Béatrix de la Ferté, L. Michaud d'Humiac, Tristan Klingsor, Louis Le Cardonnel, Marc Legrand, G. de Lautrec, Jean Lorrain, Roland de Marès, Maurice Mæterlinck, Henri Mazel, Stuart Merrill, Paul Mimande, Émile Pouvillon, Hugues Rebell, Henry de Régnier, Adolphe Retté, P.-N. Roinard, Georges Roussel, Paul Revoil, G. Soulier, Hyani Sélo, George Vanor, Jacques Yvel, Fernand Weyl, etc.; *pour les contes et légendes.*

NOTULES D'ART

LES SALONS. — Les salons ont fermé leurs portes. Les âmes sensibles se demandent ce que deviennent ces monceaux de bustes et ces kilomètres de peinture qui chaque année leur procurent de si belles migraines. Quant à nous, ce qui nous chagrine au contraire, c'est de songer que nous retrouverons peut-être dans certains salons et dans des musées quelques-unes des horreurs entrevues aux Champs-Élysées ou au Champ-de-Mars. Car cela s'achète, hélas !

Par contre, nous déplorons l'incurie des acheteurs, officiels ou non. Nous savons de très belles choses qui vont retourner à l'atelier natal. Nous ne citerons aucun nom, sauf celui d'un mort, Pierre Rambaud, dont le *Berlioz mourant*, une des œuvres capitales des Champs-Élysées ne

figurera pas au Luxembourg, cette année du moins. Nous ne faisons pas de critique d'art ici, nous signalons des faits, simplement. Rambaud était un grand artiste, son *Bayard*, (le clou du Salon, et pour lequel nous demandions la médaille d'honneur,) doit être érigé par souscription à Poncharra-sur-Bréda. La souscription reste ouverte; en notre temps peu chevaleresque le *Chevalier sans peur et sans reproche* est un peu oublié. Nous engageons nos amis riches à nous envoyer leur obole que nous transmettrons au Comité.

L'Album a l'honneur, ce mois-ci, de publier deux dessins inédits du pauvre grand artiste, dessins qui ne sauraient donner une idée complète de l'art sain, chaste et noble de l'auteur d'*Agrippa d'Aubigné*, de *Bayard enfant*, de la *Muse des Bois*, de *Une Martyre* et de *Berlioz mourant*.

L'homme n'est plus, l'œuvre reste, grande. Une pieuse vestale veille au foyer de l'absent. Et aussi quelques amis dévoués.

LES REVUES. — Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs la série d'études que publient tour à tour dans *l'Art et la Vie*, nos amis Gustave Soulier et Fernand Weyl. Voici les noms de ceux qu'ils se sont plu à ranger sous le titre général des *Artistes de l'Ame*: Armand Point (janvier) Vallgren (mars), Grasset (avril), Séon (mai), Andhré des Gachons (juin). La série sera continuée. Signalons aussi dans le n° de juin, de très beaux vers de A. Retté.

Les numéros spéciaux de la *Plume* sont toujours à garder. Celui du 15 mai, consacré au maître Grasset est un document qu'il fait bon se procurer aujourd'hui. Celui du 15 juin, consacré à *L'aristocratie* et rédigé par Heuri Mazel est à méditer en ces jours de médiocratie. En hors texte, une reproduction heureuse du *Printemps* de Botticelli.

Le *Studio* reste toujours une des plus curieuses et variées revues d'art anglaises dont nous envions la fortune, qui lui permet un si beau développement.

Le *Mercur*e donne en hors texte une série d'interprétations de troublantes lithographies d'Henri de Groux.

La dernière *Revue Blanche* publie plusieurs poèmes d'Henri de Régnier, de toute beauté.

Tous les numéros de l'*Ermitage* sont intéressants. Des vers de Stuart Merrill et de F. Viellé-Griffin, des proses de Rebell, Boylesve, Mazel, de curieuses critiques, entre autres (juillet) l'étude d'Alphonse Germain sur le sculpteur Pézieux que nous avons omis malencontreusement dans notre très bref compte-rendu du Salon dernier. Notons aussi le nom de M^{lle} Elisabeth Sonrel dont nous avons remarqué les *âmes volantes* et que nous espérons pouvoir bientôt adjoindre aux artistes de l'*Album des Légendes*.

A suivre également : les *Ibis*, l'*Idée Libre*, la *Revue Wal-lonne* au dernier fascicule hors texte Aug. Donnay, la *Nervie* (en juillet *Essai sur l'Idéal* par Retté et la traduction de l'étude sur *Knopff* parue dans le *Magazine of Art*), le *Réveil* (vers de Rassenfosse, Serasquiez etc.) *Pages d'art*.

LIVRES REÇUS.

Saint Antoine affirme (par Henri Mazel, avec couverture curieusement ornée par Henri Gentil, — chez Girard) une plaquette dont chaque titre de chapitre pourrait devenir parole d'évangile pour les croyants de l'art. — *Maguette et compère le loup* par Hyani-Sélo (chez Delagrave). Ce livre-ci est pour les tout petits dont on ne s'occupe pas assez, livre simplet, aimable, rieur quand il faut et que toutes nos abonnées voudront offrir à leurs gentils favoris. Illustration de Boutet de Monvel, Guydo etc. — *Portraits du prochain siècle*, publié par Girard, 3 fr. — Parmi les portraiturés, nos amis : René Boylesve, Ed. Coutances, J.-L. Croze, H. Degron, G. Docquois, L. Le Cardonnel, J. des Gachons, M. Legrand, R. de Marès, M. Mæterlinck, H. Mazel, S. Merrill, H. Rebell, H. de Régnier, A. Retté. P.-N. Roinard (préfacier du *Recueil*), G. Vanor. Nous sommes donc un peu gênés pour recommander ce livre à nos lecteurs.

J. Bl.

Trois abonnés de six mois n'ont pas encore renouvelé. Nous les prions de nous retourner le présent fascicule s'ils désirent ne plus recevoir l'*Album*.



PARIS

E. GIRARD ÉDITEUR

8, rue Jacquier, 8.



ALBUM
DES
LÉGENDES

AOUT 1894.

DIRECTEUR, Jacques des Gachons

Prix : 50 centimes

DIRECTEUR

Jacques des Gachons*40, rue de Buci.*

ADMINISTRATEUR

Edmond Girard*rue Jacquier, 8.*

(Le jeudi soir, de 8 h. à 11 h.)

SOMMAIRE

TEXTE

JACQUES DES GACHONS. *Le Prince Naïf héritier
d'une race maudite (1^{re}
partie).*

ILLUSTRATIONS

ALEXANDRE SÉON *Lettre ornée initiale.*
 ANDHRÉ DES GACHONS. *La salle d'horreur. —
Aquarelle.*
 ID. *La vierge aux yeux clairs.
Dessin hors texte.*
 ID. *La haute terrasse.*
 ID. *Le fantôme.*
 ID. *La lampe libératrice.*
 ID. *Les litanies funèbres.*
 ID. *La fuite.*
 ID. *Le village aux toits roses.*

ABONNEMENTS ET PRIX DU FASCICULE

	Un an	Six mois	L'exemplaire
10 japon impérial	60 fr.	»	»
50 japon français blanc	12 fr.	»	»
« papier fort teinté	6 fr.	3 fr.	0 fr. 50

De l'édition de luxe, tirée à 60 exemplaires numérotés, il ne reste qu'une série de japons français blancs.

Chaque fascicule, composé de vingt-quatre pages, contient au moins une aquarelle hors texte, (coloriée par l'auteur dans les 10 exemplaires sur japon impérial), des images, dans le texte, et plusieurs têtes de page, lettres ornées et culs de lampe originaux. Au bout de l'année, on aura un volume in-16 soleil d'environ 300 pages illustré d'une vingtaine d'aquarelles inédites et de nombreuses gravures.

Dépositaire général : Gagné et Boulínier, 19, boul. St-Michel.
Dépôts principaux : M. Brasseur, galeries de l'Odéon; M. Bailly, rue de la Chaussée d'Antin, 11; librairie Dentu, 36, avenue de l'Opéra; M. Le Campion, 2, passage du Saumon; Jlammarion, boulevard des Italiens; Sevin, boulevard des Italiens.

Collaborateurs de l'Album des Légendes

MM. Andhré des Gachons, Paul Bocquet, Antonin Buteau, F. A. Cazals, John M. Clark, Maurice Denis, Henri Gentil, Alphonse Germain, Eugène Grasset, Léonce de Joncières, G. Ricard-Cordingley, A. Osbert, P. Ranson, Pierre Roger, Alex. Séon, etc; *pour les images.*

Jeanne des Ayettes, René Boylesve, Henry Buteau, J. Blanchédieu, Charles Buet, Jean Carrère, Edmond Coutances, J.-L. Croze, H. Degron, Georges Docquois, Béatrix de la Ferté, L. Michaud d'Humiac, Tristan Klingsor, Louis Le Cardonnel, Marc Legrand, G. de Lautrec, Jean Lorrain, Roland de Marès, Maurice Mæterlinck, Henri Mazel, Stuart Merrill, Paul Mimande, Émile Pouvillon, Hugues Rebelle, Henry de Régnier, Adolphe Retté, Georges Roussel, Paul Revoil, G. Soulier, Hyani Sélo, George Vanor, Jacques Yvel, Fernand Weyl, etc.; *pour les contes et légendes.*

NOTULES D'ART

Le Théâtre Minuscule. — Quelques mots d'explication pour ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas cette petite scène intime.

Le Théâtre Minuscule fut imaginé en 1891 par Andhré et Jacques des Gachons. Il ne s'agit pas ici d'ombres, mais de tableaux lumineux, à peine grands comme une page d'inoctavo. Dans la salle, l'obscurité complète. Derrière « la toile » une lampe, un machiniste et un lecteur.

Voici les « pièces » qui virent tour à tour le « feu de la rampe » du Minuscule. Nous donnons la date des « premières ».

La Tour noire, lumino-contes en 15 tableaux. Texte de Jacques des Gachons, décors d'Andhré des Gachons (8 décembre 1891).

Amants-lys, lumino-rêve-mystique en 13 tableaux. Texte et décors des mêmes (10 janvier 1892).

Khou-Fou, poème égyptien de Léonce de Joncières; deux décors du même de Joncières (20 janvier 1892).

La Lorelei, strophes de G. Simon. d'après Henri Heine, musique de scène de Robert Simon, 3 décors d'Andhré des Gachons (9 février 1892).

L'Enfant, prose traduite de Frédéric Hebbel, par J. des Gachons, décor d'Andhré des Gachons (9 février 1892).

Série de décors sans texte, peints par Georges Ricard-Cordingley : (*Pleine mer, Orage, Épave*) et Paul Bocquet (*La récolte du varech, Les gallets, Silhouettes, Barque échouée*).

En 1892-1893, relâche pour cause de service militaire des jeunes « directeurs ». Cependant :

Les petites ambitieuses, poème de Jacques des Gachons 5 décors d'Andhré (juin 1893). Puis vinrent :

Le prince naïf héritier d'une race maudite, lumino-conté en 16 tableaux par Jacques et Andhré des Gachons (2 décembre 1893).

L'Étoile rouge, revue-express en 12 tableaux par Henri Gentil (30 décembre 1893). Texte de L. Larcade.

Vincelli, poème de Georges Docquois, deux décors d'Andhré des Gachons (30 décembre 1893).

Toutes ces pièces (et une foule d'autres petits essais), virent le jour dans l'atelier « directorial » puis furent transportées dans certains salons, voire en province. Parmi les soirées dont le succès fut le plus franc, nous citerons celles qui eurent lieu chez M. le pasteur Fourneau, boulevard Pereire; chez M^{me} Martin-Feuillée, à la sous-préfecture d'Étampes; chez M^{me} Giraudeau, rue d'Amsterdam; chez M^{me} la comtesse de Froidefond des Farges, à Versailles; chez M. le commandant Guelle, à Laon; chez M. le docteur Aubert, rue Claude Bernard; chez M^{me} Blanche Roger, place de Clichy; chez M^{me} Peyrot des Gachons, à Sains-Richaumont dans l'Aisne, etc.

L'hiver prochain une représentation un peu plus « solennelle » sera organisée et tous nos abonnés et collaborateurs y seront conviés. Ce sera pour novembre ou décembre.

LIVRES REÇUS. — *Les Angoisses* par Édouard de Morsier (Lemerre éditeur). « Le rêve est une fleur que l'on ne cueille pas; » aussi le poète s'attache-t-il surtout à une profession de foi toute matérialiste et un peu désenchantante. Les plus

beaux passages sont ceux où, ses haïnes d'homme oubliées, il se plonge dans le sein de Nature :

Les angoisses du cœur, le doute qui torture,
Tout s'apaise et s'enfuit lorsque l'on vient vers toi.

Au-dessus de cette souffrance de vivre s'étend le Paradis très calme, un peu froid, où règne, en sa Volonté Accomplie le grand poète mort le mois dernier et que toutes les jeunes écoles, respectueuses, accompagnèrent à sa dernière terrestre demeure. M. de Morsier nous semble marcher vers ce Paradis très calme, un peu froid. Mais peut-être comme le fait pressentir la « dédicace à Cœcilia » a-t-il déjà bifurqué vers un sentier de joie. — *Notre Art de France*, par Alphonse Germain (2 fr., chez Girard). Cette étude est un complément à ce livre magistral paru l'an dernier, *Pour le Beau* et que tout les amis de l'art doivent posséder. Notre cher collaborateur Alphonse Germain est un croyant, doué d'un caractère, d'une fermeté admirable. Toute œuvre sortie de sa main — pastel ou prose d'art — le peint admirablement. Il s'exprime lui-même. Et combien rare cette marque de sincérité en notre temps factice ! L'art français n'avait pas encore rencontré pareil défenseur, d'ardeur si belle. D'ailleurs dans son hardi plaidoyer pour nos artistes du XII^e siècle, il n'oublie pas l'art en général : « L'art est dictame. Dieu nous l'a donné pour nous consoler des laideurs terrestres et nous élever à l'extase, au suprasensible, même au moyen des sens. C'est pourquoi Dieu, et admirons en ceci sa bonté infinie, a voulu que les floraisons d'art s'épanouissent tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre. Ainsi se renouvellent, toujours consubstantiels, jamais semblables, les féeriques décors, les paradisiaques mirages. » p. 12.

LES REVUES AMIES. — Lire : *l'Ermitage* (directeur H. Mazel), le *Mercure de France* (dans le numéro d'août de beaux poèmes d'Henri de Régnier) la *Plume*, les *Pages littéraires*, un nouveau confrère de Genève (vers de L. Malosse, L. Duchosal et de bonnes critiques), *Studio* (au fascicule de juillet un beau projet de tapisserie de Burne-Jones, un très curieux *ex libris* de R. Anning Bell), *L'Art et la Vie*, *La Nervie*, *The Book Buyer*, de New-York, le *Critic*, sur lequel nous reviendrons et le magnifique *Cosmopolitan*.

J. Bl.



Medailles au Exp^{tes}: Vienne, Philadelphie Paris Sydney

INHALATIONS D'OXYGÈNE APPAREILS DE LIMOUSIN

INHALATEUR, Location, 3^e par semaine. GAZ, 2^e 50 le ballon de 30 litres
Appareil complet pour fabriquer et respirer, avec boîte : 130 fr.

PHARMACIE LIMOUSIN ✱, 2^{bis}, RUE BLANCHE, PARIS

Les Couleurs de Mussini
sont les meilleures couleurs à l'huile
JULES CHAUVIN 33 Rue du Dragon PARIS.
JULES CHAUVIN

A la Palette d'Or
Maison Blanchet - Fondée en 1800
E. BLANCHET
20, Rue Saint-Benoit, Paris
FABRIQUE DE COULEURS EXTRA-FINES
pour l'Huile, l'Aquarelle, le Pastel, etc.
Toiles à Tableaux de toutes Largeurs
Fournitures pour le Dessin. — MATÉRIEL D'ARTISTE
Envoi franco du prix courant illustré,
Expéditions en Province et à l'Étranger

Imprimerie E. Gizard

8 RUE JACQUIER, 8.

SPÉCIALITÉ

DE PETITES ÉDITIONS D'AMATEURS

Caractères Elzéviens

CHARGES SUR PAPIER DE LUXE

PETITE COLLECTION

DE VIGNETTES CULS-DE-LAMPE ET TÊTE DE CHAPITRES



PARIS

E. GIRARD ÉDITEUR

8, rue Jacquier, 8.



Jacques
des
Gachons

1894

SEPTEMBRE 1894.

DIRECTEUR, Jacques des Gachons

Prix : 50 centimes

THE BOOK BUYER

A SUMMARY

OF AMERICAN AND FOREIGN LITERATURE

A YEAR : ONE DOLLAR. THE B. B. IS PUBLISHED
ON THE FIRST OF EVERY MONTH. — CHARLES SCRIBNER'S SONS.

NEW YORK

SUBSCRIPTIONS

ARE RECEIVED BY ALL BOOKSELLERS.

DIRECTEUR

Jacques des Gachons
40, rue de Bucî.

ADMINISTRATEUR

Edmond Girard
rue Jacquier, 8.
(Le jeudi soir, de 8 h. à 11 h.)

SOMMAIRE

TEXTE

PAUL MIMANDE	<i>Le Théorbe.</i>
GUSTAVE SOULIER.	<i>Tablettes votives.</i>
TRISTAN KLINGSOR.	<i>Titania.</i>
HENRI BUTEAU	« <i>Sancta Magdalena.</i> »

ILLUSTRATIONS

HENRI GENTIL	<i>Le Théorbe : une aquarelle et trois dessins.</i>
ANTONIN BUTEAU	<i>Sancta Magdalena : trois dessins.</i>
PIERRE ROGER	<i>Cul de lampe.</i>
ANDHRÉ DES GACHONS.	<i>Cul de lampe.</i>

ABONNEMENTS ET PRIX DU FASCICULE

	Un an	Six mois	L'exemplaire
10 japon impérial	60 fr.	»	»
50 japon français blanc	12 fr.	»	»
« papier fort teinté	6 fr.	3 fr.	0 fr. 50

(Union Postale : 1 franc en plus par an, 0 fr. 50 pour six mois.)

De l'édition de luxe, tirée à 60 exemplaires numérotés, il ne reste qu'une série de japons français blancs.

Chaque fascicule, composé de vingt-quatre pages, contient au moins une aquarelle hors texte, (coloriée par l'auteur dans les 10 exemplaires sur japon impérial), des images, dans le texte, et plusieurs têtes de page, lettres ornées et culs de lampe originaux. Au bout de l'année, on aura un volume in-16 soleil d'environ 300 pages illustré d'une vingtaine d'aquarelles inédites et de nombreuses gravures.

Dépositaire général : Gagné et Boulinier, 19, boul. St-Michel.
Dépôts principaux : M. Brasseur, galeries de l'Odéon; M. Bailly, rue de la Chaussée d'Antin, 11; librairie Dentu, 36, avenue de l'Opéra; MM. Le Campion, 2, passage du Saumon; Flammation, boulevard des Italiens; Sevin, boulevard des Italiens.

Collaborateurs de l'Album des Légendes

MM. Andhré des Gachons, Paul Bocquet, Antonin Buteau, F. A. Cazals, John M. Clark, Maurice Denis, Henri Gentil, Alphonse Germain, Eugène Grasset, Léonce de Joncières, G. Ricard-Cordingley, A. Osbert, P. Ranson, Pierre Roger, Alex. Séon, etc; *pour les images.*

Jeanne des Ayettes, René Boylesve, H. Buteau, J. Blanchédieu, H. Bordeaux, Ch. Buet, J. Carrère, Edmond Coutances, J.-L. Croze, H. Degron; Georges Docquois, Béatrix de la Ferté, L. Michaud d'Humiac, Tristan Klingsor, Louis Le Cardonnel, Marc Legrand, G. de Lautrec, Jean Lorrain, Roland de Marès, Maurice Maeterlinck, Henri Mazel, Stuart Merrill, Paul Mimande, Émile Pouvillon, Hugues Rebelle, Henry de Régnier, Adolphe Retté, Georges Roussel, Paul Revoil, G. Soulier, Hyani Sélo, George Vanor, Jacques Yvel, Fernand Weyl, etc.; *pour les contes et légendes.*

NOTULES D'ART

LIVRES REÇUS. — *Les Salons de Paris en 1894* par Henry Bordeaux (Gand, A. Siffer.) En quête d'intellectualité, M. H. Bordeaux a des haltes curieuses aux noms qui nous sont chers et de justes et gifleuses épithètes pour certains bonzes encombrants. — *L'Art et la Vie aux Salons de 1894* par Raymond Bouyer (édition de l'Artiste) moins net en critique que M. Bordeaux, R. Bouyer est plus impressionnable. On se perd un peu dans ses phrases; mais si la sensation que ressent le lecteur est plus confuse, elle est par contre plus vive. Avec l'un, on visite les parterres et les bosquets bien étiquetés d'un jardin de Le Nôtre; avec le second, on s'égaré en quelque bois, ça et là percé de clairières lumineuses. Ces deux brochures sont à garder; les auteurs sont des sincères. — *Le supplice d'une épousee*, pièce

en 4 actes en prose de notre collaborateur L. Michaud d'Humiac (aux bureaux de *l'Avenir dramatique*). C'est une suite, une désespérante conclusion à *Denise*, d'ailleurs dédiée au maître moraliste. Comme le dit le jeune auteur, cette pièce est l'hommage d'un disciple respectueux plutôt qu'une œuvre originale, cependant la représentation en serait curieuse. M. L. d'Humiac ne vient-il pas de donner la chiquenaude sur les très merveilleux mais très fragiles échafaudages du très imaginatif réformateur des mœurs et des habitudes morales qui a nom Dumas? En tous cas c'est un jeu dangereux que celui qui consiste à démasquer les points faibles d'ouvrages renommés. Enlevez une petite pierre et l'édifice croûle. — Nous n'avons pas reçu *Le livre de Monelle*, mais nous devons en signaler les merveilles aux amants de l'étrange, de l'indécis, de l'imprécis, des imaginations tragiques et rénovatrice. Marcel Schwobe est un bien curieux poète, un de nos plus originaux conteurs.

DANS LES REVUES. — *Le Mercure de France* et la *Revue Blanche* publient simultanément (septembre) deux études de notre collaborateur H. Bordeaux sur Ibsen. Elles sont à lire. La *Revue Blanche* donne en outre *Le roi fou* de Gustave Kahn et trois poèmes de Verlaine. A *l'Ermitage : l'Abbaye de Fontevrault* de Léopold Kidel, une étude très judicieuse de Saint Antoine sur le théâtre symboliste, un poème en prose de H. Mazel, une étude sur le président-poète Raphaël Nunez par E. G. Cavillo et des vers de nos collaborateurs L. L. Denis, M. Legrand, Edm. Pilon, T. Klingsor; à la table des chroniques : Roland de Marès, Jacques des Gachons, R. Bouyer, Maurice Griveau, etc. — *L'Annonciation*, livret de rêve et d'amour rédigé par le seul mais suffisant St-Georges de Bouhélier, contient des pages de belle envergure. — Les *Ibis* (n° 4) ont à leur sommaire : Léon Dierx, J. M. de Heredia, J. Gasquet, T. Klingsor et un inédit de Laforgue; et, à notre imitation, une aquarelle de E. Fournier. — Au *Réveil* (juin-juillet), entre autres : H. de Rignier, V. Remouchamps, M. Magre, Frédéric Friche, G. Marlow. — *L'art Littéraire* republie un sonnet

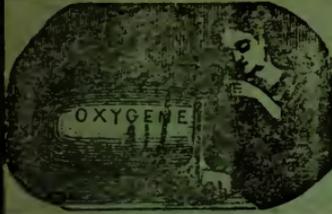
de Mallarmé, à la demande de ses lecteurs. — *La Nervie* : E. Lecomte, H. Gravez, Ed. Cornet, etc. — Un nouveau confrère *l'Idée Moderne* sous la direction de Nicole Chambellan qui ne veut s'acoquiner à aucune domination (bimensuelle). Nous lui souhaitons la bienvenue. — *L'Indépendance du Midi*, — de Marseille — a remarqué chez nous un sonnet *quelque peu décadent* de G. Vanor. Le midi retarde. A notre tour nous nous permettrons de lui signaler le sonnet de M. Hetrat, sonnet *bi-cesure* où brille ce vers :

Non *ananké*, je t'en défie! eh, prends ma chair!

Et autour de ce vers, une douzaine d'autres du même acabit. J'aime mieux la décadence, ô gué! — On nous signale une revue belge qui dans un éreintement de Grasset proclame que le maître illustrateur s'inspire de André des Gachons. Notre jeune ami nous prie de l'excuser publiquement; il n'est pour rien dans cette sottise, et son respect pour Grasset ne saurait qu'en croître. Vraiment, ce n'est plus de l'ignorance, messieurs du *Mouvement littéraire*, c'est de l'imbécillité.

En hors texte du dernier *Studio* une auto-lithographie de J. Meneil Whistler, et la reproduction d'un tableau de Herbert J. Draper, un article sur la Renaissance de l'Art de la Poterie en France et de curieuses illustrations de Paton Wilson.

Dans le N° de septembre du *Book Buyer*, l'intéressant recueil de bibliographie de New-York : une fort intéressante étude sur le mouvement néo-chrétien en France, signé Hamilton W. Mabie, une étude et un joli portrait de Paul Sabatier, des portraits aussi de Richard Le Galienne et de Miss Florence Farr, la célèbre comédienne, une foule d'autres illustrations et des notes littéraire tout à fait curieuses. Nous recommandons à nos lecteurs désireux de se tenir au courant des littératures de tout le globe cette revue si artistique à la fois et d'un si bon marché.



Médailles aux Exp^{os}: Vienne, Philadelphie, Paris, Sydney

INHALATIONS d'OXYGÈNE

APPAREILS DE LIMOUSIN

INHALATEUR, Location, 3^e par semaine. GAZ, 2^e 50 le ballon de 30 litres.
Appareil complet pour fabriquer et respirer, avec boîte : 130 fr.
PHARMACIE LIMOUSIN ✱, 2^{bis}, RUE BLANCHE, PARIS

PARIS

Les Couleurs de Mussini
sont les meilleures couleurs à l'huile
JULES CHAUVIN 33 Rue du Dragon - PARIS.

JULES CHAUVIN

A la Palette d'Or

Maison Blanchet - Fondée en 1800

E. BLANCHET

20, Rue Saint-Benoit, Paris

FABRIQUE DE COULEURS EXTRA-FINES
pour l'Huile, l'Aquarelle, le Pastel, etc.

Toiles à Tableaux de toutes Largeurs
FOURNITURES POUR LE DESSIN. — MATÉRIEL D'ARTISTES

Envoi franco du prix courant illustré,
Expéditions en Province et à l'Étranger

Imprimerie E. Girard

8, RUE JACQUIER, 8.

SPÉCIALITÉ

DE PETITES ÉDITIONS D'AMATEURS

Caractères Elzéviriens

TIRAGES SUR PAPIER DE LUXE

BELLE COLLECTION

DE VIGNETTES, CULS-DE-LAMPE ET TÊTE DE CHAPITRES



PARIS .

E. GIRARD ÉDITEUR

8, rue Jacquier, 8.



Prix : 50 centimes

OCTOBRE 1894.

DIRECTEUR, Jacques des Gachons

THE BOOK BUYER

A SUMMARY
OF AMERICAN AND FOREIGN LITERATURE

A YEAR : ONE DOLLAR. THE B. B. IS PUBLISHED
ON THE FIRST OF EVERY MONTH. — CHARLES SCRIBNER'S SONS.

NEW YORK

SUBSCRIPTIONS

ARE RECEIVED BY ALL BOOKSELLERS,

DIRECTEUR

Jacques des Gachons*40, rue de Buci.*

ADMINISTRATEUR

Edmond Girard*rue Jacquier, 8.**(Le jeudi soir, de 8 h. à 11 h.)*

SOMMAIRE

TEXTE

- JACQUES DES GACHONS. *Le doux seigneur Jehan
par le monde mauvais,
vers sa fiancée. (Suite
du Prince Naïf)*
- STUART MERRILL *Chanson.*

ILLUSTRATIONS

- ANDHRÉ DES GACHONS. *Aquarelle hors texte : Le
chateau de la Gourman-
dise et 6 dessins.*
- ALEX. SÉON *Lettre ornée initiale.*

ABONNEMENTS ET PRIX DU FASCICULE

	Un an	Six mois	L'exemplaire
10 japon impérial	60 fr.	»	»
50 japon français blanc	12 fr.	»	»
« papier fort teinté	6 fr.	3 fr.	0 fr. 50

(Union Postale : 1 franc en plus par an, 0 fr. 50 pour six mois.)

De l'édition de luxe, tirée à 60 exemplaires numérotés, il ne reste qu'une série de japons français blancs.

Chaque fascicule, composé de vingt-quatre pages, contient au moins une aquarelle hors texte, (coloriée par l'auteur dans les 10 exemplaires sur japon impérial), des images, dans le texte, et plusieurs têtes de page, lettres ornées et culs de lampe originaux. Au bout de l'année, on aura un volume in-16 soleil d'environ 300 pages illustré d'une vingtaine d'aquarelles inédites et de nombreuses gravures.

Dépositaire général : Gagné et Boulinier, 19, boul. St-Michel.

Dépôts principaux : M. Brasseur, galeries de l'Odéon; M. Bailly, rue de la Chaussée d'Antin, 11; librairie Dentu, 36, avenue de l'Opéra; MM. Le Champion, 2, passage du Saumon; Flammanon, boulevard des Italiens; Sevin, boulevard des Italiens.

Collaborateurs de l'*Album des Légendes*

MM. Andhré des Gachons, Paul Bocquet, Antonin Buteau, F. A. Cazals, John M. Clark, Maurice Denis, Henri Gentil, Alphonse Germain, Eugène Grasset, Léonce de Joncières, G. Ricard-Cordingley, A. Osbert, P. Ranson, Pierre Roger, Alex. Séon, etc; *pour les images.*

Jeanne des Ayettes, René Boylesve, H. Buteau, J. Blanchédieu, H. Bordeaux, Ch. Buet, J. Carrère, Edmond Coutances, J.-L. Croze, H. Degron, Georges Docquois, Béatrix de la Ferté, L. Michaud d'Humiac, Tristan Klingsor, Louis Le Cardonnel, Marc Legrand, G. de Lautrec, Jean Lorrain, Roland de Marès, Maurice Maeterlinck, Henri Mazel, Stuart Merrill, Paul Mimande, Émile Pouvillon, Hugues Rebell, Henry de Régnier, Adolphe Retté, Georges Roussel, Paul Revoil, G. Soulier, Hyani Sélo, George Vanor, Jacques Yvel, Fernand Weyl, etc.; *pour les contes et légendes.*

NOTULES D'ART

À TRAVERS LES JOURNAUX. Il n'y a pas que les revues qui nous sont chères à suivre, il y a aussi quelques journaux. Nous voulons faire aujourd'hui une petite revue de ces derniers; bien entendu, nous ne parlerons que des chroniqueurs ou nouvellistes qui s'apparentent à la Poésie. Au *Journal*, Marcel Schwob, Paul Adam, Remy de Gourmont et notre collaborateur Georges Docquois qui ne fait guère que de l'interview, mais dans un style peu commun et avec des idées que n'a pas le *vulgum pecus* des reporters. Sa dernière enquête, sur le Poète-Lauréat de France, depuis la mort de Leconte de Lisle était fort curieuse. A la quasi unanimité les poètes consultés envoyèrent le bulletin : *Verlaine*. Signalons encore les sonnets hebdomadaires de Maurice Vaucaire, les petits papiers signés L. D. (Lucien Descaves) sur le livre ou le fait littéraire du jour, toujours si piquants, si justes; Gustave Geffroy, le très documenté esthète et pittoresque conteur et les mardis de haute philosophie de Maurice Barrès. Nous retrouvons ce précieux

écrivain dans la *Cocarde* où il combat pour l'avenir politique et artistique avec des généraux tels que Bourget, Soury et des soldats qui signent Maurice Beaubourg, Ph. Berthelot, L. R. Bouyer, Jules Case, J. des Gachons, H. Gauthier-Villars, G. Kahn, Jean Lorrain, Ch. Maurras, L. Muhlfeld, Joséphin Peladan. P. Brulat, comte St-Rzewuski, George Vanor. A l'*Écho de Paris*, nous trouvons Jean Lorrain, le beau conteur, si pervers, si poète, Marcel Schwob, Anatole France, Willy, Henri Bauër, le bon lutteur dont les poings ne sont jamais las et son fidèle second, Auguste German. Au *Voltaire* nos collaborateurs Georges Roussel et Jacques des Gachons, coudoient Paul Gavault, Georges Bourdon, V. de Cottens, dont les avis sont sages et l'esprit, méchant quand il faut. Au *Paris*, nous avons l'an dernier Jean Jullien au fauteuil de la critique : le loyal et sévère lundiste vient d'être remplacé par un monsieur quelconque ; il reste seulement le bon critique d'art Arsène Alexandre que nous retrouvons à l'*Éclair*. La *Gazette de France* publie de beaux rez-de-chaussée de Ch. Maurras. Au *Figaro*, trop rarement hélas, quelques noms amis, Henri Becque, Maurice Mæeterlinck, Maurice Barrès ; au supplément : Bourget, Marc Legrand, etc. Tout dernièrement M. P. Souday, au *Temps*, a eu l'amabilité de nommer l'*Album des Légendes* à côté des bonnes revues ses aînées l'*Ermitage*, *Le Mercure*, la *Plume*, la *Revue Blanche*, *l'Art et la Vie*, les *Essais d'Art Libre*. Nous l'en remercions. Parmi les critiques à suivre, citons, Félicien Pascal, de la *Libre Parole* (à qui nous devons aussi de la reconnaissance pour les nombreuses notes aimables sur l'*Album*) G. Vanor, à la *Paix*, Ivan Bouvier au *Journal*, Camille le Senne au *Siècle* et surtout, H. Céard au *Matin*.

La littérature n'est donc pas complètement exilée des quotidiens, mais à côté de ces rares artistes, combien de mauvais prosateurs, de détestables philosophes, de funestes critiques. Mais taisons leurs noms !

LIVRES REÇUS. — *Eriphyle*, poème suivi de quatre Sylves, de Jean Moréas, le fondateur et chef de cette belle École

Romane que nos lecteurs connaissent bien. Racine, La Fontaine et Chenier semblent se donner la main en ces magiques poèmes où revit encore l'antiquité et nos jours de forêt empestée aux clairières de joie et d'espoir. Écoutez ce passage d'*Astre Brillant* :

*L'injustice, la mort ne dépitent les sages ;
Aux yeux de la raison, le mal le plus amer
N'est qu'une faible brise à travers les cordages
De la nef balancée au milieu de la mer.
Et mon ami sait bien...
Que c'est des jours heureux qu'il faut se souvenir ;
Que même le malheur, comme humain, doit mourir.*

— *Daphné*, poèmes d'Emmanuel Signoret, avec un portrait de l'auteur par Alex. Séon. E. Signoret est un de nos plus ardents poètes, qui croit à son rôle ici-bas et vraiment quelques pages sont de haute inspiration, telles sont : *La Forêt* (p. 27), *La maison des Rossignols* (p. 53), *Hymne aux roses* :

*La sombre humanité courbe le dos et marche
Sous le rouge courroux de vos lampes d'été,
O poètes! — éclat des yeux des patriarches!
Votre sainte huile, ô fleurs, les sait alimenter.*

— *Épigrammes*, par Paul Verlaine, avec frontispice de F. A. Cazals. Des vers familiers, des opinions, des conseils, des repentirs, de la lassitude, et des espoirs, voilà ce qu'on trouve en ce livre du maître. Une grise symphonie pleine de douceur :

*Il ne me faut plus qu'un air de flûte,
Très lointain en des couchants éteints.
Je suis si fatigué de la lutte
Qu'il ne me faut plus qu'un air de flûte
Très éteint en des couchants lointains.*

Ces trois livres font partie de la Bibliothèque artistique et littéraire de la *Plume*.

J. Bl.

Médailles aux Expositions: Vienne, Philadelphie, Paris, Sydney



INHALATIONS d'OXYGÈNE
APPAREILS DE LIMOUSIN

INHALATEUR, Location, 3^e par semaine. GAZ, 2^e 50 le ballon de 30 litres.
 Appareil complet pour fabriquer et respirer, avec boîte : 120 fr.

PHARMACIE LIMOUSIN ✱, 2^{bis}, RUE BLANCHE, PARIS



PARIS

Les Couleurs de Mussini

sont les meilleures couleurs à l'huile

JULES CHAUVIN 33 Rue du Dragon - PARIS.

JULES CHAUVIN

A la Palette d'Or

Maison Blanchet - Fondée en 1800

E. BLANCHET

20, Rue Saint-Benoit, Paris

FABRIQUE DE COULEURS EXTRA-FINES
 pour l'Huile, l'Aquarelle, le Pastel, etc.

Toiles à Tableaux de toutes Largeurs
 FOURNITURES POUR LE DESSIN. — MATÉRIEL D'ARTISTES

Envoi franco du prix courant illustré.
 Expéditions en Province et à l'Étranger

Imprimerie E. Gizard

8, RUE JACQUIER, 8.

SPÉCIALITÉ

DE PETITES ÉDITIONS D'AMATEURS

Caractères Elzéviriens

TIRAGES SUR PAPIER DE LUXE

BELLE COLLECTION

DE VIGNETTES, CULS-DE-LAMPE ET TÊTE DE CHAPITRES



PARIS

E. GIRARD ÉDITEUR

8, rue Jacquier, 8.



NOVEMBRE 1894.

DIRECTEUR, Jacques des Gachons

Prix : 50 centimes

THE BOOK BUYER

A SUMMARY

OF AMERICAN AND FOREIGN LITERATURE

A YEAR: ONE DOLLAR. THE B. B. IS PUBLISHED
ON THE FIRST OF EVERY MONTH. — CHARLES SCRIBNER'S SONS.

NEW YORK

SUBSCRIPTIONS

ARE RECEIVED BY ALL BOOKSELLERS.

DIRECTEUR

Jacques des Gachons*40, rue de Buci.*

(Le vendredi soir de 8 h. à min.)

ADMINISTRATEUR

Edmond Girard*rue Jacquier, 8.*

(Le jeudi soir, de 8 h. à 11 h.)

SOMMAIRE

TEXTE

ANDRÉ IBELS	<i>Eucharis.</i>
ROLAND DE MARÈS	<i>Chanson triste.</i>
HENRY BORDEAUX	<i>Le Soir des Sirènes.</i>
FERNAND WEYL	<i>Clair de lune.</i>
ROBERT DIANEL	<i>La Vierge dit à la Fée...</i>

ILLUSTRATIONS

ANDRÉ DES GACHONS	<i>Eucharis.</i> — Aquarelle et trois dessins.
LÉONCE DE JONCIÈRES	<i>Chanson triste.</i> — Dessin.
PIERRE-ROGER	<i>Le soir des Sirènes.</i> — Deux dessins.

ABONNEMENTS ET PRIX DU FASCICULE

	Un an	Six mois	L'exemplaire
10 japon impérial	60 fr.	»	»
50 japon français blanc	12 fr.	»	»
« papier fort teinté	6 fr.	3 fr.	0 fr. 50

(Union Postale : 1 franc en plus par an, 0 fr. 50 pour six mois.)

De l'édition de luxe, tirée à 60 exemplaires numérotés, il ne reste qu'une série de japons français blancs.

Chaque fascicule, composé de vingt-quatre pages, contient au moins une aquarelle hors texte, (coloriée par l'auteur dans les 10 exemplaires sur japon impérial), des images, dans le texte, et plusieurs têtes de page, lettres ornées et culs de lampe originaux. Au bout de l'année, on aura un volume in-16 soleil d'environ 300 pages illustré d'une vingtaine d'aquarelles inédites et de nombreuses gravures.

Dépositaire général : Gagné et Boulonier, 19, boul. St-Michel.

Dépôts principaux : M. Brasseur, galeries de l'Odéon; M. Bailly, rue de la Chaussée d'Antin, 11; librairie Dentu, 36, avenue de l'Opéra; MM. Le Campion, 2, passage du Saumon; Flammarion, boulevard des Italiens; Sevin, boulevard des Italiens.

Union des trois aristocraties, par Hugues Rebell (à la *Plume*). Celui-là veut croire, vivre, aimer. Il crie sa joie d'être et montre aux pâles désespérés à la fois et aux révolutionnaires anti-artistes le chemin à gravir vers l'aurore resplendissante d'une nouvelle noblesse, la nuit de bassesse ayant fui...

REVUES REÇUS : Le *Mercur*e de France avec les *Flûtes d'avril et de septembre* du beau poète de Régnier que nous retrouvons à la *Revue Blanche*. Le beau livre qui se prépare ! La *Nervie*, *Stella* (un bel éloge de notre ami Mazel, combien mérité), la *Plume* avec un portrait du Sâr Péladan mais où est le temps où la *Plume* voulait ignorer cet artiste ; et les noms de Retté, L. L. Denis, L. Maillard, J. Carrère, L. Deschamps ; pour l'illustration, de Feure (qui a dessiné une bien curieuse couverture pour le livre de M. Mortier), Rocher ; dans le *Mercur*e, d'intéressants culs-de-lampe par Sattler. *L'Ermitage* (numéro artiste à lire en entier et du au féroce anti-socialiste Mazel, dit Saint-Antoine), en dehors des vers de G. Soulier, R. de Marès, Remouchamps. *Le Journal des artistes* publie une importante étude sur la renaissance de l'art décoratif ; dessin inédit de Grasset. Le *Studio* ; le *Book-Buyer* ; Les *Essais d'art libre*.

EXPOSITIONS. — A la 5^{me} exposition de la *Plume*, rue Bonaparte, œuvres de Grasset (son portrait, vivant), Rops (un chef d'œuvre, *Ad astra*), Cazals (des *Verlaine*), A. des Gachons, (des aquarelles et de fines esquisses), R. Ranft, H. de Groux, Rassenfosse, Osbert, et d'autres, d'ordinaire mieux représentés.

L'École des Beaux-arts exposa dernièrement les toiles présentées pour le prix J. d'Attainville. Deux séries : paysages (nous n'insisterons pas), et peinture décorative, deux œuvres intéressantes, celle d'abord de notre collaborateur Léonce de Joncières, grouillante de vie et de poésie et celle de M. Sabatté : Le prix fut donné à M. Robert-Dupont, qui exposait une horreur. L. de Joncières fut classé second. Taisons le nom des auteurs de 15 autres croûtes. Quand donc rasera-t-on cette École funèbre.

Enfin, une oasis, un pays de délices : chez Durand Ruel, quelques toiles du maître Puvis de Chavannes.

J. Bl.



Médailles aux Expositions: Vienne, Philadelphie, Paris, Sydney

INHALATIONS d'OXYGENE APPAREILS DE LIMOUSIN

INHALATEUR, Location, 3^e par semaine. GAZ, 2^e 50 le ballon de 30 litres.
Appareil complet pour fabriquer et respirer, avec boîte : 130 fr.

PHARMACIE LIMOUSIN ✱, 2^{bis}, RUE BLANCHE, PARIS

PARIS

Les Couleurs de Mussini
sont les meilleures couleurs à l'huile
JULES CHAUVIN 33 Rue du Dragon - PARIS.

JULES CHAUVIN

A la Palette d'Or

Maison Blanchet - Fondée en 1800

E. BLANCHET

20, Rue Saint-Benoit, Paris

FABRIQUE DE COULEURS EXTRA-FINES
pour l'Huile, l'Aquarelle, le Pastel, etc.

Toiles à Tableaux de toutes Largeurs

FOURNITURES POUR LE DESSIN. — MATÉRIEL D'ARTISTES

Envoi franco du prix courant illustré.

Expéditions en Province et à l'Étranger

Imprimerie E. Girard

8, RUE JACQUIER, 8.

SPECIALITÉ

DE PETITES ÉDITIONS D'AMATEURS

Caractères Elzéviriens

TIRAGES SUR PAPIER DE LUXE

BELLE COLLECTION

DE VIGNETTES, CULS-DE-LAMPE ET TÊTE DE CHAPITRES



PARIS

E. GIRARD ÉDITEUR

8, rue Jacquier. 8.



DÉCEMBRE 1894.

DIRECTEUR, Jacques des Gachons

Prix : 50 centimes

DIRECTEUR

Jacques des Gachons*40, rue de Bucî.*

(Le vendredi soir de 8 h. à min.)

ADMINISTRATEUR

Edmond Girard*rue Jacquier, 8.*

(Le jeudi soir, de 8 h. à 11 h.)

SOMMAIRE

TEXTE

ÉMILE POUVILLON	<i>Rose de Noël.</i>
GEORGES DOCQUOIS	<i>Vincelli.</i>
(Auteur inconnu.)	« <i>Noël nouveau</i> ».
PAUL BERTHON	<i>Rêve aux étoiles.</i>
EDMOND PILON	<i>Consolation automnale.</i>

Table des textes et des images.

ILLUSTRATIONS

PAUL BERTHON	<i>Rêve aux étoiles.</i> (Une aquarelle et trois dessins.)
LÉONCE DE JONCIÈRES	<i>Rose de Noël</i> — (Dessin.)
ANDHRÉ DES GACHONS	<i>Rose de Noël.</i> (Un dessin.)
—	<i>Vincelli.</i> (Deux dessins.)
—	<i>Noël nouveau.</i> (Un dessin.)

ABONNEMENTS ET PRIX DU FASCICULE

	Un an	Six mois	L'exemplaire
10 japon impérial	60 fr.	»	»
50 japon français blanc	12 fr.	»	»
« papier fort teinté	6 fr.	3 fr.	0 fr. 50

(Union Postale : 1 franc en plus par an, 0 fr. 50 pour six mois.)

De l'édition de luxe, tirée à 60 exemplaires numérotés, il ne reste qu'une série de japons français blancs.

Chaque fascicule, composé de vingt-quatre pages, contient au moins une aquarelle hors texte, (coloriée par l'auteur dans les 10 exemplaires sur japon impérial), des images, dans le texte, et plusieurs têtes de page, lettres ornées et culs de lampe originaux. Au bout de l'année, on aura un volume in-16 soleil d'environ 300 pages illustré d'une vingtaine d'aquarelles inédites et de nombreuses gravures.

Dépositaire général : Gagné et Boulmier, 19, boul. St-Michel.

Dépôts principaux : M. Brasseur, galeries de l'Odéon; M. Bailly, rue de la Chaussée d'Antin, 11; librairie Dentu, 36, avenue de l'Opéra; MM. Le Campion, 2, passage du Saumon; Flammarion, boulevard des Italiens; Sevin, boulevard des Italiens.

Collaborateurs de l'*Album des Légendes*

MM. Andhré des Gachons, Paul Bocquet, Antonin Buteau, F. A. Cazals, John M. Clark, Maurice Denis, Henri Gentil, Alphonse Germain, Eugène Grasset, Léonce de Joncières, G. Ricard-Cordingley, A. Osbert, P. Ranson, Pierre Roger, Alex. Séon, etc; *pour les images.*

Jeanne des Ayettes, René Boylesve, H. Buteau, J. Blanchédieu, H. Bordeaux, Ch. Buet, J. Carrère, Edmond Coutances, J.-L. Croze, H. Degron, Georges Docquois, Béatrix de la Ferté, L. Michaud d'Humiac, Tristan Klingsor, Louis Le Cardonnel, Marc Legrand, G. de Lautrec, Jean Lorrain, Roland de Marès, Maurice Mæterlinck, Henri Mazel, Stuart Merrill, Paul Mimande, Émile Pouvillon, Hugues Rebell, Henry de Régnier, Adolphe Retté, Georges Roussel, Paul Revoil, G. Soulier, Hyani Sélo, George Vanor, Jacques Yvel, Fernand Weyl, etc.; *pour les contes et légendes.*

NOTULES D'ART

L'ALBUM DES LÉGENDES

Avec ce fascicule nous terminons la première année de l'*Album des Légendes* et comme la variété est une qualité que nous prîsons tout particulièrement, nous enfouissons sous les roses de Noël notre jeune publication. L'*Album* ne paraîtra plus.

Pour complaire à de nombreux amis, nous avons réuni en volumes nos 12 numéros et chaque exemplaire se vendra :

Édition sur japon français... le volume broché 20 fr.

Édition sur papier fort teinté le volume broché 10 fr.

Ce livre, qui peut être offert en cadeau de l'an neuf, nous l'avons voulu tel que toutes les mains puissent l'ouvrir, les yeux les plus chastes y chercher des visions, les cerveaux les plus timides des croyances.

Nous recommandons à nos abonnés de se hâter pour leurs commandes (à adresser 8, rue Jacquier), car le nombre des volumes est assez restreint, — et les libraires pourraient les devancer.

LE LIVRE DES LÉGENDES

L'*Album* est mort, vive le *Livre des Légendes* ! C'est sous ce titre et avec une allure nouvelle, que paraîtra à partir de Janvier 1895 notre revue. Nous comptons sur la fidélité de nos premiers amis. Nous leur réservons d'ailleurs d'aimables surprises. Insister serait les déflorer ; donc, à Janvier...

Les prix resteront les mêmes, seulement toute communication (rédaction ou administration) devra être adresser 40, rue de Buci, où sera le dépôt général du *Livre des Légendes*.

Par suite d'une défection, un abonnement sur japon impérial, à 60 fr. l'année, nous reste pour : 895. Avis aux amateurs que nous n'avions pas pu contenter en 1894. Le premier qui écrira, sera inscrit 4^{me} à l'abonnement de luxe (c'est du n^o 4 en effet que nous pouvons disposer).

LE PRINCE NAIF

(Girard Éditeur)

Avec l'année de l'*Album des Légendes*, nous offrons aussi aux pères et aux oncles-gâteau, pour leurs jeunes amis, un

petit livre illustré de 3 aquarelles et de 14 images, un conte de nos directeurs : Jacques et Andhré des Gachons : *Le Prince Naïf*.

Prix : le volume broché, japon français 5 fr.
id. papier teinté 2 fr. 50

Avertir d'avance pour une reliure spéciale les commandes :
(40, rue de Buci.)

LE THÉÂTRE MINUSCULE.

Nous avons, il y a quelques mois, parlé de représentations publiques du *Théâtre Minuscule* auxquelles seraient conviés les abonnés de l'*Album des Légendes*. Ces représentations vont avoir lieu tout prochainement, dans le hall de l'exposition des *Cent*, 31, rue Bonaparte, grâce à la bonne camaraderie de Léon Deschamps, le directeur de la *Plume*.

Trois séries (Répétition générale, Série A et Série B) seront d'abord organisées à titre d'essais, par invitation (probablement les 20, 21, et 22, décembre). Chaque abonné de l'*Album* recevra un, deux ou trois fauteuils selon le prix de son abonnement. Les abonnés résidant en province voudront bien nous envoyer l'adresse des personnes qui les remplaceront. Si nos abonnés désirent des places supplémentaires, le prix du fauteuil sera (même loué d'avance) de 5 fr. Un bulletin avertira de la date exacte de la représentation.

Après ces 3 séries d'essai, d'autres représentations par souscriptions, probablement le vendredi soir, seront données et nos abonnés nous y comptons bien, y enverront de leurs amis.

La première pièce représentée sera le *Prince Naïf* texte de J. des Gachons, avec 31 décors de l'Imagier Andhré des Gachons et musique de scène de Henri Quittard. Les lecteurs seront M^{lle} Rose Syma de l'Odéon, et M. Dehelly, de la Comédie Française.



PARIS

F. GIRARD ÉDITEUR

8, rue Jacquier, 8.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

FEB 26 1975

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavien 1975



a39003



002533528b

CE PQ C811
.A4 1894 V001
C00
ACC# 1215022

ALBUM DES LE

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	12	08	03	09	4

